UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878298 7

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY
ST. BASIL'S LIBRARY
TRANS

15614

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1877-1878

I. — LA TENTATION

II. — RECHERCHE DE JÉSUS-CHRIST

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maîtres en sacrée Théologie, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Instructions du T. R. P. Jacques-Marie-Louis Monsabré, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Retraites Pascales*, 1877-1878. — I. *La Tentation*. — II. *Recherche de Jésus-Christ*. Nous les avons jugées dignes de l'impression.

Fr. Antonin VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

Fr. Dominique SOUAILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

IMPRIMATUR :
Fr. Thomas FAUCILLON,
Prieur provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1877-1878

I

LA TENTATION

II

RECHERCHE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

DEUXIÈME ÉDITION

A. J. Einard
6.1.92

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

19, RUE DU CHERCHE-MIDI, 19

1886

FEB 10 1960

SEMAINE SAINTE. — 1877

LA TENTATION

2

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

LE DÉMON

MESSIEURS,

Lorsque je vous racontais, il y a quelques semaines, la chute de nos premiers parents, vous avez, sans doute, fait un retour sur vous-mêmes, et reconnu dans votre propre vie comme un écho du drame funeste qui introduisit le péché dans le monde [1]. Nous sommes tous soumis à l'épreuve, et cette épreuve se complique de la tentation. Ce n'est pas Dieu qui nous propose le mal [2], mais sa

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique*, vingt-septième conférence : *La Chute*.

2. Deus enim intentator malorum est..... neminem tentat. (Jac., c. I, 13.)

sainteté nous le montre, et sa sagesse permet que des puissances ennemies sollicitent notre liberté, afin que, grandis par la lutte et couronnés de mérites, nous devenions les ouvriers de notre perfection et de notre félicité, tout en reconnaissant la souveraine bonté de Dieu par un généreux sacrifice de notre amour. Même dans l'état d'innocence, chacun de nous devait subir l'épreuve de la tentation. La justice originelle, transmise du père aux enfants, ne communiquait point à ces derniers le privilège de l'impeccabilité. Tout homme, avant d'être confirmé en grâce, était appelé à se prononcer pour le bien ou pour le mal. La chute de l'humanité n'a rien changé aux desseins de Dieu, mais pour notre nature, dépouillée de sa vigueur primordiale, nécessairement l'épreuve est devenue plus laborieuse, la tentation plus terrible. L'Ecriture nous invite à y préparer notre âme, si nous voulons servir Dieu : « *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem*[1]. »

Le péché d'origine livre à l'esprit du mal notre vie dévoyée et ouvre notre âme à ses suggestions.

1. Eccli., c. II, 1.

Enhardi par le succès de ses ruses et de ses violences, il groupe les pécheurs, les pénètre de ses maximes afin qu'ils servent d'instruments à ses desseins. D'où il suit que notre épreuve se complique des tentations du démon, plus puissant et plus acharné à notre perte, des tentations du monde, premier ministre de Satan au département de l'iniquité. Et le malheur veut que ces ennemis du dehors aient des complices dans notre nature même : les passions, peuple famélique que ne contient plus le pouvoir absolu de la raison et du libre arbitre.

La situation est poignante, Messieurs ; je veux en faire le sujet de nos entretiens pendant cette retraite. Occupons-nous d'abord du démon, et, après avoir constaté son pouvoir, étudions de près son action tentatrice.

I

Je sais, Messieurs, que parler du démon est une chose au moins étrange pour la plupart des hommes de notre temps, et que l'on accuse facilement les orateurs sacrés de témérité, sinon d'extravagance, dès qu'ils quittent le terrain ferme du

monde visible pour se jeter dans le monde invisible. Il semble qu'il n'y ait dans ce monde que des régions vagues et incertaines, sur lesquelles il est impossible d'appuyer une affirmation sans offenser le bon sens. Des chrétiens, même, et j'en connais de fort honnêtes, s'imaginent qu'il faut laisser en paix les esprits d'une autre sphère, à supposer qu'ils existent, et que, les mêler aux choses humaines, c'est introduire une complication périlleuse dans les croyances autant que compromettante en regard de l'incrédulité. Avec une incroyable bonhomie, ils donnent la main à ce scepticisme moqueur dont l'unique ambition est de supprimer les influences surnaturelles, pour isoler en elle-même la vie humaine.

Parmi les libres-penseurs, il en est qui gardent encore certains ménagements à l'endroit des dogmes fondamentaux du christianisme et de la morale évangélique. Mais, quand il s'agit du démon, leur verve satirique s'allume et leur style flambe comme un feu de joie. Que n'ont-ils pas dit des illusions, des vaines terreurs et des extravagances de nos pères? Comme ils ridiculisent agréablement la foi du moyen-âge, qui représentait, par des figures horribles, les œuvres de Satan!

Avec quelle sollicitude ils décrivent les progrès de la libre-pensée dans l'art religieux, dépouillant, petit à petit, l'ennemi du genre humain de sa queue, de ses griffes, de ses cornes, de ses grimaces, de ses poses désordonnées, et le transformant en un révolutionnaire triste et malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. Quelle superbe assurance, quand ils proclament l'affranchissement de la raison, à tout jamais débarrassée de cette chimère que l'on appelait l'esprit malin [1] ! L'esprit malin !... Eh, mon Dieu, c'est l'esprit de l'homme qui oublie le devoir et abuse de ses facultés pour se déshonorer. Le démon n'est qu'un fantôme imaginé par les peuples enfants.

Un fantôme, Messieurs, ne peut avoir de place dans une conception philosophique : or, je vous ai démontré que la conception philosophique de l'ordre universel nous indique, dans l'invisible, le prolongement nécessaire de l'univers visible. Que l'esprit moderne, au lieu de considérer l'homme comme un point de ralliement dans l'ensemble des

1. Cf. *Introduction au Dogme catholique*, vingt-quatrième conférence. — *Exposition du Dogme catholique*, Index de la vingt-septième conférence.

êtres, s'obstine à ne pas sortir de la personnalité humaine, qu'il y prenne ses points de départ et ses types, qu'il construise, grâce à cet égoïsme prétentieux, un ordre étroit comme lui-même, c'est son affaire ; mais il ne peut interdire à de puissants esprits d'étudier les nécessités logiques de l'acte créateur, de sonder les abîmes qui séparent du monde divin le monde inférieur dont nous sommes le chef-d'œuvre, de remplir ces abîmes d'intelligences qui, trouvant leur plénitude dans la simplicité, n'ont pas besoin, comme nous, de la matière pour exister, agir et se perfectionner, d'esprits purs, plus parfaitement configurés au suprême intelligible que nous ne le sommes nous-mêmes, enfin de donner à l'œuvre de Dieu sa perspective infinie et la gradation harmonieuse qui nous conduit, de l'atome obscur, jusqu'à la splendeur du souverain bien.

La forte raison de Platon a deviné le monde invisible, le génie de saint Thomas nous en a décrit l'ordre et les fonctions [1]. Qu'il y ait eu dans ce monde des défections, c'est la naturelle conséquence du libre arbitre. Dieu qui traite avec révé-

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique,* quinzième conférence : *Le Monde invisible.*

rence tout ce qu'il crée, n'a pas voulu que les intelligences supérieures fussent enchaînées fatalement à sa vie. Il leur a donné le choix. D'où, Messieurs, le drame solennel dont nous suivions naguère les foudroyantes péripéties [1]. J'accorde que le démon soit un révolutionnaire malheureux, mais j'ajoute que c'est un révolutionnaire malfaisant. Sa puissance native étant incomparablement plus grande que la nôtre, à quoi voulez-vous qu'il l'emploie, si ce n'est à satisfaire son orgueil et son envie? Son orgueil, en contrefaisant la toute-puissance de Dieu dont il est devenu l'ennemi, son envie, en s'efforçant de nous entraîner dans sa défection pour faire de nous les compagnons de son malheur [2].

Il existe un monde invisible; dans ce monde invisible nous pouvons avoir un ennemi; voilà, Messieurs, des conceptions qui, bien loin d'offenser le bon sens, lui donnent satisfaction sur un point de la création, qui autrement demeurerait inexpliqué.

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique*, vingt-septième conférence : *La Chute,* première partie.

2. Impugnatio quidem ipsa ex dœmonum malitia procedit, qui propter invidiam profectum hominum impedire nituntur, et propter superbiam divinæ potestatis similitudinem usurpant. (*Summ. Theol.,* I P., quæst. 114, a. 1.)

Ce n'est point à force de raison qu'on traite le démon de fantôme, mais parce que l'on craint ou que l'on ne sait pas pousser à fond l'étude de l'œuvre divine. Cette étude, sérieusement conduite par quiconque se pique de quelque philosophie, changerait en attention grave l'injuste dédain avec lequel l'incrédulité accueille la tradition du genre humain, à l'endroit du mauvais esprit.

D'accord avec les pressentiments et les conjectures de la raison, une croyance populaire, que l'on rencontre chez toutes les nations et dans tous les siècles, affirme, avec l'existence du monde invisible, la présence d'un mauvais esprit dans la nature et dans les événements de la vie humaine, et rend témoignage de sa puissance, toujours appliquée à traverser les desseins d'une divinité bienfaisante qui veut notre bonheur, pendant que lui veut notre malheur. Les générations païennes ont adoré ce génie malfaisant, se sont livrées sans défense à tous les caprices de sa volonté, à toutes les brutalités de sa force, lui ont rendu le culte exécrable du vice, et l'ont élevé, par un dogme, jusqu'à la dignité d'un principe éternel.

Principe toujours redouté, toujours maudit en même temps qu'adoré; car, comme dit Bossuet,

« sa malignité est si grande qu'il ne peut la dissimuler, même à ceux dont il est la divinité[1] »; principe à l'aide duquel s'expliquent les violents et abominables combats qu'ont eu à subir la vérité et la vertu, les âges idolâtriques et leurs infamies, les surprises déshonorantes que l'homme a rencontrées dans la nature; principe qui, jusqu'à la grande victoire de Jésus-Christ, a partagé les autels de celui qui est l'unique principe, et qui les souille encore de sa présence et de ses honteuses superstitions, aux lieux où n'a pas pénétré l'Evangile du salut. De quelque côté, et si loin que nous étudiions l'histoire religieuse des peuples, nous rencontrons partout et toujours le démon. C'est donc à tort qu'on le fait naître dans les ténèbres du moyen-âge et qu'on accuse le christianisme de l'avoir inventé. Le christianisme est aussi innocent à cet égard qu'à l'égard de toutes les traditions primordiales qui viennent à l'appui de nos croyances. Mais, comment expliquer les exagérations du paganisme? — Si nous acceptons ses traditions nous ne pouvons pas suivre ses errements. Le démon est une puissance,

1. Bossuet, *Sermon sur les démons.*

ce n'est pas un principe. Il nous hait, mais il ne peut nous faire violence ; il nous tente, mais il ne peut nous prendre d'assaut que nous n'ayons consenti à son triomphe. Pourquoi donc tant de peuples se sont-ils abandonnés à lui? Pourquoi lui ont-ils dressé des autels? Pourquoi l'ont-ils adoré à l'égal de Dieu par prières et sacrifices? Manquaient-ils de philosophes pour les éclairer? — Non, Messieurs. — N'y avait-il pas au milieu d'eux des esprits indépendants, agréables railleurs qui se donnent la mission d'enfoncer l'arme du ridicule au ventre de toute superstition? — Il y en avait : cette race est vieille et immortelle comme l'orgueil humain. Mais ni philosophes, ni railleurs n'ont détruit l'universelle croyance aux esprits, ni empêché qu'elle ne s'égarât.

Pendant qu'ils laissaient s'éteindre les lumières de la révélation, les peuples ont été séduits par les manifestations de la puissance de Satan ; ils ont admiré ses œuvres qui excédaient leur connaissance et leur pouvoir[1]. Oublieux et ingrats à l'égard de Dieu qui remplit le monde de ses bien-

1. Dœmones possunt facere miracula, quæ scilicet homines mirantur, in quantum eorum facultatem et cognitionem excedunt. (*Summ. Theol.*, I P., quæst. 114, a. 4.)

faits, ils l'ont banni de leurs temples et de leurs autels, et remplacé par l'esprit malfaisant dont les prestiges contentaient, à la fois, leur malsaine curiosité et leurs criminelles convoitises. Le prophète a pu dire : « Tous les dieux des peuples sont des démons : *Omnes dii gentium dæmonia*[1] ».

Ce n'est point ici le lieu, Messieurs, de discuter les prestiges diaboliques[2]. Que vous les acceptiez, que vous ne les acceptiez pas, il n'en reste pas moins acquis à l'histoire qu'une tradition perpétuelle et universelle confirme les pressentiments et les conjectures de la raison, touchant l'existence et le pouvoir d'un mauvais esprit. Ces deux autorités suffisent, ce me semble, pour nous déterminer à nous incliner avec respect devant les enseignements de l'Ecriture et de l'Eglise, règles de notre foi.

Or, l'Ecriture nous raconte les orgueilleuses prétentions de Lucifer, ses combats et sa chute[3]. Elle l'appelle celui qui a été précipité, *diabolus*,

1. Psalm. XCV.
2. Cf. *Introduction au Dogme catholique*, vingt-quatrième conférence : *Du Discernement des Miracles, Prestiges diaboliques.*
3. Cf. *Exposition du Dogme catholique*, vingt-septième conférence : *La Chute*, première partie.

l'ennemi, *satanas*, le dragon, le vieux serpent[1], le lion rugissant[2]; elle nous avertit de sa colère[3] et de ses ruses[4]; elle nous le montre rampant près du berceau de la race humaine et parvenant à la corrompre dans sa source même[5], éprouvant par des infortunes qui ne furent jamais égalées, la vertu du saint homme Job[6], épouvantant par des morts subites le foyer de Raguel[7], remplissant d'oracles mensongers la bouche des faux prophètes[8], s'attaquant au fils de Dieu lui-même[9], tendant des filets autour de nous[10] et dressant des embûches sous nos pas[11], envahissant, à main armée, la demeure de notre âme, quand nous lui en ouvrons les portes par le péché[12].

1. Et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et satanas. (Apoc., c. XX, 2.)
2. Tanquam leo rugiens circuit quærens. (I Petr., c. V, 8.)
3. Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam. (Apoc.. c. XII, 12.)
4. Sed et serpens erat callidior cunctis animantibus terræ. (Gen., c. III, 1.)
5. Gen., c. III.
6. Job., c. I et II.
7. Tobi., c. VI et VII.
8. Jerem.. c. XXVII, 16.
9. Matth., c. IV.
10. In medio laqueorum ingredieris. (Eccl., c. IX, 20.)
11. Et tu insidiaberis calcaneo ejus. (Gen., c. III, 15.)
12. Luc., c. XI.

L'Eglise nous invite à fuir ses pièges, et nous dicte les prières que nous devons faire pour déjouer ses tentations. Dans ses exorcismes, elle le gourmande, lui et les armées invisibles qu'il conduit, par des apostrophes solennelles, qui seraient le comble du ridicule et de la folie, si elles ne s'adressaient qu'à des êtres imaginaires. « Esprits de ténèbres, celui-là vous commande qui, par son corps très saint, étendu sur l'arbre sacré de la croix, a purifié les airs que vous infectez. Celui-là vous commande, qui par sa mort a vaincu, détrôné, enchaîné au fond des abîmes votre roi, père de la mort. Celui-là vous commande, qui par sa propre vertu est monté aux cieux. Celui-là vous commande, qui doit venir un jour juger les vivants et les morts et passer le monde par le feu[1]. Voici le bois de la croix, fuyez ennemis. *Ecce*

1. Ipse vobis imperat, qui sua sacratissima Cruce, et Corporis sui sanctissimi in ea extensione aerem purgavit. Ipse vobis imperat, qui per mortem suam, vos, principem vestrum, mortemque devicit, et ligavit, atque æternæ gehennæ mancipavit ignibus. Ipse vobis imperat, qui, inferno spoliato, surrexit a mortuis. Ipse vobis imperat, qui post quadraginta dies, nube susceptus, virtute sua ascendit in cœlum. Ipse vobis imperat, qui venturus est judicare vivos, et mortuos, et sæculum per ignem. (Brev. ord. Præd., *Exorcismus contra imminentem tempestatem fulgurum et grandinis.*)

lignum sanctissimæ crucis, fugite partes adversæ! »

Enfin, Messieurs, tous les docteurs de l'Eglise, chargés de nous instruire, ne cessent de nous rappeler que l'esprit du mal, jaloux de la félicité qui nous a été promise, ne peut supporter la pensée qu'un jour nous monterons au ciel d'où il est descendu [1], et que, pour arrêter le vol de notre âme, il souffle sa haine malfaisante aux esprits maudits qui lui tiennent compagnie [2], s'efforce de nous entraîner dans sa révolte [3] et remplit nos cœurs de désirs mystérieux qui les pervertissent [4].

En présence de ce grave enseignement, comment traiter à la légère l'existence et le pouvoir du démon?

Vous me direz peut-être, Messieurs, que l'affaiblissement de la foi, l'énervement de cette énergie surnaturelle qui doit nous soutenir dans nos luttes

1. Ad cœlum undè ille cecidit, non vult, non fert, non patitur quantum in se est hominem pervenire. (P. Chrysol., serm. XCVI.)

2. Diabolus suæ societati malignos affectus inspirat. (Aug., lib. IV, *De Trinitate*, c. XII.)

3. Diabolus animam in affectum malitiæ trahit. (Bed., in cap. XV, *Actor.*)

4. Diabolus corda hominum occultis cupiditatibus replet. (Isidor., lib. *De summ. bono.*, c. V.)

contre le mal, les lâches complaisances de notre volonté, devant les plus vulgaires occasions de péché, suffisent pour expliquer la perversion humaine, sans qu'il soit besoin de recourir à l'intervention d'un esprit malfaisant. J'accorde, avec saint Thomas, qu'une grande partie de nos fautes proviennent directement des défections de notre libre arbitre sollicité par les convoitises[1]. Mais prenez garde, je vous prie. Le plus beau triomphe du démon est de s'entourer de ténèbres, sous le couvert desquelles il agit à coup sûr. Il n'est jamais plus fort que lorsqu'il parvient à se faire oublier, jamais plus maître, jamais plus tyran que lorsque ses coups tombent sur des esclaves qui ne veulent pas voir sa main. Que Dieu vous préserve de cet aveuglement et de ce déshonneur, et qu'il vous rende attentifs à ces avertissements apostoliques. « Nous avons à lutter, non contre la chair

1. Directe diabolus non est causa omnis peccati : non enim omnia peccata commituntur diabolo instigante, sed quædam ex libertate arbitrii, et carnis corruptione : quia ut Origen. dicit, lib. III, *Periarch. sive de principiis*, c. II : « Etiamsi diabolus non esset, homines haberent appetitum ciborum et venereorum hujusmodi. » Circa quæ multa inordinatio contingit, nisi per rationem talis appetitus refrænetur; et maxime supposita corruptione naturæ. (*Summ. Theol.*, I P., quæst. 114. a 3.)

et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les chefs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air[1]. — Frères, veillez; car votre adversaire le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous cherchant qui il doit dévorer. *Fratres... vigilate : quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret*[2].

II

Après avoir constaté le pouvoir du démon, je dois vous dire comment il l'exerce.

La tendance originelle des esprits angéliques est la bienfaisance. Ils tiennent cela du souverain bien qui, de sa nature, cherche à se communiquer. Les mettre en rapport avec des natures inférieures c'est les forcer, en quelque sorte, à vouloir leur bonheur et leur perfection. Voilà pourquoi nous les considérons, après Dieu, comme nos plus augustes bienfaiteurs. Ils président aux mouvements

1. Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem; sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. (Ephes., c. VI, 12.)
2. I Petr., c. V, 8.

de notre vie, ils nous accompagnent sur les routes de notre épreuve, ils écartent de nos pas les pierres d'achoppement, ils nous soutiennent dans nos luttes et, avec l'aide de Dieu, ils nous préparent à cette dernière et glorieuse transformation qui nous rendra semblables à eux. Bref, Messieurs, ils nous purifient, ils nous illuminent, ils nous perfectionnent[1].

Vous avez déjà compris ma pensée et vous attendez un renversement, puisque je dois parler de l'action du démon. Sans amoindrir l'énergie de sa nature, ce maudit l'a retournée et mise en contradiction avec sa tendance originelle; elle est donc devenue d'autant plus malfaisante pour nous qu'elle était de soi plus bienfaisante; c'est une loi: « *Corruptio optimi pessima.* » Comme les bons anges, il nous accompagne et agit en nous, mais afin de renverser les desseins de Dieu et d'effacer dans nos âmes les traces de son passage. Son propre est de nous tenter, dit saint Thomas[2]. Sa constante ambition, son plus impérieux besoin est

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique*, quinzième conférence : *Le Monde invisible.*

2. Diabolus semper tentat ut nocat in peccatum præcipitando ; et secundum hoc dicitur proprium officium ejus tentare. (*Summ. Theol.*, I P., quæst. 114, a. 2.)

de nous rendre semblables à lui, afin de remplacer sous sa tyrannie ceux des esprits célestes qu'il n'a pu entraîner dans sa révolte. Son abaissement le rend avide de domination. Il n'en peut avoir que s'il fait des pécheurs, car les pécheurs sont à lui. Donc, pendant qu'on nous purifie, il s'applique à nous souiller; pendant qu'on nous illumine, il nous enveloppe de ténèbres; pendant qu'on nous perfectionne, il s'efforce de nous dépraver. Tout étant contradiction dans sa nature, tout doit être contradiction dans ses œuvres.

Mais laissez-moi vous décrire ses œuvres plus au long avec un de nos théologiens : « Le démon, dit Vincent Contenson, flatte pour tromper, il sourit pour nuire, il allèche pour tuer, il tend des filets, il prépare des chutes, il creuse des abîmes, il compose des ruines, il stimule les corps, il harcèle les âmes, il suggère des pensées, il trouble la paix, il envoie les colères, il nourrit les discordes, il sème les erreurs, il dissipe les affections, il fait aimer le vice et haïr la vertu, il viole les choses humaines, il attente aux choses divines[1]. »

1. Theol., ad lib. VII, appendic. unic. Dissert. II, c. II, *De externis peccatorum causis.*

« Il flatte pour tromper : *Blanditur ut fallat.* » S'il se montrait tel qu'il est, s'il nous disait tout ce qu'il veut, il se livrerait à notre haine et à nos mépris. Plus tard, il pourra, sans feinte, nous proposer l'iniquité qu'il a rêvée pour nous ; mais en commençant il faut que, comme les lâches, il arrive en rampant et couvre du voile de la flatterie ses criminels desseins. Il prend le masque d'une des faiblesses que nous n'avons pas encore désavouées ou d'une des vertus dont nous sommes trop fiers. Il nous pousse à l'indulgence ou à la présomption. Cette coupable protection dont nous entourons quelques-uns de nos défauts, ces vaines complaisances de l'amour-propre surpris, cette fausse estime que nous concevons de nous-mêmes, autant de caresses diaboliques qui nous trompent sur ce que nous sommes et plus encore sur le mal que nous nous préparons.

« *Arridet ut noceat :* Il sourit pour nuire. » — C'est-à-dire qu'après nous avoir trompés sur nous-mêmes, il cherche à nous tromper sur ce qui nous entoure et à faire mentir ce qui doit tenter notre vertu. Il voile le mal sous des apparences pleines d'innocence et de charmes. Il nous engage, petit à petit, dans les occasions qu'il sait

nous devenir funestes. Que de choses notre naïve confiance nous permet : pratiques indiscrètes, distractions, plaisirs, amour, et qui ne sont que le sourire du diable cachant l'intention qu'il a formée, depuis longtemps, de nous nuire à tout prix.

« Il allèche pour tuer : *Allicit ut occidat.* » — Il sait nous faire trouver dans le commerce du monde et des créatures des jouissances sans remords ; dans les actes mêmes de la vertu, la pratique du devoir, la conduite des affaires, un goût qui contente notre amour-propre ou de coupables avidités. Ainsi, il nous pousse à l'immodération des désirs et à l'usage exagéré des choses dont il a déguisé le poison sous de perfides amorces.

« Il tend des filets : *Laqueos tendit.* » — Est-ce qu'il n'est pas répandu partout? Est-ce que les légions invisibles auxquelles il commande ne reçoivent pas dans chaque atome de la nature l'hospitalité? Il nous enveloppe comme d'un réseau que notre imprudence nous fait oublier. Dans les choses saintes elles-mêmes, il y est. C'est au foyer domestique, auprès de ceux qui nous sont plusieurs fois chers ; c'est dans nos rapports avec les âmes, dont la soudaine présence aura fait

gémir toutes les cordes sympathiques de notre cœur, que nous rencontrerons ses pièges infâmes ; pièges d'autant plus dangereux que nous n'aurons pas le courage de haïr les liens qui nous retiennent captifs.

« *Lapsus parat* : Il prépare des chutes. » — Vous voyez bien qu'il les prépare ; car il n'a pas le droit de nous saisir et de nous précipiter soudainement dans les abîmes du péché, sans quoi il le ferait. Mais si Dieu ne lui donne pas de ces rudes permissions, rien ne fatigue l'éternelle patience de sa haine, et si vaillants que nous soyons dans nos résistances, si fermement que nous soyons appuyés sur le bras de Dieu, il espère toujours que nous trébucherons sur les obstacles qu'il sème devant nous et qu'il lui sera permis de nous étouffer bientôt sous son pied vainqueur.

Il prépare donc des chutes « et il creuse des abîmes : *Foveas fodit.* » — Tombés au chemin de la vertu, nous pourrions facilement nous relever encore, en saisissant les mains amies qui se tendent vers nous et ces naturels soutiens de nos défaillances que Dieu a jetés, çà et là, sur toutes nos voies. Un mot de ceux que nous aimons, un encouragement de ceux qui passent, le bruit de

leurs pas affermis, cela suffit pour nous donner des forces. Mais, afin que tout nous manque, il creuse des abîmes : les abîmes du doute, les abîmes du découragement, les abîmes du désespoir, les abîmes de l'impénitence. Là, nous sommes isolés de tout secours ; là, nous n'entendons plus rien ; là, nous ne saisissons plus que des parois abruptes qui échappent aux étreintes convulsives de nos mains ; là, il faut des miracles sauveurs pour que nous échappions aux suprêmes et éternelles fureurs de notre ennemi.

« Il compose des ruines : *Aptat ruinas.* » — L'ordre lui étant odieux, il n'a de génie que pour le troubler, et toute son infernale malice s'exerce aux inventions du désordre. Trop faible pour créer, il s'applique à détruire, et son front maudit, sillonné par la foudre du ciel, couronne tous les édifices tombés et toutes les sociétés perdues. *Il compose des ruines* ! Hélas ! et nous sommes la preuve vivante de son effroyable pouvoir. Qu'est-ce que la nature humaine depuis soixante siècles ? Une ruine d'elle-même. Restaurée par le Christ et belle encore de cette austère majesté que donne aux grands édifices l'art divin qui les a réparés, elle se sent ébranlée, chaque jour, et entend tom-

ber autour d'elle les pierres qu'on lui arrache et qui vont grossir la part du démolisseur infernal. *Il compose des ruines* ! L'homme qui croit être bon encore et se replie sur lui-même avec une téméraire complaisance est déjà entamé. Tout est prêt, il ne faut qu'une secousse pour le précipiter. Une secousse ! et il ne laissera plus voir au monde que les tristes débris des vertus dont il était si fier.

« Il stimule les corps : *Stimulat corpora.* » — Comme s'ils n'avaient pas assez, par eux-mêmes, d'activité capable de nous entraîner au mal, comme si la grande voix des sens ne nous épouvantait pas, à chaque instant, par ses rugissements, comme si notre âme fatiguée du terrible et douloureux fardeau de la chair ne faisait pas entendre avec saint Paul ces cris lamentables : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1] ? » Mais il est sourd à nos plaintes et sans pitié pour nos gémissements. Comme on suspend aux flancs des rapides cavales, que l'on veut hâter, des aiguillons qui les tourmentent à chaque bond de leur course impétueuse,

1. Rom., c. VII, 24.

il ajoute aux emportements de la matière l'aiguillon de son énergie malfaisante. Il fait naître les occasions d'où les sens reçoivent des impressions violentes. Mêlé aux forces subtiles qui précipitent le courant de notre vie, il leur imprime ces fiévreux mouvements contre lesquels notre âme lassée ne sait plus réagir, et qui la pressent d'abdiquer sa royale domination.

« Il harcèle les âmes *Pungit animas.* » — Il ne peut pas les toucher bien qu'il soit esprit. Dieu ne lui permet pas ce rapprochement qui nous livrerait sans défense à son pouvoir. Oh ! si Dieu lui faisait un signe, avec quelle joie, quels cris de triomphe il se jetterait sur l'âme qui lui fut préférée ! Quelles souillures et quels ravages seraient bientôt le résultat de ses fureurs ! Mais son jour n'est pas venu ; alors « il rôde et nous inquiète par ses rugissements : *Tanquam leo rugiens circuit quærens quem dévoret.* »

« Il suggère des pensées : *Cogitationes suggerit.* » — Non pas qu'il crée lui-même ces immatérielles opérations, mais il cherche à les égarer par des apparitions intérieures qu'il provoque. Comptant sur la complicité de nos appétits qu'il étudie avec patience, il émeut les régions infé-

rieures de notre âme, et, à cet endroit où l'esprit se met en rapport avec la matière, il suscite des fantômes qui, se dégageant sur un ciel imaginaire, passent, repassent, s'agitent, représentent tout ce qui peut captiver notre attention, solliciter nos convoitises, nous séduire et ravir un consentement. Images impures pour la chair, appas des biens terrestres pour la cupidité, perspectives ambitieuses, vaines fumées d'honneur pour l'orgueil : n'est-ce pas que nous voyons tout cela, à l'heure même où nos paupières abaissées nous cachent le monde extérieur et nous facilitent le recueillement ? Et des rêves sans fin emportent le courant de nos idées dans un monde peuplé de visions mensongères, l'activité de notre esprit se laisse surprendre dans une dangereuse mollesse qui pénètre jusqu'à la moelle de nos os, de perfides délectations viennent nous avertir que nous sommes vaincus ; heureux sommes-nous, si nous ne traduisons pas par des actes extérieurs cette première défaite de l'âme.

Ecoutez encore : Notre sommeil que tout le monde respecte, autour duquel ceux qui veillent retiennent leur respiration et étouffent leurs pas, notre sommeil, l'ange des ténèbres ne le respecte

pas. Il sait bien cependant que, perdant la conscience de ce qui se passe en nous, ou plutôt, n'ayant plus la liberté de vouloir jusqu'à devenir criminels, nous fuyons toute responsabilité. C'est égal; il déploie toutes les ressources de son infernale magie ; il trouble de son souffleimpur ces vapeurs incertaines qui voyagent dans nos membres et les fait remonter, comme une tempête, vers notre âme captive. Peut-être qu'à notre réveil il nous restera quelque odieux souvenir. C'est bien alors : ses desseins sont accomplis, il a suscité des pensées.

Que si, par une longue habitude de la vertu, nous nous sommes mis à l'abri de ses plus grossières tentatives, il ne nous quittera pas pour cela; mais, se transfigurant en ange de lumière[1], il remplira notre esprit d'illusions que nous prendrons pour des faveurs du ciel, il nous proposera, sous l'apparence d'un plus grand bien, des actions indiscrètes, après lesquelles viendront le dépit, le découragement, l'impuissance, la tiédeur, et que sais-je encore ?

« Il trouble la paix : *Pacem turbat.* » — La paix,

1, Ipse satanas transfigurat se in angelum lucis. (II Cor., c. XI, 14.)

qu'il ne doit plus connaître, la sainte paix dans laquelle l'âme se repose, après qu'elle l'a péniblement conquise par toutes sortes de sacrifices, et qui lui fait goûter d'avance les délices de l'union divine. Il la trouble par des inquiétudes sans motifs, des scrupules, des épouvantes pleines d'exagérations perfides. Sous le masque du zèle, il nous parle intérieurement de la justice de Dieu, comme d'une perfection jalouse et implacable qui n'est jamais contente des immolations de la vie chrétienne, et qui attend de nous des actes héroïques dont nous sommes incapables. Il fait revivre, sous de sombres couleurs, toutes les fautes du passé, et nous effraye jusqu'à nous faire douter de nous-mêmes, et ainsi il trouble la paix : *Pacem turbat.*

« Il trouble la paix : » La paix des cœurs qui s'aiment saintement sous l'œil de Dieu. Il vient s'asseoir entre eux, recueille leurs confidences, les pousse à l'indiscrétion, et puis il crée ces préoccupations exclusives qui faussent l'affection, et lui donnent cette périlleuse direction dans laquelle elle s'égare jusqu'à devenir coupable, hélas ! et peut-être criminelle.

« Il envoie les colères : *Immittit iras.* » — Non

pas ces impétuosités passagères d'une nature facile à blesser et qui sait se guérir aussitôt par de généreux pardons, mais ces colères implacables, toujours éveillées par le souvenir d'une injure, toujours avivées par les susceptibilités d'un faux honneur, toujours alimentées par les feux d'une haine que la mort ne sait pas vaincre. Si l'âme fléchit du côté de la miséricorde, il la redresse, plus fière que jamais par crainte d'une prétendue humiliation qui effarouche son orgueil.

« Il nourrit les discordes : *Discordias nutrit.* » Non seulement les discordes armées et sanglantes des peuples et des citoyens, mais ces discordes intestines qui troublent nos foyers domestiques. Il nous ouvre les yeux sur les défauts, les travers et les fautes de ceux qui nous entourent ; il active ces inquiètes recherches de l'amour-propre qui ne demande qu'à justifier ses antipathies ; il nous cache ou nous fait interpréter faussement le bien qui nous serait sympathique ; et ainsi il creuse des abîmes entre des âmes naturellement faites pour s'aimer, si elles se connaissaient, mais qui ne pourront jamais s'approcher l'une de l'autre sans le malaise de la crainte et de la défiance, parce que,

grâce à leur ennemi commun, elles ne se connaîtront pas.

« Il sème les erreurs : *Errores serit.* » — Comme l'homme ennemi sème le mauvais grain dans le champ du père de famille, il les sème au cœur de quelque maudit qui emploie toute sa vie à empoisonner l'aliment sacré de la vérité dont les âmes sont affamées. A mesure que la main discrète de l'Eglise arrache l'ivraie de l'enfer, elle germe de nouveau, plus forte et plus pressée, comme pour insulter aux sollicitudes maternelles de celle à qui Dieu a confié le dépôt des choses saintes. Il sème les erreurs publiques et aussi les erreurs privées : ces hérésies vulgaires représentées par des préjugés aussi dangereux qu'absurdes. Il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui se disent filles de l'Eglise et qui vivent, sans crainte comme sans remords, au milieu des plus étranges aberrations d'esprit. Elles ne se sont pas déshonorées par une apostasie publique de la vérité et de la vertu ; mais quand, par d'habiles questions on provoque leurs naïves confidences, on rencontre dans leur *credo* des dogmes travestis, dans leur décalogue une morale sophistiquée. J'ai vu cela, et je me suis douloureusement écrié avec le père de famille :

« C'est l'homme ennemi qui a fait cela : *Inimicus homo hoc fecit*[1]. » Il a bien été appelé le père du mensonge.

« Il dissipe les affections : *Affectus dissipat.* » — Nos affections, dont la pure et glorieuse flamme devrait monter vers Dieu, il en arrête le naturel mouvement afin de les éparpiller sur les créatures. Il donne à celles-ci je ne sais quel charme trompeur qui nous séduit et nous passionne. Et voilà que nous faisons à l'unique amour de coupables larcins ! et voilà que nous aimons les fragiles images d'une beauté meilleure ! Trop appesantis par l'ivresse, nous ne savons plus remonter jusqu'à Celui dont l'adorable perfection nous appelle, et qui n'avait donné aux tristes enfants de sa bonté quelque chose de lui-même que pour se faire aimer. Heureux sommes-nous, si, après avoir laissé des lambeaux de notre cœur à toutes les ronces du chemin, nous avons le courage de recueillir ce qui nous en reste pour le donner à Dieu.

« Il fait aimer le vice et haïr la vertu : *Dat virtutes odio, vitia addit amori.* » — Oui, il nous conduit à cette détestable extrémité de l'iniquité,

1. Matth., c. XIII, 28.

où se trouvent renversées les notions primordiales du bien et du mal. C'est d'abord le sacrifice qu'impose la vertu qui nous fatigue. Nous voudrions en laisser tomber le laborieux fardeau, tant nos épaules nonchalantes sont lasses de le porter. Nous nous mettons à l'aise dans les habitudes d'une vie facile, et puis, nous donnons l'hospitalité à des fautes qui se multiplient et qui, prenant droit de cité dans notre âme, se transforment en vices. Notre conscience offensée proteste et nous fait sentir l'aiguillon du remords ; mais, au lieu de chercher dans le repentir un soulagement à cette intime douleur, nous nous efforçons, sur les conseils du démon, de renverser nos jugements, et nous finissons par appeler mal ce qui est bien, bien ce qui est mal. Ainsi se forment, petit à petit, ces légions d'hommes sans conscience à qui la vertu est odieuse, et qui voudraient se débarrasser de son importune présence par des railleries, des calomnies, des blasphèmes et d'exécrables brutalités. Ces légions d'hommes sans conscience qui ne songent qu'à parer le vice de dehors trompeurs, et à le rendre aimable à l'égal de Dieu même, si c'est possible.

« *Humana violat :* Le démon viole les choses

humaines. » — C'est-à-dire qu'il pervertit l'énergie créatrice et tous les dons magnifiques que Dieu nous a faits et qui doivent concourir autant à sa gloire qu'à notre bonheur. Forces de l'intelligence, sublime amour du beau, facultés inventives, aptitude du commandement, instinct de la liberté : tout cela, sous son influence perverse, aboutit à des errements, des illusions, des extravagances, des folies, aux productions sensuelles, aux enseignements matérialistes, à la dépravation des mœurs publiques, aux caprices du pouvoir, à la tyrannie, aux révolutions, aux luttes sanglantes, à l'anarchie. Regardez les choses humaines, regardez-les d'un œil sincère et profond, vous reconnaîtrez à leur corruption l'ennemi de tout bien, l'infâme mélange de son esprit et le viol de sa force.

« Il attente aux choses divines : *Divina tentat.* » — Ne vous ai-je pas dit qu'il s'est assis sur les autels et que, là, il a reçu l'encens, les prières et les sacrifices des générations séduites par ses ruses et opprimées par ses violences ? Les sciences occultes, les arts lugubres, les pratiques superstitieuses, les divinations puériles, les évocations téméraires, est-ce autre chose que la perpétuelle singerie des

mystères dont s'entoure la majesté de Dieu? Qui fait les impies, race immortelle, bête et méchante, toujours armée des mêmes négations, toujours pleine des mêmes grossières espérances, toujours préparant les mêmes catastrophes, sans que les catastrophes puissent jamais l'instruire? Qui fait les impies? si ce n'est lui. Qui invente ces incroyables profanations dont nos pères furent témoins, que nous avons vues, et que nous verrons encore peut-être, ces mutilations barbares des chefs-d'œuvre que la foi a consacrés au culte de Dieu? Qui invente tout cela? si ce n'est lui. Qui te pousse, ô misérable! toi qui, couvert du masque de la piété, va prendre place à la table de mon Dieu? Tu viens d'outrager les mérites de son sang et tu vas, abusant de son amoureuse faiblesse, lui faire subir les embrassements de ton âme souillée; qui te pousse? qui te fait sacrilège? si ce n'est lui. Ah! mon Dieu, je croyais qu'il ne pouvait se venger contre vous. Hélas! il ne se venge que trop.

Messieurs, n'ai-je point, dans le commentaire que vous venez d'entendre, exagéré l'action du démon, et fourni un prétexte aux âmes lâches, qui ne demandent pas mieux que de s'excuser de

leurs désordres sur une force supérieure, contre laquelle elles prétendent ne pouvoir pas résister. Je ne le pense pas. Toutefois, si vous étiez tentés de m'accuser, je m'empresse de prévenir votre accusation par les propres paroles du théologien dont je viens de développer les pensées. « Le démon, dit-il, s'attaque surtout aux principes du bien : *Præcipue bona primordia pulsat;* il cherche à surprendre les germes des vertus : *captat rudimenta virtutum;* il s'efforce d'étouffer à leur naissance les saintes résolutions : *sancta proposita conatur extinguere ;* sachant bien qu'il ne peut renverser ce qui est fortement établi en nous : *sciens quod ea subvertere fundata non possit*[1]. »

En peu de mots, il était impossible de mieux nous rassurer, après une si terrible énumération des agissements diaboliques. Au jour où la raison s'éveille, où le choix solennel de notre conscience va se faire, à l'heure où, éclairés par la grâce, nous songeons à revenir vers Dieu, après de longues annés d'infidélités, au moment où se forment les généreux desseins, pères des grandes vertus, les

1. Contenson, *loc. citat.*

fermes propos, expression suprême du repentir, le démon est là. Il y est, et son impuissance peut être à jamais décidée, son insolence à jamais confondue par un acte de notre liberté : acte magnanime qui confie à Dieu les germes sacrés de notre vie, inaugure et restaure le règne du bien dans notre âme.

Vous entendez bien, Messieurs, vous comprenez bien, tout dépend de nous. Le démon, notre ennemi, n'a de puissance que celle que nous lui donnons. Ses caresses, ses sourires, ses allèchements, ses séductions, ses ruses, ses machinations, ses suggestions, ses mensonges, ses perfidies, ses violences, ses attentats : tout cela est vain, tout cela se brise sur l'airain inviolable d'une forte résolution et d'un courageux dessein. Il nous tente, mais il ne peut forcer notre consentement[1] ; il nous assiège, mais il n'est pas en son pouvoir de nous soumettre si nous ne nous rendons à merci[2]. Il peut dire à notre âme cette parole que le prophète met dans sa bouche impu-

1. Satanas non cogit invitum, in tua potestate est consentire vel non consentire. (S. Aug., *in Psalmum* XCI.)

2. Diabolus non habet facultatem ut hominem sibi subjiciat, nisi homo de propria voluntate ejus laqueo se astringat. (Hug., cardinal., *in sanct. Lucam*, c. XV.)

dente : « Courbe-toi que je passe : *Incurvare ut transeamus*[1], » mais notre âme peut lui répondre : courbe-toi toi-même et ne m'arrête pas plus longtemps sur le chemin du devoir. Bref, il est fort, mais plus fort que lui est l'homme qui sait vouloir, et qui appuie son vouloir sur la grâce de Dieu. Et, lors même que nous nous sommes soumis lâchement à son empire, il nous reste encore, dans notre méprisable faiblesse, assez de puissance pour redevenir nos maîtres, si nous sommes véritablement chrétiens. Un sacrement brise les chaînes qu'il a rivées sur nos âmes, une bénédiction l'épouvante, un signe de croix le paralyse, un cri de l'âme foudroie son énergie, une parole impérieuse, prononcée au nom de Jésus-Christ, le met en fuite. Les sacrements nous attendent ; les bénédictions, l'Eglise les répand sur toutes choses ; le signe de la croix, vous savez le faire ; les cris de l'âme vous les connaissez : — « O Seigneur, délivre-nous de la malice de notre ennemi, des embûches du démon : *Ab hoste maligno, ab insidiis diaboli libera nos Domine.* » La parole impérieuse est celle que prononça lui-même le miséricordieux

1. Isai., c. LI, 23.

pontife qui voulut être tenté pour nous encourager par son exemple : « Arrière satan : « *Vade retro satanas*[1]. »

Soyez prompts, Messieurs, à vous servir de ces exorcismes dès que la tentation arrive, plus prompts encore, si vous avez eu le malheur de succomber et de vous livrer par le péché au pouvoir de Satan. Vos délais affermissent la domination de l'ennemi du genre humain sur votre vie déshonorée. Il sait faire valoir, contre un trop tardif repentir, la prescription fatale de l'habitude. Jeunes gens, n'attendez pas l'impuissance de l'âge ; vieux esclaves du péché, n'attendez pas le trouble et l'imbécillité des derniers moments ; c'est tout de suite qu'il faut dire au démon : — Dieu nous appelle ; courbe-toi que nous passions pour aller à lui : *Incurvare ut transeamus.*

1. Matth., c. IV, 10.

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

LE MONDE

MESSIEURS,

Malgré les préjugés et les vaines terreurs des chrétiens imparfaits, malgré les railleries et les contradictions des sceptiques, nous sommes entrés dans le monde invisible et nous y avons rencontré une nature plus puissante que la nôtre, déchue de sa perfection primitive, précipitée du ciel, en opposition avec ses tendances originelles, irréconciliable ennemie de l'homme image de Dieu et protégé des anges : Le Démon.

Le propre du démon, dit saint Thomas, est de

nous tenter[1]; mais, ce n'est pas toujours en se mettant immédiatement en rapport avec nous qu'il nous induit au mal. Sacrilège imitateur de Dieu, il fait agir les causes subalternes pour contrarier l'œuvre de notre salut. Dieu a choisi des ministres chargés de répandre partout sa vérité, sa loi, sa grâce; Satan a choisi des ministres chargés de répandre partout ses mensonges, ses révoltes, ses séductions. Dieu a établi une Eglise qui est l'assemblée de ses fidèles; Satan a fait de même, et l'incarnation de Satan, son ministre à mille têtes, son Eglise, l'assemblée de ses fidèles, c'est le monde.

Je vais m'expliquer, Messieurs, et vous comprendrez bientôt que notre excursion dans le royaume de Satan serait manquée, si nous ne visitions les provinces qu'il s'est annexéees sur la terre, que sans connaître le monde et ses tentations il est impossible de se rendre compte des influences diaboliques.

Disons, d'abord, ce que l'on doit entendre par ce mot : le monde, afin que les graves avertissements que je vais vous donner ne soient pas con-

1. Cf. *Summ. Theol.*, 1 P., quæst. 114, a. c. Utrum tentare sit proprium diaboli ?

sidérés comme de vaines déclamations. Le monde, en effet, c'est bien des personnes et bien des choses. Les vocabulaires que j'ai consultés répondent à cette question : — Qu'est-ce que le monde ? — par des définitions qu'il serait trop long de citer. Il ne m'en faut qu'une ; je vous prie de la bien retenir, afin d'éviter les malentendus qui compromettraient les conclusions que je me propose de vous faire accepter. Le monde, tel qu'il faut l'entendre ici, ce n'est pas l'ensemble des êtres, ce n'est pas la terre qui nous porte, ce n'est pas l'espèce humaine, ce n'est pas telle ou telle société policée dans laquelle se trouvent mêlés les bons et les mauvais ; le monde, c'est tout ce qui, dans l'humanité, prend le parti d'un esprit destructeur dont la vie n'est occupée qu'à troubler les desseins de Dieu. Dieu va toujours, maintenant fermes et inviolées ses souveraines volontés ; mais il permet que le maudit rencontre, parmi nous, des complices dont la grande armée forme ce que l'Evangile appelle le monde.

L'Evangile est le livre divin auquel les chrétiens doivent demander leurs définitions. Or le monde, au sens évangélique, c'est tout ce qui, par pensée, paroles et actions, proteste contre Dieu,

contre sa loi, contre sa grâce, contre la vie supérieure qu'il nous communique, contre les espérances qu'il nous donne, contre les destinées qu'il nous a faites. Ce monde, Jésus-Christ l'a montré au doigt et nous a révélé ses tendances, ses maximes et ses vices. Il l'a accusé de péché, il l'a déclaré ennemi de sa vérité[1], il l'a jugé sans pitié : « *Nunc judicium est mundi*[2], » il l'a maudit à cause de ses scandales : « *Væ mundo à scandalis*[3]. » A l'heure où son cœur compatissant se préparait à l'expiation de tous les crimes, et s'épanchait dans le cœur de son divin Père, il n'a pas voulu prier pour tout le monde : « *Non pro mundo rogo*[4]. » Triomphant du péché, de la douleur et de la mort, il a broyé, sous son pied meurtri, la tête de celui qui s'appelle le prince du monde, et nous a dit avec une victorieuse assurance : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum*[5]. » Ses enfants ne sont pas du monde :

1. Cum venerit Paraclitus arguet mundum de peccato. (Joan., c. XVI, 8.) — Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere. (Ibid., c. XIV, 17.)
2. Joan., c. XII, 31.
3. Matth., c. XVIII, 7.
4. Joan., c. XVII, 9.
5. Joan., c. XVI, 33.

« *De mundo non estis*[1]. » Il les a séparés du monde, c'est pour cela que le monde les déteste : « *Ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus*[2]. » Cette sainte horreur, ces austères jugements, ces implacables sentences du Sauveur nous les retrouvons chez ses apôtres. Ils nous enseignent que le monde est l'ennemi du chrétien tout autant que le démon. Ses richesses sont des engins de perdition, sa sagesse est folie[3], ses plaisirs, son luxe, ses honneurs ne sont que les débauches publiques de ces concupiscences[4]. Le monde et l'esprit ténébreux qui personnifie le mal c'est tout un : « *Mundus totus in maligno positus est*[5]. » Enfin, le monde c'est l'antechrist préparant, dans le mystère des siècles, le jour où lui sera accordée la plénitude de sa puissance.

Pour résumer, Messieurs, ces révélations évangéliques et mettre de l'ordre dans ce que je dois dire, je prends à mon service un auteur païen[6] qui

1. Joan., c. XV, 19.
2. Ibid., c. XV, 19.
3. Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum. (I Cor., c. III, 19.)
4. Quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ. (I Joan., II, 16.)
5. I Joan., c. V, 19.
6. Tacite.

ne s'attendait pas, sans doute, à cet honneur, mais qu'il est permis, je crois, de récompenser ainsi de la vertueuse indignation avec laquelle il s'écriait : « *Corrumpere et corrumpi hoc vocatur sæculum :* Corrompre et être corrompu, voilà ce qu'on appelle le monde. » Le monde, en effet, est tout entier dans ces deux mots : *Corrompre et être corrompu;* et il ne corrompt que parce qu'il est corrompu. Permettez-moi de développer cette pensée.

I

Quand un corps organisé échappe aux lois qui règlent ses mouvements et ses fonctions, le trouble se met dans les éléments qui le composent, il s'entoure d'une atmosphère repoussante et malsaine, et nos sens nous disent qu'il est corrompu. Analogiquement, le même phénomène se produit dans l'ordre moral où la vie dépend des principes régulateurs de nos actions. Dès que ces principes perdent leur empire, nous voyons se troubler et s'appauvrir les saintes énergies du bien, s'évaporer le parfum de la vertu, et les âmes s'entourer

de l'atmosphère infecte du vice. Ce ne sont plus nos sens grossiers qui nous avertissent, c'est le sens moral. Or, Messieurs, appliqué à la vie du monde tel que nous l'avons défini, le sens moral nous dit que le monde est corrompu : corrompu dans ses maximes, corrompu dans ses œuvres qui ne sont que la publique et désespérante confirmation des maximes.

Sceptique à l'endroit des principes, le monde les écarte d'abord autant qu'il peut de sa vie pratique; c'est assez pour engager le travail de dissolution morale qui doit le corrompre. Le Psalmiste, après s'être plaint au Seigneur des défaillances de la justice, des sacrilèges efforts que font les fils des hommes pour amoindrir l'autorité du vrai[1], ne tarde pas à s'écrier : « Ils se sont corrompus et sont devenus abominables : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt*[2]. » Mais le monde ne se contente pas de se soustraire à la salutaire direction des principes, pour courir les aventures d'une vie sans règles; il substitue aux saintes maximes, qui nous montrent le chemin de

1. Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. (Ps. XI.)
2. Ps. XIII.

la justice et de la perfection, des maximes diaboliques auxquelles l'usage donne force de loi, et qui tendent à affermir le règne de l'iniquité. Enfin, pendant que la législation évangélique s'impose à nos consciences chrétiennes, pour les diriger et leur intimer plus lumineux, plus pressants, plus vénérables et plus parfaits les préceptes mêmes de la nature, le monde répond à la législation évangélique par une législation contradictoire, qui fausse et déprave les consciences. Il nous est impossible de suivre, pas à pas, cette antinomie, contentons-nous d'en relever les points principaux. Quelles sont les maximes du monde touchant le service de Dieu, la dignité de l'homme, le but de la vie, les rapports sociaux ?

L'Evangile nous dit que Dieu est notre unique maître[1], que le connaître c'est la vie éternelle ; que l'aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, c'est le commandement suprême[2] ; qu'on ne doit adorer et servir que lui ; que notre service ne peut appar-

1. Unus est enim Magister. (Matth., c. XXIII, 8.)
2. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. (Ibid., c. XXII, 37, 38.)

tenir à deux maîtres à la fois[1] ; que celui qui n'est pas franchement avec Dieu est contre lui[2] ; qu'il n'y a qu'un chemin qui conduise à Dieu, Jésus-Christ, vrai fils de Dieu et auteur de notre salut[3]. Mais autres sont les maximes du monde. S'il veut bien reconnaître qu'il y a un Dieu, c'est un être lointain à qui nos adorations et nos services sont parfaitement indifférents, et qui laisse venir à lui le troupeau des humains par les faciles chemins de ses fantaisies religieuses. — Pas d'exclusivisme! respectons les consciences! dit le monde. — Eh oui, Messieurs, respectons les consciences, ne les touchons qu'avec les délicatesses infinies de la charité, ne les ramenons dans les voies oubliées de la vérité et de la vertu qu'après les avoir convaincues par de solides raisons, séduites par d'éloquents exemples et attendries par notre dévouement. Mais est-ce bien cela que veut le monde? Non, ce qu'il veut, c'est la consécration publique d'une lâche et odieuse tolérance exprimée par cette maxime trop connue : — Toutes les religions sont bonnes. — Toutes, même la religion de ceux

1. Nemo potest duobus dominis servire. (Ibid., c. VI, 24.)
2. Qui non est mecum contra me est. (Ibid., c. XII, 50.)
3. Ego sum via. (Joan., c. XIV, 6.)

qui n'en ont pas, pourvu qu'ils soient bonnes gens ; car il n'y a qu'un Dieu, le Dieu des bonnes gens. Le monde admet donc le mélange de toutes les opinions, la promiscuité de toutes les croyances, l'embrassement ridicule et sacrilège de toutes les contradictions ? Oui, Messieurs, ainsi le veulent ses maximes.

Estimer son âme plus que tous les biens[1] ; renoncer même à la possession de l'univers plutôt que de la perdre[2] ; être prêt au sacrifice de ce qui nous est le plus cher, plutôt que de porter atteinte à notre vertu[3] ; s'abstenir de l'apparence même du mal[4] ; vivre de la grâce de Dieu et adhérer fortement, pour en recevoir les effluves, à Jésus-Christ, source divine dont tout chrétien est le rameau béni[5] : telles sont les maximes de l'Evangile touchant la dignité de l'homme. — Mais de la grâce de Dieu il ne faut pas parler au monde, il

1. Quam dabit homo commutationem pro anima sua ? (Matth., c. XVI, 26.)

2. Quid proderit homini, si lucretur mundum totum et detrimentum animæ suæ faciat ? (Marc, c. VIII, 36.)

3. Si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te.... et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam et projice abs te. (Matth., c. V, 29, 30.)

4. Ab omni specie mala abstinete vos. (I Thes., c. V, 23.)

5. Ego sum vitis vos palmites. (Joan., c. XV, 1.)

n'y croit pas. Toute la dignité de l'homme se ramasse, pour lui, entre les rivages étroits de la nature. Soit ; il y a encore dans la nature humaine quelque chose de grand, bien qu'elle ait été mortellement blessée par le péché, et, là-dessus, la saine philosophie parle comme l'Evangile. Pour elle, la vertu l'emporte sur le grand bien de la vie. « C'est le crime suprême, disait un poète de l'antiquité, de préférer à la vertu sa propre vie, et de perdre, pour conserver cette vie, ce qui nous donne le droit de vivre.

Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas [1]. »

Belle et noble leçon dans la bouche d'un païen. Il semble que le monde ne l'ait pas tout à fait oubliée. Il ose parler encore de la vertu, de l'intégrité de la conscience, de l'indépendance du caractère, de toutes les saintes choses qui attestent dans l'ombre de notre déchéance, la grandeur de notre origine et de nos destinées. Mais ne vous laissez pas tromper, je vous prie, par ces hypocrites aveux. Le monde loue la vertu et elle se morfond, dit Juvénal :

1. Juvénal, *Satir. VIII, Nobiles.*

.....Probitas laudatur et alget[1].

Il voudrait ne pas se montrer tel qu'il est; à cet effet il travestit cette maxime de l'Apôtre : « *Ab omni specie mala abstinete vos.* » Il ne s'agit pas pour lui de s'abstenir de l'apparence du mal, mais de le cacher sous des dehors menteurs. Quoi qu'il fasse il se trahit. Où vont, dites-le-moi, les honneurs, les respects, la confiance des mondains? — Au vice fortuné, à l'ambition triomphante, à l'insolence fastueuse. — Il importe peu que ce soit un misérable qui étale ses richesses, ses jouissances, sa force, son crédit ; l'éclat dont il se revêt le recommande plus sûrement à la considération publique que toutes les vertus théologales et morales. A suivre le courant des adorations et affections mondaines on arrive fatalement à cette maxime : — Avoir, pouvoir, paraître ; voilà la dignité de l'homme.

Et le but de la vie! — Sur ce point, Messieurs, la nature est universelle et constante dans ses aspirations. Ce qu'elle demande au ciel, à la terre, à tous les mondes, à tous les éléments, c'est

1. Juvénal, *Satir. I.*

la félicité. Mais Dieu l'a voulu, Dieu l'a dit, Dieu ne cesse de nous le répéter : la patrie du bonheur, ce n'est pas cette nature amoindrie qui défaille entre nos bras, et nous chasse de son sein, après que nos lèvres avides l'ont meurtrie, comme pour l'épuiser ; la patrie du bonheur, c'est sa grande nature à Lui, toujours forte, toujours riche, toujours féconde ; la patrie du bonheur, c'est son sein généreux qu'aucun empressement ne blesse, qu'aucune avidité n'épuise ; la patrie du bonheur, c'est son royaume, où fleurissent éternellement la paix et la joie, où coulent sans fin des torrents de délices dont s'enivre l'humanité[1]. Ce royaume, l'Evangile nous le montre au terme de notre pèlerinage terrestre. Il excite et stimule la nature : « Cherchez d'abord, dit-il, le royaume de Dieu[2]. » Mais pas de mollesse, pas de langueurs, pas d'abattement ; le royaume de Dieu est le prix des nobles violences de la vertu ; les parfaits, que Dieu fait entrer dans la place où il règne, sont les vaillants hommes qui en ont pris d'assaut les ouvrages

1. Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos. (Ps. XXXV.)
2. Quærite primum regnum Dei. (Matth., c. VI, 33.)

avancés : « *Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*[1]. »

Mais ce n'est point ainsi que pense le monde. Le temps, que grandissent ses illusions, lui fait oublier l'éternité, et, par delà les rivages du plaisir dont il jouit à l'heure présente, il semble qu'il n'y ait plus de refuge pour ses désirs. Il invoque, à grands cris, ce qu'il appelle les instincts sacrés de la nature, et ne se croit heureux que s'il les a tous satisfaits. Les biens, les jouissances d'ici bas, c'est la réalité certaine; le ciel est un problème, si ce n'est pas un rêve. Voilà la maxime du monde.

Mais, alors, l'Evangile nous trompe quand il nous demande des luttes et des violences. La perfection n'est pas cette marche ascensionnelle de l'âme qui, de vertu en vertu, se rapproche du Dieu qui doit couronner ses mérites. Austères combattants, qui avez foulé aux pieds la matière périssable et régnez, aujourd'hui, sur vos passions vaincues; chastes vierges, qui cherchez dans un monde mystérieux un amour meilleur que les amours de la terre; cœurs dévoués, où l'égoïsme

1. Matth., c. XI, 12.

est étouffé sans retour; chrétiens, qui vous efforcez d'entrer par la voie étroite et suivez, à travers les épines du sacrifice, les traces ensanglantées du Sauveur, vous n'êtes pas les parfaits! Multiplier les besoins, compliquer les intérêts, faire progresser la matière; voilà la perfection. Le parfait, selon les maximes du monde, c'est celui chez qui la civilisation a développé le pouvoir de consommer et de produire. Tout le but de la vie est là : devenir un consommateur utile et un producteur intelligent.

Que seront les principes de la vie publique, quand les principes de la vie privée sont ainsi corrompus? Au sommet de l'ordre social, quelle maxime deviendra la consécration des pouvoirs et des services? — Respect, justice, amour! — nous dit l'Evangile. Formés par ses leçons, nos pères croyaient à la justice et à l'inviolabilité du droit protégé par l'autorité indépendante de Dieu. Ils disaient, avec l'apôtre : — « Il n'y a de pouvoir que celui qui vient de Dieu. — Obéissez au pouvoir comme vous obéissez à Dieu[1]. » — Et ils lui

1. Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit; non est enim potestas nisi a Deo; quæ autem sunt, a Deo ordinata sunt. Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. (Rom., c. XIII, 1, 2.)

demeuraient fidèles aussi bien dans l'infortune que dans la prospérité, et ils savaient mourir pour la cause que leur honneur avait épousée. — Le monde a changé tout cela. La justice vient d'en bas, le droit naît de cette masse mobile qu'on appelle le peuple, la force prime le droit ; le destin implacable, que la Providence avait détrôné, se relève plus brutal que jamais : c'est le fait accompli, régulateur suprême des pouvoirs et des services. C'est lui qui commande, c'est à lui qu'il faut obéir, c'est lui qu'il faut adorer. De supérieurs à inférieurs, d'égaux à égaux, l'Evangile dit : « *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem*[1] : Aimez-vous les uns les autres ; » — le monde dit : « Chacun pour soi. »

Ainsi donc, Messieurs, maximes du monde sur le service de Dieu, maximes corrompues ; sur la dignité de l'homme, maximes corrompues ; sur le but de la vie, maximes corrompues, sur les rapports sociaux, maximes corrompues.

Si telles sont les maximes, quelles œuvres se produiront ? La vie morale décomposée dans sa législation peut-elle ne pas l'être dans toute son

1. Joan., c. xv, 17.

action? Donc, les maximes étant corrompues, les œuvres le seront, et deviendront, ainsi que je l'ai dit plus haut, la publique et désespérante confirmation de ce code diabolique dont je n'ai pris que les sommaires.

Le monde proclame en principe l'indifférence dans le service de Dieu. Mais, alors, à quoi bon les pieuses pensées, les saints désirs, les prières, les œuvres de religion? Si, dans une si grave matière, l'homme n'a pas d'autre loi que ses caprices, qui l'empêchera de réduire, jusqu'à l'imperceptible, la part qu'il daigne faire à Dieu dans sa vie? S'il doit respecter, en fait de religion, toute manière de voir et toute manière d'agir, qui lui donnera le droit de trouver mauvais qu'on vive comme cette sorte de brutes, dont parle l'apôtre, sans foi, sans espérance et sans Dieu? Aussi, le monde ne se gêne-t-il pas de mettre en pratique ces immorales conclusions. Catholiques, protestants, juifs, mahométants, déistes, athées, tous se sourient, tous se tendent la main, tous s'embrassent, sous les yeux du Dieu débonnaire qu'ils ont imaginé pour excuser cet infect mélange. Eglise, temple, synagogue, mosquée, quand on y va, ne sont plus que des rendez-vous de bon ton,

et les actes extérieurs qui distinguent chaque secte ne procèdent plus d'une conviction, mais d'une habitude prise avec laquelle on se fera enterrer : — Œuvres corrompues.

Avoir, pouvoir, paraître, telle est, selon la maxime du monde, la véritable dignité de l'homme; donc il faut arriver là. Par quels chemins? — « Personne ne s'en inquiète, mais il faut *avoir*.

Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.

Marchez, cette maxime des poètes est digne des dieux et de Jupiter lui-même.

....Diis atque ipso Jove digna poetæ[1]. »

Défaites du droit vaincu dans mille affaires par l'intérêt privé, injustices que l'habileté déguise, indélicatesses que la réussite peut absoudre, spéculations véreuses, entreprises renversées, reprises et manipulées avec une avidité que rien ne peut remplir, jeux fiévreux qui, s'ils n'aboutissent à des revers navrants, enfantent tout à coup des fortunes immorales, lâchetés qui trans-

1. Juvénal, *Satir. XIV, Exemplum.*

forment la plus sainte des unions en un contrat vulgaire où l'argent prime toutes les convenances; tout est bon, pourvu que l'on évite la main des recors et la flétrissure d'un jugement; car il faut avoir.

Il faut *pouvoir*. En avant, donc, les ambitions qui se culbutent et s'étouffent; en marche, ces longues processions de solliciteurs, dont les complaisantes échines se courbent pour gueuser une part au gouvernement des affaires. Ici, l'on baise les bottes vernies des souverains; ailleurs, les souliers crottés du peuple. Pour flatter ce roi de l'avenir, on affecte des amours et des haines que l'on n'a pas; on entasse, les unes sur les autres, des promesses que l'on sait irréalisables : Mensonges et bassesses, qu'importe ! il faut pouvoir.

Il faut *paraître*. De là, ces inventions menteuses qui croient pouvoir suppléer la grâce et la beauté absentes, ou prolonger leur vie au delà du terme, où d'ordinaire elles font naufrage; de là, ce charlatanisme des réputations, mendiées à des amis complaisants ou achetées à de vils flatteurs; de là, cette usurpation de titres injustifiables qui, comme le dit spirituellement un poète espa-

gnol [1], « sont à la noblesse de ceux qui les portent, ce qu'est une perruque à la tête d'un chauve ; » de là, cette émulation fatale d'un luxe qui ruine les familles et insulte à la misère du pauvre ; de là, enfin, ces fanfaronnades du vice, qui cherche une gloire dans la publicité de ses emportements... Œuvres corrompues !

Si le ciel n'est qu'un problème ou un rêve ; s'il n'y a de certain que le présent ; si la terre est la patrie du bonheur ; la vie, le court délai qui nous est donné pour jouir, il est trop naturel que le monde ait horreur de la lutte et du sacrifice, et qu'il multiplie, en tout lieu et en toute saison, ses joies et ses fêtes. Egoïste et parcimonieux, quand il est question de se dépouiller au bénéfice de l'infortune, il se montre prodigue, quand il s'agit de se procurer des jouissances et de raffiner ses délectations. Il fatigue et épuise la nature, il confisque et déshonore les arts, il avilit la beauté en lui arrachant d'une main sacrilège le voile de la pudeur, il mêle sans vergogne la honte au plaisir, il en remplit ses jours et ses nuits, il le pousse à l'excès, et fait, même des choses innocentes, un scandale et un péril... Œuvres corrompues !

1. Calderon.

Dans l'ordre social, du moment que les sources de la justice et du droit sont déplacées, que le fait accompli, patron des ambitieux et des aventuriers, règne en souverain, ne vous étonnez plus de voir la révolution en permanence, le pouvoir naître tantôt des surprises d'un coup d'état, tantôt des succès de l'intrigue, tantôt de la manipulation déloyale des passions populaires, les hommes publics prompts aux palinodies et aux volte-face politiques. Du moment que le précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres, » est remplacé par cette odieuse maxime : « Chacun pour soi, » plus de considération pour les conditions humiliées, plus de pitié pour les classes laborieuses et souffrantes ; mais l'exploitation impudente et impitoyable de l'homme par l'homme. Ceux-ci, qui veulent avoir promptement et beaucoup, pour jouir sans réserve ; ceux-là, qui traînent dans la honte du vice une vie misérable où germe l'envie, où gronde la colère, où se préparent les catastrophes. La société divisée en deux castes : en haut, des consommateurs abjects ; en bas, des producteurs abrutis... Œuvres corrompues !

Le prophète a bien dit : « *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt* ». — Oui, Messieurs, le

monde est corrompu. Pourtant je me contenterais de le mépriser s'il laissait tranquille la vertu, je verrais passer, sans la maudire, cette race de réprouvés qui s'en va joyeuse et souriante à son éternité, si elle ne tentait d'entraîner avec elle les élus de Dieu. Mais je ne puis, — *Corrumpere et corrumpi hoc vocatur sæculum* : — Le monde corrompu est encore corrupteur. C'est ce qui me reste à vous dire.

II

Messieurs, pour que le monde soit corrupteur il lui suffit de vivre sous nos yeux, et de nous donner le spectacle de ses œuvres. Les exemples du vice ne sont que trop faciles à suivre, et, devant leurs provocations, il est rare que notre faible courage ne soit pas entamé. J'en appelle à l'expérience de ceux qui, tout en fréquentant le monde, croient pouvoir se défendre contre son esprit et contre ses entraînements. N'est-il pas vrai que leur âme troublée a peine à se déprendre de certaines pensées, de certains souvenirs qu'ils ne connaissaient

pas avant de se commettre avec les mondains, et que, se surprenant dans des rêves inaccoutumés, se sentant envahis par une dangereuse mollesse et un mystérieux dégoût des choses saintes, ils se demandent ce qu'est devenue la paix religieuse dont ils jouissaient, et si Dieu, irrité de leurs complaisances, ne va pas leur retirer ses faveurs. Mais, ceux qui les voient du dehors comprennent mieux encore les atteintes qu'ils ont reçues. Il y a tels changements dans les habitudes de la vie, telle suppression dans la pratique du bien, tels accommodements avec les ennemis de Dieu, telles formes de langage qui ne trompent jamais l'œil exercé et les oreilles attentives d'un père, et, plus d'une fois, mon expérience a constaté la vérité de cette parole d'un saint docteur : « *De mundano pulvere necesse est etiam religiosa corda sordescere :* Il est nécessaire que la poussière de ce monde souille même les cœurs religieux[1]. » Entendez-vous, Messieurs, même les cœurs religieux. — Du moment qu'ils sont en contact avec le monde et mêlent leur vie à la sienne, il faut qu'ils subissent la contagion et la souillure des vices dont ils respirent

1. Saint Grégoire.

l'infection, que leur foi s'affaiblisse, que leurs espérances et leurs désirs fléchissent vers les choses d'ici-bas, que le zèle de leur perfection diminue et que certains préjugés, d'étrange nature, se mêlent aux salutaires doctrines qu'ils n'ont pas encore reniées. Les cœurs religieux : *Religiosa corda !* — Combien plus, ceux qui n'ont pour armure qu'une honnêteté vulgaire, ceux dont la vertu tout humaine abdique devant la première insurrection des passions. Ceux-là auront à peine touché le monde qu'ils seront corrompus comme lui. S'ils n'avaient eu autour d'eux que des exemples salutaires, ils se seraient soutenus longtemps peut-être dans une vie médiocre ; mais les dangereuses excitations du mal, si universellement et si facilement commis, ont bientôt obtenu, de leur courage chancelant, une apostasie. Notre Maître et Sauveur avait donc raison de s'indigner jusqu'à maudire, en face de la corruption du monde, et, dans sa bouche miséricordieuse, je comprends ce cri terrible : — « *Væ mundo a scandalis !* Malheur au monde à cause de ses scandales ! »

Mais il n'est pas, Messieurs, que le monde se contente de corrompre par le spectacle à ciel ou-

vert de ses désordres. Cette action contenue ne répond qu'imparfaitement à la mission qu'il a reçue de son chef invisible, le démon. Il doit à cet adversaire de tout bien de combattre le bien par une agression directe; il doit à ce tentateur du genre humain de tenter lui-même, partout où il rencontre des hommes. Il est ministre, et comme ministre il faut qu'il fasse les affaires de l'odieuse majesté qui règne sur lui. C'est d'un bon gouvernement, si je ne me trompe. Le monde exerce donc pour corrompre une sorte d'apostolat diabolique. Et, comme l'apostolat de Dieu a deux moyens d'atteindre les âmes : l'écriture et la parole, il doit en être de même de l'apostolat du démon qui n'est qu'une singerie de l'apostolat divin.

L'Écriture ! Puissance silencieuse qui s'empare de l'esprit et du cœur, en suit tous les mouvements et redouble, à plaisir, les coups qu'elle a portés. Vous voulez qu'elle marche, et elle marche; qu'elle s'arrête, et elle s'arrête. Vous croyez qu'elle obéit, vous êtes ses esclaves. Je n'en veux pour témoignage que cette avide curiosité qui ramène vos yeux sur des lignes déjà plusieurs fois parcourues. Tant mieux, si ces lignes ont été écrites par les hommes de Dieu ; tant pis, si elles ont été écrites

par les hommes de Satan. Car Satan s'est choisi des écrivains dans sa grande église du monde, écrivains qui consacrent leur génie à élucubrer les inspirations du maudit, et qui donnent au monde ses Écritures, comme les inspirés du Ciel ont donné à la sainte Eglise ses Écritures. Le monde a donc ses livres : ses livres sapientiaux, où la raison et la science s'évertuent à créer des objections contre la vérité, et à donner aux erreurs qu'elle enfante la valeur des axiomes ; ses livres prophétiques, où la haine prédit, à chaque page, la ruine d'une religion qui ne veut pas mourir, où des imaginations malades rêvent un paradis grossier qui doit s'ouvrir pour tout le genre humain à la dernière phase du progrès. — Quand ? On n'en sait rien ; tant pis pour les absents ; — ses livres lyriques, ses psaumes : poésies langoureuses, odes poitrinaires, romances érotiques, chants bachiques, graveleux, obscènes au besoin ; enfin, ses livres historiques : d'abord ceux où les grands faits de l'histoire du genre humain sont indignement falsifiés ou travestis, mais surtout ceux où son histoire à lui, l'histoire de ses mœurs dépravées, vit et palpite sous des noms d'emprunt. Qui ne connaît les romans ? qui ne sait que sous cette trame

d'événements supposés dont les circonstances s'enlacent, se suspendent, arrêtent la respiration du lecteur, tourmentent son cœur et le jettent brisé sur un dénoûment trop longtemps attendu, qui ne sait, dis-je, que sous cette trame le monde se cache, cherchant à inoculer le virus pestilentiel qui déshonore sa vie ? Heures de funeste attention, secrets loisirs d'une curiosité inquiète et malsaine, combien d'âmes vous avez perdues ! Jeunes hommes, jeunes femmes, enfants, que protégeaient encore les souvenirs d'une éducation religieuse et sévère, où vos yeux ont-ils bu pour la première fois la corruption du monde, si ce n'est dans ces livres dont le style facile, et parfois enchanteur, cachait à peine, sous sa gaze légère, de redoutables nudités ? Quand vos cœurs ont-ils conçu, pour la première fois, le désir de mentir au passé et de s'abandonner au courant des passions, si ce n'est à l'heure où vous vous isoliez, pour dévorer d'un œil indiscret les dangereuses peintures de la vie mondaine ? Le monde a commencé votre corruption par ses livres ; il l'achève par sa parole.

La parole, Messieurs, descend sous mille formes dans l'âme humaine, mais, sous deux formes

surtout, elle est décisive et triomphante. Ces deux formes sont la promesse et la menace. Dieu se sert des promesses et des menaces, pour enrôler sous son étendard les enfants du salut ; le monde aussi se sert des promesses et des menaces, pour recruter les enfants de perdition. Des promesses ! sa bouche en est remplie. C'est avec cette arme artificieuse qu'il nous frappe sur tous les points vulnérables de nos appétits. Il sait que nous sommes avides de bonheur et pressés de jouir, comme si le siècle présent pouvait être compté pour quelque chose devant l'éternité qui nous est promise. Et il se couronne de fleurs éphémères, il rit, il chante, il farde ses traits fatigués, afin d'avoir l'air heureux, et nous offre une place dans sa foule tumultueuse [1]. « Pourquoi rêver, dit-il, un ciel lointain dont un voile jaloux nous dérobe la vue ? Pourquoi le poursuivre avec cette fiévreuse ardeur qui sera peut-être trahie ? Moi, j'ai le bonheur, car le bonheur c'est le plaisir. Voyez, sa coupe remplie étincelle à vos yeux. Venez, enivrez-vous mes amis . *Venite inebriamini carissimi.* Enivrez-vous à ces

1. Excepit nos mundus iste variis voluptatibus florens et fallentibus venenatus illecebris. (S. Paulinus, *ad Severum*, epist. II.)

spectacles malsains, à ces jeux de tréteaux où la vertu, si elle triomphe du vice, n'obtient jamais sur lui qu'une victoire problématique. Enivrez-vous à ces concerts voluptueux dont les échos vous poursuivront partout et réveilleront sans cesse de vertigineuses émotions. Enivrez-vous à ces fêtes somptueuses où tout est prêt pour séduire les sens, où l'homme oublie la chasteté du regard, et la femme cette vulgaire décence qu'elle n'oserait pas offenser au foyer domestique. Enivrez-vous à ces danses sans pudeur, à ces prises de possession immorales dont ne se révoltent plus les maris et les mères..... Enivrez-vous : *Inebriamini.* »

Le monde sait que notre immortelle sottise nous pousse sans cesse à tirer vanité des dons de Dieu, et à les faire valoir à notre profit. Et alors, à quoi bon cette vertu austère dont le devoir est de se cacher et de fuir les honneurs qu'elle mérite, impitoyable marâtre qui ne nous fait vivre que de travail et de privations ? Est-ce qu'il faut enfouir dans l'obscurité le talent, la richesse, les généreuses ambitions et l'incomparable trésor de la beauté ? Race crédule et trop faible, venez à nous. Venez ! nous avons des millions de mains pour applaudir à vos talents, des jouissances pour vos

richesses, des honneurs pour vos généreuses ambitions, un trône, plus que cela, un autel et des adorations pour votre beauté..... Le temps! cette mesure si incertaine de notre existence, le monde en dispose comme s'il en était le maître. Afin de calmer les premières douleurs de nos remords, il ose bien nous promettre le temps. — Il faut que jeunesse se passe, dit-il, nous reviendrons plus tard aux graves jouissances de la vertu.

Telles sont, Messieurs, les promesses du monde. Que si, protégés par notre bon sens, nous savons nous y soustraire, le monde n'abdiquera pas pour cela; mais il nous fera entendre la voix terrible de ses menaces. Il nous montrera le ridicule suspendu sur nos têtes, notre vie tout entière vouée au dédain, aux interprétations malhonnêtes et perfides, à cet opprobre que l'Esprit-Saint nous défend de craindre, mais qui détermine notre pusillanimité, plus sûrement que les promesses ne déterminent nos convoitises et notre amour-propre.

Malheureux et insensés, vous cédez à la tentation du monde, vous lui livrez votre vie, et vous espérez sortir sains et saufs de ses griffes diaboliques. Détrompez-vous, car votre corrupteur est tyran, traître et infâme.

Un tyran n'écoute que ses caprices. Les plaintes n'arrivent à ses oreilles que pour redoubler ses emportements et le rendre plus impitoyable. Tel est le monde. Si vous vous donnez à lui vous porterez son joug. Santé, richesse, honneur, devoir. famille, avenir, il faudra tout lui sacrifier pour contenter ses insatiables exigences, et, quand l'heure fatale viendra où vous n'aurez plus rien à donner, il vous repoussera d'un pied dédaigneux, et courra après d'autres pâtures, car il est traître, Mais, voici le comble : le monde est infâme. On pourrait respecter celui qu'on a trahi, ne serait-ce que par son silence ; mais l'infâme trouve le moyen de combler par l'injure le malheur qu'il a lui-même causé. Après donc qu'une triste victime des trahisons du monde se retire de lui pour cacher sa honte, voici que d'âpres morsures viennent déchirer ce qui lui reste de misérable vie. Le monde trouve dans son cœur assez d'impudence et d'audace pour lui reprocher le mal qu'il a fait lui-même, l'abreuver des mépris qu'il mérite, révéler les mystères d'ignominie qu'il a couverts de son manteau. Lui, qui ne croit pas à la vertu, lui, qui souille la vertu pour son plaisir, ose contrefaire la vertu courroucée, nier son crime en face de sa victime

et la salir encore de ses hypocrites récriminations. Oh, l'infâme ! — Après cela, Messieurs, il n'y a plus rien. Il faut répéter ce que nous avons dit et ne l'oublier jamais : — Le monde est corrompu et corrupteur ; ce corrupteur est tyran, traître et infâme.

J'attends que vous me demandiez ce que l'on m'a demandé plus d'une fois, comment je connais le monde puisque ma profession m'isole de sa vie. Hélas ! Messieurs, le monde ne se cache pas si bien qu'on ne puisse le voir, même de très loin ; la voix de ses scandales n'est pas si discrète qu'on ne puisse l'entendre, même sans prêter une oreille attentive. A supposer que nous ne voyions ni n'entendions rien des hauteurs de la vie religieuse, le monde ne nous serait pas inconnu. Médecins des âmes, nous avons des hôpitaux. Faites le tour de cette église, vous en verrez dans toutes les chapelles. Ils ne sont pas grands, on n'y reste pas des mois et des années ; mais là nous recevons de mystérieuses et terribles confidences. Là j'ai vu de pauvres créatures qui n'étaient pas à la moitié de leur vie et que déjà le monde avait corrompues, maltraitées, trahies, abandonnées, méprisées. Je les ai vues suffoquées par le repentir, pleurant toutes les larmes de leurs yeux. Alors mon cœur

s'est brisé et j'ai pleuré aussi. Ce n'était pas une faiblesse, mon Dieu, il faut bien que quelqu'un veille au chevet de ces cœurs malades et les console. Et pour faire germer la consolation dans un cœur, il faut plus que des paroles, il faut des torrents de larmes. Vous l'avez dit vous-même, mon Dieu : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*[1] ». Nous avons donc pleuré, et mesurant toute l'étendue, sondant toute la profondeur de la corruption du monde, nous avons dit avec Jésus-Christ. « *Væ mundo a scandalis !* »

Si vous m'avez bien compris, Messieurs, cette malédiction du Sauveur tombe plutôt sur un ensemble de maximes et d'œuvres d'iniquité que sur un ensemble d'individus. Les enfants du monde ne sont pas tous corrompus au même degré, mais la criminelle indulgence, avec laquelle ils se supportent mutuellement, et mettent en commun leurs erreurs et leur vices, les place sous la main du tentateur suprême dont ils deviennent les agents. Pris isolément, ils seraient peut-être sans danger pour les âmes fortes; réunis ensemble, appuyés

1. Matth., c. v, 5.

l'un par l'autre, ils forment un milieu où l'on respire un air fatal à la vertu chrétienne. « De ce milieu vous devez vous isoler, si vous avez à cœur l'œuvre de votre salut. *Fugite de medio Babylonis, salvet unusquisque animam suam*[1]. » — Quoi donc ? — Vais-je vous demander de laisser là vos biens, vos familles, votre condition, pour prendre le chemin du désert et devenir, à courte échéance, des anachorètes et des moines protégés par la solitude contre toutes les tentations mondaines ? — Non, Messieurs, il n'appartient qu'à Dieu d'exiger de pareils sacrifices, et à la grâce de donner la force de les accomplir. Pour ma part, je le remercie de m'avoir appelé au paradis de la vie religieuse, et mon action de grâce sera plus fervente, s'il daigne cueillir parmi mes auditeurs quelque jeune âme avide de privations et de dévouement. Quant à vous, Messieurs, restez dans le monde, mais méprisez ses avances, bravez ses persécutions et ses menaces, ne lui faites aucun sacrifice de principes, et protestez hautement par la sainteté de votre vie contre la corruption de ses œuvres. — Restez dans le monde,

1. Jerem., c. LI, 6.

mais rappelez-vous que les Israélites en se mêlant aux gentils eurent bientôt pris part à leur perversité[1]. Rendez au monde vos devoirs de justice, de charité et de bienséance, sans contracter avec lui une amitié funeste[2] qui compromettrait votre foi et vos mœurs[3]. — Restez dans le monde, mais, suivant le conseil de l'Apôtre, « usez du monde comme n'en usant pas[4], n'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt*[5] ». Ne prenez de ses richesses, de ses honneurs, de ses plaisirs que ce que vous permet la loi chrétienne, en ayant soin de tout ordonner à votre salut. — Restez dans le monde, mais gardez-vous d'imiter ces êtres amphibies qu'on voit se baigner aujourd'hui dans les eaux de la grâce, et se salir demain dans la boue des plaisirs, ces pseudo-chrétiens qui, à l'encontre de la parole du Sauveur, prétendent servir deux

1. Commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum. (Ps. CV.)

2. Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias, quæ sint tibi in ruinam. (Exod., c. XXXIV, 12.)

3. Quis enim nescit obliterari quotidie fidem commercio infideli ? (Tertullien.)

4. Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur (I Cor., c. VII, 31.)

5. Joan., c. II, 15.

maîtres à la fois ; qui en voulant contenter Dieu ne font que l'irriter, qui en voulant apaiser les exigences du monde ne font que les rendre plus pressantes. Vous connaissez l'histoire de l'infortuné Montézuma. Quand il vit les Espagnols aux portes de Mexico, il crut pouvoir les arrêter en leur offrant son amitié avec de riches présents ; il ne fit qu'irriter la soif terrible de l'or qui les tourmentait. Ainsi en est-il du monde. Vous lui tendez la main, il s'y cramponne pour vous attirer à lui ; vous lui faites aujourd'hui des sacrifices, demain il en veut d'autres, jusqu'à ce qu'il puisse se flatter de vous posséder tout entiers. Donc, pas de vie à double fin, soyez des chrétiens sans mélange. — Restez dans le monde ; mais redoutez la malédiction qui pèse sur lui, et efforcez-vous de mériter ce consolant témoignage de votre maître Jésus-Christ : « *De mundo non estis* : Vous n'êtes pas du monde », et l'efficacité de cette touchante prière qu'il adresse à son Père : « *Pater sancte... non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi; quia tui sunt*[1]. Père saint, je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, car

1. Joan., c. XVII, 9.

ils sont à toi. » — Enfin, Messieurs, restez dans le monde ; mais pour que ses tentations soient l'épreuve de votre vertu, pour lui donner le spectacle d'une vie sans reproche, « afin qu'en voyant vos œuvres les âmes égarées se convertissent et glorifient votre Père des cieux : *Ut ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum*[1]. »

1. I Petr., c. II, 12.

MERCREDI-SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

LES PASSIONS

MESSIEURS.

Nous sommes entourés de tentateurs qui nous dressent des embûches, nous pressent de tous côtés et veulent obtenir, de notre consentement, une abdication de la vertu et de la grâce de Dieu. Ces tentateurs, les uns visibles, les autres invisibles, je vous les ai fait connaître pour que vous vous mettiez en garde contre leurs ruses et leurs violences. Mais je n'ai pas oublié cette parole de l'Écriture : « *Inimici hominis domestici ejus*[1] :

1. Matth., c. x, 36.

Les plus grands ennemis de l'homme sont ceux qui l'approchent de plus près. » Et, parce que personne n'approche de plus près l'homme que lui-même, son plus grand ennemi c'est lui-même.

Comment cela, Messieurs? Vous le saurez bientôt, si vous voulez jeter un regard sur votre nature. Vous la verrez ouverte, par un côté, aux influences du bien; toute prête, par un autre côté, à recevoir les influences du mal. Vous apprendrez que les ennemis du dehors ne sont que les causes incomplètes de nos chutes et de nos déshonneurs, et qu'il faut compter encore avec les complices du dedans. Ces complices, qui préparent trop souvent aux tentatives de l'enfer et du monde un facile triomphe, vous les avez devinés et nommés : ce sont les passions.

Tout un monde s'ouvre devant nous ; vous comprenez bien qu'il m'est impossible de l'explorer. Je ne dirai donc rien ni des innombrables manifestations des passions, ni de leur tyrannie, ni de leurs ravages, ni des remèdes spécifiques qui leur conviennent. Il suffit à mon dessein de vous faire connaître leur nature, les principes de leur révolte et de leur corruption, les remèdes généraux par le moyen desquels nous pouvons

atténuer cette cause intime et personnelle de nos fautes.

I

Je ne puis, Messieurs, dire la nature des passions sans les définir, et je vous avoue que ce n'est pas pour moi un petit embarras. La plupart du temps, on ne prend garde qu'à l'effet des passions, sans tenir compte de leur siège dans la nature humaine et de leur mouvement original. Elles ne sont plus alors, pour les moralistes, que des langueurs de l'âme, des maladies du cœur, des perturbations de la nature, la source de nos misères morales et de nos infortunes. Ainsi les définissaient les stoïciens[1], dont les idées sombres et chagrines ont passé, sans contrôle, dans nos livres de morale chrétienne.

J'aime mieux la doctrine plus profonde et plus

1. Cf. *Summ. Theol.*, I, II P., quæst. 24, a. 2, c.

vraie de notre saint Thomas. Il va à la source des passions, suit leur évolution et, finalement, écarte de leur notion propre et absolue toute idée noire et odieuse[1]. « La passion est un mouvement : *Passio est motus.* » Ce mouvement se produit non dans les régions calmes et sereines de l'intelligence et de la volonté, mais dans la région mobile et impressionnable des instincts et des appétits, à cet endroit mystérieux où l'âme confine la chair, où ces deux choses si contraires, la matière et l'esprit, s'épousent pour agir d'une commune action : « la passion est un mouvement de l'appétit sensitif. *Passio est motus appetitus sensitivi.* » Mais comment se produit ce mouvement? De lui-même? — Non. « Il faut qu'il soit provoqué par les vives images du bien ou du mal : *Ad imaginem boni vel mali.* » Provoquée par le bien, la passion est amour, désir ou joie; provoquée par le mal, elle devient haine, répugnance ou tristesse. Si le bien est difficile ou impossible à obtenir, la passion est espérance ou désespoir; si le mal est terrible, imminent, inévitable, elle devient audace, crainte et colère. Quand elle s'éveille, toute notre nature est

1. Cf. *Summ. Theol.*, I, II P., quæst. 22 et 24.

ébranlée. Non seulement la raison attentive doit suivre ses mouvements, non seulement la liberté sollicitée doit aider son choix, mais la matière, facile aux impressions, se sent émue, agitée, inquiète, troublée et doit subir un mystérieux changement. En définitive, Messieurs, « la passion, selon sa notion propre et absolue, est un mouvement des facultés ou appétits sensitifs de la nature humaine, provoqué par les images du bien ou du mal et accompagné d'un certain ébranlement, ou, si vous l'aimez mieux, d'une certaine transmutation de la matière. *Passio est motus appetitus sensitivi, ad imaginem boni vel mali, cum quadam transmutatione corporali.* » — Ainsi parle la scolastique, et, tout bien considéré, la scolastique a raison.

Ecartons, je vous prie, toute idée de fatalité; elle n'est point contenue dans la notion propre des passions. La passion est un mouvement de la nature, et, lors même qu'elle appète un bien ou repousse un mal, on ne peut qualifier moralement son acte qu'après avoir considéré l'attitude de la raison et de la volonté[1]. Déterminer, d'une ma-

1. Cf. *Summ. Theol.*, I, II P., quæst. 24, a. 4.

nière précise, l'influence de telle ou telle passion sur la moralité de nos actions est l'objet d'une délicate analyse que le temps ne nous permet pas de faire ; contentons-nous des principes généraux que nous donne l'angélique docteur. Considérées dans leur nature, les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises ; considérées dans leur objet, elles sont bonnes ou mauvaises, selon que cet objet est conforme ou contraire à la raison. Il peut y avoir des passions mauvaises qui ne nous font pas mauvais, parce qu'elles nous surprennent et nous font agir avant toute délibération ; il peut y avoir des passions bonnes qui diminuent le mérite de nos actes, parce qu'elles préviennent le jugement de la raison. Il peut y avoir des passions mauvaises qui concourent à notre grandeur morale, parce que notre âme maîtresse les contient et les étouffe ; il peut y avoir des passions bonnes qui donnent la note de notre vertu, parce qu'elles ne sont, dans nos appétits et notre organisme, que le contre-coup ou, si vous l'aimez mieux, l'éprouvette des généreux efforts de notre volonté. Enfin, il peut y avoir des passions bonnes qui augmentent de toute leur impétuosité, de toute leur violence le mérite de nos actions, parce que la raison les a choisies et les

dirige, pour renforcer dans quelque grande œuvre la puissance du libre arbitre[1].

En doutez-vous, Messieurs? Etes-vous tellement émus et alarmés par le spectacle des iniquités qui s'agitent autour de vous que vous ne croyiez plus aux nobles ambitions, aux généreux désirs, aux amours sacrés, aux grandes et saintes passions de l'humanité? Ah! je sais que la vie publique, comme la vie privée des hommes de notre temps, est remplie d'hypocrisies, d'injustices, de trahisons, de parjures, d'ignominies qui révoltent tout honnête cœur ; qu'il est peu de paroles qui ne cachent un piège, dans la bouche de ceux dont la parole pèse

1. Dicendum quod passiones animæ dupliciter se possunt habere, ad judicium rationis. Uno modo antecedenter : et sic cum omnubilent judicium rationis, ex quo dependet bonitas moralis actus, diminuunt actus bonitatem. Laudabilius enim est, quod ex judicio rationis aliquis faciat opus charitatis, quam ex sola passione misericordiæ. Alio modo se habent consequenter : et hoc dupliciter. Uno modo per modum redundantiæ : quia scilicet, cum superior pars animæ intense movetur in aliquid, sequitur motum ejus etiam pars inferior et sic passio existens consequenter in appetitu sensitivo, est signum intentionis voluntatis ; et sic indicat bonitatem moralem majorem. Alio modo, per modum electionis, quando scilicet homo ex judicio rationis eligit affici aliqua passione, ut promptius operetur cooperante appetitu sensitivo. Et sic passio animæ addit ad bonitatem actionis. (*Summ. Theol.*, I, II P., quæst. 24, a. 3, ad 1.)

sur les destinées du monde ; qu'il est peu de droits que respectent les voraces appétits de toutes les ambitions qui se remuent des faîtes de la société à ses bas-fonds ; qu'il est peu d'amitiés sûres d'elles-mêmes, dans les embrassements de tant d'amitiés uniquement attentives à leurs intérêts ; qu'il est peu de serments que ne violent la peur triviale de perdre une faveur, ou la soif immodérée d'en obtenir une autre ; que l'on compterait facilement ceux dont la pureté immaculée vit tranquille sous la garde de la pudeur. Je sais que d'horribles passions nous dévorent, oui, je sais tout cela. Mais, je sais aussi qu'il y a des cœurs qui en souffrent et les maudissent ; je sais que la postérité lira avec colère les pages douloureuses qui s'écrivent sous nos yeux pleins de larmes. Comptez-vous sans le martyre des cœurs saints, comptez-vous sans les colères de la postérité indignée ? Mais, si je ne me trompe, ce sont déjà de généreuses passions qui châtient le mal en attendant le jugement de l'éternité.

Toute passion est bonne et généreuse qui proteste contre le mal. Toute passion est meilleure et plus généreuse encore qui fait le bien avec impétuosité, avec ivresse, et tend à nous assurer la

joie des grands dévoûments. Vous avez entendu dire : ce sont les passions qui nous déshonorent et préparent notre ruine; c'est vrai; mais laissez vous dire : ce sont les passions qui nous grandissent et préparent notre salut.

Quand l'ennemi s'avance, quand on entend, au loin, le bruit formidable de ses pas et les cris des foules éperdues que chasse devant lui la terreur, qui est-ce qui sauve un peuple du déshonneur et de la mort, sinon ce sublime amour qui appelle à son service l'impétueuse colère et l'irrésistible audace, et qui fait bondir les jeunes hommes comme des lions alarmés dont on a troublé le royal repos ? Ils s'élancent, leurs pieds agiles dévorent l'espace, leurs cris patriotiques couvrent les menaces de l'ennemi, et leurs yeux irrités lui ont déjà lancé des foudres avant qu'ait grondé l'airain terrible qui doit les mettre en lambeaux. — Jeunes hommes, qui êtes-vous? — Nous sommes grecs, romains, francs, civilisés ou barbares, nous sommes de tous les temps troublés, de tous les lieux en péril, nous représentons la vie et l'honneur du pays. Soldats! c'est notre nom à tous, et tous nous n'avons au cœur qu'une seule et même passion, qu'un seul et même amour : l'amour sacré de la

patrie. En avant! il est temps ; écrasons l'ennemi, ou que pourrissent sur les champs de bataille nos os glorieux. Passant, tu iras dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois.

La patrie! ce nom magique a le pouvoir de mettre au service du devoir de grandes et fortes passions. Mais, sans sortir du foyer domestique, la passion nous apparaît glorieuse et salutaire. Interrogez votre vie, vous qui portez aujourd'hui, dans un cœur viril, le fardeau des grandes affaires, des grandes sollicitudes et des grandes peines; demandez-vous à vous-mêmes ce que vous étiez, il y a vingt, trente, quarante, cinquante ans. — Des enfants.— C'est-à-dire, des êtres impuissants, incapables de répondre, autrement que par vos cris et vos larmes, à ceux qui chantaient ce joyeux cantique du foyer : Un fils nous est né. Vous tombâtes aux mains d'une femme qui, oubliant votre passivité égoïste, sut vous aimer avec passion. Avec quel génie elle devinait vos besoins! que de soucis rongeurs et d'angoisses poignantes se cachèrent au fond de son cœur dévoué! que d'heures troublées, que de nuits sans sommeil flétrirent sa jeunesse et ébranlèrent sa santé! combien fut héroïque la lutte qu'elle soutint contre les forces enne-

mies qui assiègent, avec une implacable entente, la fragile existence de tout homme qui vient de naître. Vous avez ignoré ou oublié ces touchants mystères du berceau, et cependant où seriez-vous, que seriez-vous aujourd'hui, si l'amour maternel, et, sous sa conduite intelligente et dévouée, toute une légion de passions : le désir, la tristesse, la crainte, l'espérance, l'audace même, n'avaient veillé autour de votre enfance?

La patrie, l'enfant, il y a dans ces deux noms quelque chose de grand, de touchant et de tendre qui assure leur puissance. Mais qui le croirait, Messieurs? Il est un nom odieux, exécrable, plus fort que ceux-là. Il a provoqué le ciel lui-même, et en a fait descendre la plus admirable et la plus inexplicable des passions. Ce nom c'est le vôtre, ô misérables, c'est le mien. Je ne vous le dirai pas, mais demandez-le au Fils de Dieu lui-même, à ce Christ martyrisé dont l'image douloureuse vient au-devant de vos regards, partout où il y a des chrétiens. Il a sauvé le genre humain au moment où, plus que jamais, il conspirait contre la vérité, la vertu, les desseins de Dieu, et faisait marcher contre l'infinie perfection l'immense armée de ses crimes. Il a sauvé les pécheurs par sa passion.

Ecoutez-moi bien, je ne joue pas sur les mots, le sujet est trop grave. Il est vrai que nous appelons passion du Sauveur les atroces souffrances qu'il a endurées pour nous. Mais qui lui a fait accepter ces souffrances? Qui l'a jeté sans défense entre les mains des bourreaux, lui qui fait trembler tous les mondes sous le feu de ses regards? Qui l'a poussé au gibet? Qui l'a tué?

Mon Dieu oui, qui l'a tué? — Une passion. — O mon Jésus! pendant les jours obscurs de votre vie cachée, vous avez médité un drame sanglant, dans votre poitrine mortelle, vous avez allumé un feu qui vous dévorait, vous avez passé par les inexprimables angoisses d'un désir qui eût été barbare s'il ne se fût agi de nous arracher aux abîmes de l'iniquité, et de nous purifier de toutes nos souillures dans votre précieux sang. « Mes enfants, mes petits enfants, j'ai à être baptisé d'un baptême qu'il me tarde de voir s'accomplir, je me sens le cœur déchiré du désir d'être baigné dans les flots de mon propre sang. *Baptismo habeo baptizari : et quomodo coarctor usque dum perficiatur*[1] ! » — Vous avez dit cela. Et quand nos ingratitudes se

1. Luc., c. XII, 50.

dressaient devant votre esprit prophétique comme pour insulter à vos immolations, la passion vous criait : marche !... Quand l'ennui, la tristesse et la peur chantaient d'une voix lugubre, au fond de votre cœur, les préludes du trépas : marche encore ! Et quand une sueur de sang inondait votre corps agonisant : marche encore !... Et quand les verges tombaient sur votre chair innocente : marche encore !... Et quand votre front royal subissait la douloureuse ironie des épines : marche encore !... Et quand la populace acclamait votre sentence : marche encore, marche toujours « jusqu'à la mort, la mort douloureuse, déshonorante, infâme de la croix. *Usque ad mortem, mortem autem crucis* ! » Vous êtes mort ! mort pour les pécheurs. Mais votre noble, votre sainte, votre divine passion qu'est-elle devenue ? A-t-elle été étouffée par la pierre du sépulcre ou emportée dans les profondeurs inaccessibles du ciel ? Non, non. Elle est tombée de votre cœur dans le cœur de vos enfants. Eux aussi, pour des étrangers, des ingrats, des ennemis, des pécheurs, ils voudraient être baptisés dans leur sang. O mon Jésus, donnez donc à nos cœurs de chrétiens la passion qui a sauvé le monde !

Eh bien, Messieurs, n'ai-je pas eu raison de dire

qu'il y a des passions bonnes et saintes, si bonnes et si saintes qu'elles sont dignes d'être appelées divines.

Mais, malgré cela, je le sens bien, il me sera difficile de réhabiliter tout à fait ce mot devenu tant de fois odieux et sinistre, — les passions. Quelque grande idée, quelque grand bienfait qui s'y rattachent, il laisse toujours après lui je ne sais quelle impression douloureuse. D'où vient cela, Messieurs ? — J'interroge mon propre cœur, et j'ose croire qu'il traduit votre réponse unanime. Les passions peuvent être bonnes, nobles et généreuses : Oui, les faits parlent pour elles ; mais, d'autre part, l'ensemble de la vie humaine atteste qu'elles sont généralement mauvaises, basses et égoïstes, qu'elles enfantent plus de mal que de bien, plus de douleurs que de joies. Les calmes lumières de la raison peuvent éclairer nos voies et nous montrer le bien, la volonté peut s'y précipiter et flageller, à droite et à gauche, les instincts dépravés qui aboient sur son passage. Il n'y a pas de vie d'homme qui ne garde de cela un glorieux souvenir. Mais souvent, bien plus souvent encore, il s'élève des régions inférieures de la nature je ne sais quelles vapeurs malsaines qui montent jus-

qu'à la raison et trompent sa clairvoyance. La volonté se sent tomber sur une pente perfide, au bout de laquelle elle rencontre le peuple grossier des appétits, qui la souille de ses embrassements et l'invite à s'asseoir au banquet de ses jouissances. Et la voilà qui flatte cette populace, dépouille devant elle l'austère solennité du commandement, et se plaît à l'honneur d'une triviale royauté.

Bref, Messieurs, si la passion est en nous la faculté d'être mus, elle semble plus accessible au mal qu'au bien. Si c'est un mouvement qui peut être dirigé, il est certain qu'il échappe trop souvent à toute direction. Voilà pourquoi nous ne pouvons nous empêcher d'attacher un sens odieux à ce mot : les passions. Volontiers, nous les définissons, avec les stoïciens, des langueurs de l'âme, des maladies du cœur, des perturbations de la nature humaine et la source de toutes nos infortunes. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de milieu entre les passions et la froide insensibilité du marbre et du granit ? N'ai-je parlé, jusqu'ici, que pour vous engager à reprocher à Dieu de vous avoir fait un don funeste ? Non assurément.

Vous vous plaignez des passions. Vos plaintes ne sont pas une nouveauté. Longtemps avant

vous, l'humanité s'est étonnée de se trouver si facile à l'iniquité, si violemment entraînée partout où il y a un déshonneur et un crime, en même temps qu'elle se sentait condamnée intérieurement par la voix de la conscience. Voir le bien, l'approuver et cependant être tout prêt à faire le mal, quel problème ! Les poètes n'en dormaient pas. Ils cherchaient la raison de ce profond antagonisme qui remue toute la nature humaine, et leur clairvoyance, comme leur vertu, venaient échouer sur le commun écueil où aboutissent nos penchants. Toutes les philosophies honnêtes ont essayé des explications. Mais quand elles n'ont pas déshonoré le bon sens par des absurdités, elles n'ont balbutié que des affirmations vagues empruntées au vaste enseignement de la tradition.

C'est cet enseignement qu'il faut consulter, non pas dans les courants partiels où les eaux de la vérité sont facilement empoisonnées, mais dans le réservoir où toute vérité purifiée demeure désormais inaltérable : j'entends la doctrine de l'Église. Écoutez :

Quand Dieu pétrit originairement de ses mains le limon qui, sous l'action vivifiante de l'esprit, devait devenir notre chair, il y mit les passions. Mais

alors elles étaient soumises et pures. L'homme intègre régnait sur lui-même, et savait tirer profit des mystérieuses puissances que le bien suprême, représenté par des images sensibles, avait seul le droit d'émouvoir. Tout répondait dans la nature humaine aux appels du Dieu qui multipliait les révélations autour du fils de son amour : l'intelligence, la volonté, et la foule domptée des appétits. David, aux jours de ses plus vifs transports, ne fit que répéter une parole de l'Éden : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*[1]. Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant. » Tel était le cri de notre premier père. Ainsi il exprimait l'unique, l'immense et impérieux amour qui remplissait sa vie, et auquel toutes les passions, obéissant avec une merveilleuse unanimité, prêtaient le concours de leur force : l'amour du bien éternel et infini. D'où vient, Messieurs, qu'il ne nous a pas transmis cette tranquille domination de l'âme sur le corps, et que, à côté de l'amour de Dieu, surgissent dans nos cœurs d'autres amours qui nous partagent et souvent nous retirent la possession du vrai bien? Misérables

1. Ps. LXXXIII.

enfants de celui qui fut le premier roi du monde, qu'avons-nous donc fait qui ait pu renverser l'équilibre de nos forces et livrer notre vie en pâture à tous les vices?... Un mot, Messieurs, nous explique ce mystère tant et si vainement cherché par la raison humaine, chaque fois qu'elle s'est éloignée des grands chemins de la tradition ; et ce mot, Bossuet l'a dit avec cette souveraine autorité qui distingue sa parole : « *Le péché a mêlé du sien*[1]. »

Prenons garde, je vous prie, cette parole a besoin d'être bien entendue, car nous ne devons pas attribuer à un seul péché ce qui convient à plusieurs. Je vais m'expliquer sur ce sujet, et vous dire de quel péché procède la révolte des passions, de quel péché procède leur corruption. Renouvelez votre attention.

II

Il est important, Messieurs, de résumer ici, en quelques mots, les vérités que nous avons développées dans les conférences de cette année.

1. Sermon sur *la mort*.

Celui qui portait en son sein le germe de la race humaine devait le transmettre dans sa pureté native. Adam ne sut pas triompher de l'épreuve facile de laquelle dépendaient les destinées du monde. Il pouvait se couvrir de gloire et fixer la justice au milieu des siens, il aima mieux complaire, en désobéissant, à la femme que Dieu lui avait donnée pour compagne, et devint prévaricateur. Je ne vous rappellerai pas les circonstances de sa chute, vous les connaissez[1]; ne considérons que ce fait lamentable qui doit retentir jusqu'aux dernières générations : le père du genre humain est tombé, en tombant, il a perdu la justice et fait à la nature une blessure éternelle. C'est par là qu'entreront tous les attraits maudits qui triomphent de la vertu. Fils d'un prévaricateur, nous subissons, sans fin, les suites de sa prévarication. Au lieu de recevoir de lui, en vertu des lois de la transmission, cette nature riche et intègre que Dieu avait créée à l'origine, nous ne recevons, en vertu de ces mêmes lois, qu'une nature appauvrie et déchue. Nous naissons privés des dons surnaturels qui faisaient

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique,* vingt-septième conférence : *La Chute.*

partie de notre constitution primitive, et blessés dans les dons naturels. Ainsi parle la théologie : « *Homo per peccatum originale destitutus fuit a supernaturalibus et vulneratus in naturalibus.* »

Nous sommes blessés; mais qu'est-ce que cette blessure? — Je vous l'ai dit. Ce n'est point un désordre absolu, puisque Dieu pouvait, à la rigueur, nous créer dans l'état où nous a mis le péché; c'est un trouble de cette harmonie primordiale qui était la raison même de la justice originelle; c'est une déchirure dans ce merveilleux tissu de vie divine et de vie humaine où la subordination créait l'unité; c'est une privation des dons gratuits, en vertu desquels les puissances supérieures de notre être gouvernaient despotiquement les inférieures[1]. D'où il suit que les passions, originairement enchaînées par la raison et soumises en esclaves au libre arbitre, se portent aujourd'hui avec une aveugle impétuosité vers leur propre bien. Semblable à cette multitude affamée qui, sur les places et dans les rues de Rome antique, demandait aux empereurs du pain

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique*, vingt-huitième conférence : *La Chute dans l'Humanité*, première partie.

et des plaisirs, tout un peuple de forces, que le langage chrétien appelle les concupiscences, s'agite en nous et crie sans relâche : — *Bonum meum ! felicitas mea !* Mon bien ! ma félicité !

Qui de vous n'a entendu ces cris? Ils vous troublaient le cœur, peut-être, quand vous posiez le pied sur le seuil de cette église. S'ils se sont apaisés en présence de Dieu, tout à l'heure vous les entendrez encore, plus forts et plus pressants. Mon bien ! ma félicité ! *Bonum meum ! felicitas mea !* Que veux-tu donc, ô peuple famélique? Le vrai bien, la félicité n'habitent pas cette terre inhospitalière. Attends en paix les jours de l'éternité. Attendre? — Non. — Les passions sont impatientes de jouir. Encore, si elles ne demandaient leur bien qu'avec mesure. Mais, aveugles de leur nature, elles ne prennent pas garde à ce qui offense la loi de Dieu et poussent à l'extrême leurs exigences.— Le bien des passions, c'est l'honneur, la célébrité, la renommée, l'estime, l'adoration des hommes ; la félicité des passions, c'est l'amour désordonné de soi-même, l'enivrement de sa propre excellence, la joie des abaissements d'autrui. — Le bien des passions, c'est ce qui se voit, se touche, se possède, ce que la terre avare ne

laisse échapper qu'à regret de son sein ; la félicité des passions, c'est le méprisable honneur d'avoir beaucoup et d'écraser les autres par l'insolence de son luxe et l'abondance de ses plaisirs, le paradis grossier d'une nature satisfaite, sans égard pour les plus nobles instincts et les plus saintes aspirations de l'âme. — Le bien des passions, c'est la sensation jusque dans les mystérieuses profondeurs où se cache la vie ; la félicité des passions, c'est la délectation, l'ivresse d'une chair révoltée contre l'esprit, vraie tunique de Nessus qui nous dévore, sans que nos magnanimes résolutions puissent éteindre tout à fait ses coupables ardeurs.

Les chaînes d'or de la justice étant brisées par le péché, les passions sont en pleine révolte. Assurément la raison et la volonté, aidées du secours de Dieu, n'ont pas perdu le pouvoir de les diriger et de les dompter, et le mérite de nos actions s'accroît des victoires de notre libre arbitre. Mais quelle guerre cruelle ! Faut-il s'étonner de cette inénarrable tristesse dont toutes les nobles natures portent le fardeau, de ces cris lamentables qui ont traversé les siècles et que l'Eglise met encore dans la bouche de ses

enfants ? « Mon Dieu, disait le vieux Job, mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous mis ainsi en contradiction avec vous, et rendu à charge à moi-même? Que n'enlevez-vous mon péché, que n'éteignez-vous ce foyer d'iniquité qui me dévore le sein? Je m'ennuie de vivre... et pourtant les jours de l'homme sont courts... mais toujours combattre, telle est notre destinée ici-bas[1]. » Et David : « Je le vois, je le sens, ô mon Dieu! voilà la cause des fautes pour lesquelles j'implore votre miséricorde : j'ai été conçu dans le péché, je suis le fils d'une femme qui a reçu dans son sein la vieille iniquité du monde : *Ecce enim in inquitatibus conceptus sum; et in peccatis concepit me mater mea*[2]. » Et Paul après ses ravissements : « Je sens dans mes membres une loi maudite qui milite contre la loi de Dieu; je ne fais pas le bien que je veux, je fais le mal que je ne veux pas; malheureux homme que je suis! qui donc me délivrera de ce

1. Quare posuisti me contrarium tibi et factus sum mihimetipsi gravis? Cur non tollis peccatum meum et quare non aufers iniquitatem meam? Tædet animam meam vitæ meæ..... Breves dies hominis sunt..... Militia vita hominis super terram. (Job., c. VII, 1, 20, 21; — c. X, 1; — c. XIV, 5.)

2. Psalm. L.

corps de mort? *Infelix homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1] ? »

Messieurs, Dieu pouvait, sans injustice, en vertu même de notre constitution primordiale, nous obliger à cette guerre contre les passions. Peut-être, n'eussions-nous pas été en proie à cette sombre tristesse qui nous envahit aujourd'hui. Nous nous sentons déchus d'un état plus parfait : voilà le secret de notre affliction. Cependant cette affliction n'est-elle point augmentée par une cause plus rapprochée que le péché originel qui a déchaîné les passions ? — Hélas ! ce n'est pas seulement la révolte que nous ressentons dans nos appétits, mais bien la corruption. Ils ont pris sur la raison je ne sais quel mystérieux empire, qui nous rend souvent impuissants contre leurs sollicitations. D'où vient cela? — De ce que nous n'avons pas profité des premiers secours de Dieu, pour résister à leurs premiers mouvements. Semblables à ces populaces remuantes dont un pouvoir indolent néglige de réprimer, à temps, les manifesta-

1. Non enim quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum, hoc ago.... Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ... Infelix homo, etc. (Rom., c. VII, 19, 23, 24.)

tions, ils ont pris de l'audace, et se sont transformés en habitudes tyranniques devant lesquelles les puissances de l'âme se découragent et abdiquent. Les passions sont corrompues. N'accusons que nous-mêmes de cette corruption.

Encore si elle ne devait nuire qu'à nous ! — Mais non. Elle devient, en nos flancs impurs, une sorte de péché originel qui mêle du sien dans d'autres existences, et y rend plus violentes les exigences des passions. Comme Adam et Eve portaient en eux le germe sacré de la race humaine, tout homme et toute femme portent en eux le germe sacré de la famille, et lui font subir les vicissitudes et les empreintes de leur propre vie. S'ils savent se préparer, selon les vues de la Providence, au redoutable honneur de la paternité, s'entourer de respect et fixer en eux les saintes habitudes du devoir et de la vertu, qu'ils soient bénis ! Ils se verront revivre saintement dans les inclinations naissantes de ceux qui leur sont chers. Le mouvement de leur âme, depuis longtemps victorieuse des passions, se continuera, sans effort, à travers le tissu fragile et les souples éléments que l'enfance abandonne au travail de l'esprit et de la grâce qu'elle a reçus de Dieu.

Mais, chose triste à dire! combien qui n'apportent à la production de la famille qu'une vie troublée par de malignes convoitises, souillée par des plaisirs égoïstes ! Combien qui préparent, dans les épuisements d'une jeunesse licencieuse, les défaillances de la génération qu'ils doivent tirer du néant ! Et à ces êtres amoindris on immole, sans pitié, des vierges de vingt ans; et des parents qui se disent religieux sacrifient à des convenances de bas étage les hautes et divines convenances du christianisme; et ils entrent dans la famille ces exécrables profanateurs de la plus sainte des énergies! Excommuniés par la débauche, ils osent s'associer à l'action génératrice de Dieu; vieillards prématurés, ils croient pouvoir revivre dans l'enfance vigoureuse et pure de leurs rejetons; jouets faciles de toutes les passions, ils attendent des vertus là où ils n'ont mis que des vices. Leur fécondité malsaine ne fait que peupler la terre d'une race flétrie, qui porte dans ses flancs déshonorés deux péchés : le péché de l'humanité et le péché des misérables à qui elle doit sa naissance infortunée; c'est-à-dire des passions où la corruption s'ajoute à la révolte.

Assez, me dites-vous, tout s'explique par ces

origines maudites; la mesure de nos misères est comblée. Pas encore. Je connais un troisième péché originel qui achève de nous corrompre; c'est celui de l'éducation première. L'enfant qui vient de naître doit être engendré de nouveau, si l'on veut qu'il soit digne d'habiter, comme un homme, la société des hommes, et surtout, comme un chrétien, la société des chrétiens. Rien n'égale le labeur et les souffrances de ce second enfantement, quand on le prend au sérieux. Mais qui donc le prend au sérieux? Qui sait se pencher, avec crainte, sur le front pur encore d'un petit enfant, et y chercher des augures pour l'avenir? Qui sait oublier l'indiscrète ferveur d'une tendresse toute sensuelle, et la remplacer par les sollicitudes d'une sage prévoyance? Le père et la mère aiment, je le sais bien, le cher fruit de leur vie, ils semblent prêts à toute heure aux plus héroïques dévouements; mais, aveuglés par l'instinct, ils négligent, parfois, la divine flamme qu'ils devraient protéger contre les appétits de la chair, pour ne songer qu'à la chair qu'ils enrichissent d'une abondance funeste. Ils se réjouissent, c'est vrai, des premières manifestations d'un bon cœur; mais, en même temps, ils

entourent d'un respect imbécile et d'une indulgence immorale les premières saillies de l'amour-propre, de l'envie, de la cupidité, de l'égoïsme, de la colère, de la sensualité, de la mollesse, qu'il faudrait réprimer par de mâles corrections. Tant de précautions ineptes, tant de sollicitudes idolâtres se remuent autour d'un enfant qu'il s'habitue, comme d'instinct, à tous les calculs du bien-être. Tant de pardons lui sont accordés qu'il compte sur une éternelle impunité. Tant de vaines flatteries, tant de paroles indiscrètes retentissent à ses oreilles qu'il recueille, une à une, toutes les maximes corruptrices du monde. Et, comme à toute nature jeune il faut un roi, je dis plus, un dieu qui s'empare de ses mouvements et les dirige, la royauté, la divinité des passions s'établissent sans obstacles dans l'âme de l'enfant. L'âge vient où la raison et la liberté, dégagées des liens grossiers de la matière, prennent conscience d'elles-mêmes, et se préparent à de solennelles décisions entre le bien et le mal, la vertu et le vice, la nature et la grâce. Mais qu'attendez-vous de bon d'un être sans force que vous vous êtes appliqués à corrompre? Qui peut rendre pur celui qui a reçu dans son sein tant de germes

impurs[1] ? Trois fois enfanté dans l'iniquité, l'homme peut-il répondre aux hostilités du monde et du démon autrement que par la complicité de ses passions ? Tout est contre lui, tout le menace de ruine. Conspirations au dehors, conspirations au dedans. Les mauvais génies se mettent en marche, le monde les précède ou les suit. Ils peuvent entrer, la révolution qu'ils méditent est déjà commencée par les sociétés secrètes qui travaillent nos propres entrailles. Avec cela, que devient notre vie ? Ecoutez-en, d'une bouche plus éloquente que la mienne, le court et lamentable récit : « O homme, ô victime infortunée ! s'écrie saint Bernard, que de fois tu veux et c'est en vain ? Que de fois tu fais un premier mouvement sans pouvoir en ajouter un second ? Un premier effort et tu ne vas pas au delà ? Tu te pousses avec violence vers un objet et tu ne peux l'atteindre. Tu voudrais arriver et rien ne t'emporte. Tu conçois de magnanimes résolutions et tu ne sais pas les mettre au monde. Et là, où tu commences, là, tu tombes en défaillance[2]. » Mon Dieu, que c'est

1. Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine ? (Job., c. XIV, 4.)
2. Quoties vis et in cassum ? Quoties moves et non

vrai tout cela ! et comme j'ai eu raison de mettre les passions au nombre des ennemis de la vertu et de la grâce, et de les considérer comme les complices du monde et de Satan dans l'œuvre sinistre de la tentation !

III

Il est temps de conclure, Messieurs ; je ne veux pas vous laisser sous la pénible impression de ces tristes vérités. Vous pourriez croire qu'il n'y a plus qu'à se désespérer et à s'abandonner à la fatalité. Nos misères sont trop évidentes, j'en conviens, pour qu'il soit possible de les dissimuler ; cependant, malgré cela, Dieu ne cesse pas de nous appeler à la vertu. C'est donc qu'il y a remède à tant de corruption. Mais lequel ? Il en est un que les thérapeutes du matérialisme préconisent et s'administrent à larges doses. Il consiste à prendre les passions pour ce qu'elles sont, à les satisfaire

promoves ? Quoties conaris et non datur ultrà ? Eniteris et non obtines. Tentas et non abriperis. Parturis et non paris. Et ubi incipis ibi deficis. (Lib. I, *De consideratione*, c. I.)

autant qu'on peut, sous le magnifique prétexte qu'elles concourent, de près ou de loin, à l'harmonie sociale. S'il y a des excès, il n'importe pour le moment. Les individus y périront, mais l'humanité, toujours progressive, saura bien, à la fin, mettre l'ordre dans les exigences sacrées de la nature. L'orgueil, l'envie, l'avarice, la luxure, la colère, la gourmandise et la paresse se donneront le baiser fraternel, à la grande édification, et surtout, au grand contentement de ceux qui n'aiment ni la lutte ni la contrainte. — Je ne ferai pas à cette doctrine immonde l'honneur de la réfuter, je ne prendrai même pas la peine de la mépriser; l'oubli, c'est tout ce qu'elle mérite.

Oui, l'oubli sur une pareille infamie ; et maintenant, écoutons les conseils du bon sens et de la prudence chrétienne. Ils se résument en trois mots : Vigilance, crainte et combat.

Vigilance sur vos enfants, Messieurs, sur ces vies fragiles, ces natures obéissantes qui sont confiées à vos soins paternels. Epiez, avec une inquiète sollicitude, tout ce qui sort des terres nouvelles où l'ennemi a semé l'ivraie. Etouffez, sans pitié, à mesure qu'ils paraissent, tous les jets corrompus des passions. Pas de lâches complaisances cachées

sous les apparences de l'amour, mais une mâle énergie, une discipline austère qui habitue l'enfance aux luttes de la vie et lui prépare des victoires.

Crainte dans vos âmes, ô jeunes gens, que Dieu doit associer un jour à sa puissance créatrice : crainte respectueuse pour les germes sacrés que vous portez dans votre sein. Rappelez-vous que toute habitude dépravée doit vous survivre, et, si vous êtes tentés de vous déshonorer, tendez l'oreille vers l'avenir et écoutez les plaintes de votre postérité.

Enfin, Messieurs, combat pour tous. Je vous l'ai dit, avec un des vieux athlètes de la vertu : « la vie de l'homme est un combat sur la terre : *Militia est vita hominis super terram.* » Nous n'aurions pas à lutter contre l'enfer et le monde qu'il faudrait lutter encore contre nous-mêmes. L'aveuglement et la corruption des appétits nous obligent d'être toujours en armes. Sans doute, notre triomphe est plus assuré contre les premiers mouvements des passions, c'est pourquoi nous devons entrer en guerre, dès l'heure où nous entendons, dans les bas-fonds de notre nature, les clameurs confuses des appétits éveillés par l'approche des

biens sensibles. Cependant, fussions-nous mille fois vaincus, il ne faudrait pas désespérer de nous-mêmes, ni abandonner la divine stratégie qui peut efficacement balancer les succès de l'ennemi, si elle ne nous assure pas, avant l'âge de l'apaisement, une victoire définitive. C'est à tous les hommes, à tous les chrétiens, surtout, que Dieu adresse, par la bouche de son apôtre, ces paroles : « *Labora sicut bonus miles*[1] : Travaille comme un bon soldat. » Travail de résistance, travail d'agression, travail de transformation ; voilà ce que Dieu attend de nous.

La résistance est l'acte qui dit — *non* — aux exigences déréglées des appétits. L'orgueil veut m'enlever hors de ma sphère, je lui dis : non ; la richesse me tente et m'invite à quelque action déloyale, je lui dis : non ; la chair me tourmente et me promet de honteux plaisirs, je lui dis : non. Selon la remarque d'un orateur illustre, « ce refus est puissant parce qu'il exerce la volonté, l'assouplit, la fortifie, l'habitue enfin au commandement qui est l'empire. Les sens, à leur tour, subissent l'action d'une résistance qui se reproduit. De même

1. II Tim., c. II, 3.

que les passions y creusent des traces vivantes, dont l'impression sur l'âme la provoque au mal et l'affaiblit, la volonté y grave aussi ses ordres. Elle y met la marque de sa souveraineté, et, quand elle y repasse de nouveau, son chemin est moins dur, parce que l'obstacle est moins fort. Ce progrès senti encourage l'âme. Elle est avertie que le terrain se développe, que l'imagination s'épure, que le cerveau, centre de toutes les sensations et de tous les mouvements, gagne en solidité et se prête plus docilement aux fonctions calmes de la pensée [1]. » Elle est moins effrayée de la force mystérieuse qu'elle supposait aux ennemis intérieurs de la vie morale. Le silence de la passion, momentanément vaincue, par un refus, l'invite à de nouvelles résistances.

Mais gardez-vous de croire, Messieurs, que la défensive puisse désarmer les appétits. Ils ne capitulent que devant les habitudes agressives qui, par des actes répétés, donnent à leurs exigences de perpétuels démentis. L'orgueil qui se tait quand vous dites : non, à ses suggestions, l'orgueil n'est écrasé que par l'humilité qui, sans cesse, vous

1. Lacordaire, *Conférences de Toulouse*, troisième conférence : *De la Vie morale*.

remet à votre place, et vous fait chercher, dans des abaissements volontaires, un contre-poids aux désirs d'une élévation injuste et insensée. La cupidité qui se tait quand vous refusez de suivre ses entraînements, la cupidité n'est étouffée que par une générosité prompte aux bienfaits et féconde en largesses. La chair qui se tait quand vous résistez à son aiguillon, la chair n'est réduite à l'impuissance que par la mortification qui la sèvre, même, des jouissances permises. A coup sûr, l'habitude agressive n'acquiert pas, en un jour, toute sa force triomphante ; mais, à mesure que se multiplieront les actes de vertu, vous la sentirez croître, et bientôt, vous n'entendrez plus le sourd murmure de vos passions que dans un lointain sans danger pour votre vie morale.

Ce dernier bruit vous inquiète-t-il encore ? Allez plus avant dans le combat ; saisissez vos passions, retournez-les et mettez-les au service du bien. Il ne manque pas de grandes et nobles causes au service desquelles le désir, l'espérance, l'amour, l'audace, la colère même, peuvent être employés utilement. Servantes de la volonté, les passions réagissent sur elle et lui donnent plus de ressort et d'impétuosité ; transformées par la

direction qu'elles reçoivent et par l'objet même auquel on les applique, elles accroissent, je vous l'ai déjà fait remarquer, le mérite de nos œuvres, et prennent, dans notre vie, un si souverain empire que les appétits grossiers et bas, dont on les a séparées, n'osent plus se manifester, tant ils sont consternés et impuissants. Vous avez ce spectacle sous les yeux, dans ces vies chrétiennes dont toute l'activité est consacrée au service des misères humaines, et à la régénération des classes que les doctrines impies et les promesses mensongères de la révolution ont corrompues. Si vous vous décidez à imiter ces vies, si vous remplissez vos cœurs de quelque grande passion, transformée par un noble et saint objet, vous jouirez bientôt d'un apaisement plein de délices pour votre vertu, plein de promesses pour l'éternité.

Travaillez donc, en bons soldats, par la résistance, l'agression, la transformation; mais je vous en prie, Messieurs, ne travaillez pas seuls. L'ennemi est trop fort, et vous êtes trop portés à vous laisser tromper par les mouvements et les ruses de sa stratégie, pour que vous puissiez prendre seuls, dans le combat qu'il vous faut livrer, des résolutions calmes et désintéressées. Vous avez besoin

d'un conseil de guerre ; Dieu vous l'a donné. Il est un homme à qui l'onction du ciel a communiqué le mystérieux pouvoir de lire dans les âmes, et de les diriger, à travers les obstacles dont le péché a encombré les voies de l'humanité. Spectateur ému de vos luttes, ami de votre perfection, engagé, par devoir, à travailler avec vous à l'œuvre de votre salut, il peut, d'un mot, guérir les mille blessures que vous avez reçues dans la mêlée des passions. Mais, si vous avez à cœur de triompher des appétits qui vous tourmentent, ce n'est pas assez de lui raconter annuellement vos défaites ; vous devez prendre ses conseils chaque fois que la tentation vous offre le combat. A vous deux, vous étudierez les chemins par où il est à propos de se dérober, les terrains où il est plus sûr d'engager l'action. A vous deux, vous choisirez les armes les plus propres à la victoire : résolutions, prières et pratiques spirituelles.

Eclairés par le conseil, fortifiez-vous. On raconte de certains athlètes de l'antiquité qu'ils se plongeaient, avant la lutte, dans un bain de sang, pour donner à leurs muscles plus de résistance et de vigueur. Le bain de sang est préparé, Messieurs, il vous attend, dans les piscines sacra-

mentelles où Jésus-Christ a précipité le fleuve de la rédemption. Ne vous contentez pas d'y venir, à de lointains intervalles, pour réparer, à la hâte, les désordres d'une constitution ravagée et mourante. Baignez-vous souvent et à l'aise ; laissez-vous pénétrer, jusqu'au fond de l'âme, par la force même de Dieu. Il n'y a pas d'ennemis qui tiennent contre cette force. En avant, soldats du Christ ! par la vertu du sang de Jésus-Christ, vos combats contre les passions deviendront autant de victoires.

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

VIGILANCE ET PRIÈRE

MESSIEURS,

Je vous ai fait connaître les tentateurs de vos âmes, j'ai décrit leur pouvoir et leur action, et je vous ai mis en mesure de résister à leurs attaques. Afin de compléter les enseignements de cette retraite, je veux aujourd'hui commenter un précepte que nous a donné Jésus-Christ, pour nous préserver des surprises de la tentation, de quelque côté qu'elle vienne. A l'heure où les passions de la nature humaine allaient le tourmenter jusqu'à l'agonie, à l'heure où se préparent contre lui les

plus grandes haines du monde et les plus abominables violences de l'enfer, Jésus dit à ses disciples une parole qu'il nous faut recueillir et méditer pieusement, pour en faire la règle de notre vie militante : « Veillez et priez afin que vous n'entriez point en tentation : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*[1]. »

La vigilance et la prière sont choses distinctes, que l'on pourrait expliquer séparément ; mais, je ne veux point disjoindre les deux actes que le commandement de mon Sauveur unit ensemble. Du reste, la vigilance et la prière, quand il s'agit de la tentation, se tiennent si étroitement qu'on ne peut les séparer qu'elles ne soient, l'une et l'autre, considérablement affaiblies. Sans la prière, la vigilance est un effort présomptueux et vain ; sans la vigilance, la prière est un acte stérile et injurieux à Dieu.

Nous devons veiller, pour que Dieu, content de nos efforts, daigne exaucer notre prière à l'heure des surprises de la tentation. Nous devons prier, afin que, aidée du secours de Dieu, notre vigilance ne soit pas confondue par quelque

1. Matth., cap. XXVI, 41.

défaite imprévue de notre vertu. Prêtez votre attention au développement de ces deux pensées.

I

Il est en Dieu une perfection qui s'empare de tous les éléments de la création, veille à leur existence, pourvoit à leurs besoins, préside à leurs transformations, et les mène, par des voies sûres, au terme qui leur est assigné. Cette perfection, nous l'appelons la bonne et sainte providence de notre Père des cieux. Sans elle, il est impossible de rien comprendre aux mouvements du monde, aux événements de l'histoire, aux phases si compliquées de la vie universelle. Dieu voit, prévoit, conduit, dirige et fait aboutir toute chose : telle est la formule en vertu de laquelle nous acceptons les grands mystères dont l'univers est rempli.

Or, Messieurs, cette formule peut s'appliquer dans une certaine mesure à la vie humaine. Voir, prévoir, conduire, diriger, faire aboutir sont les actes d'une vertu dont le nom paraît emprunté à

la perfection divine, sans doute parce que son objet est le même, bien qu'il soit réduit à des proportions plus humbles. Nous n'avons pas le coup d'œil infaillible qui embrasse tous les mondes, pas ce pouvoir souverain à qui tout obéit, pas cette ferme et immobile existence qui unifie tous les temps ; mais, malgré cela, nous échappons aux caprices de la fatalité, et, dans une sphère glorieuse bien qu'extrêmement raccourcie, nous soumettons notre vie et tous ses actes à la conduite d'une royale vertu : la prudence. Les anciens avaient écrit son nom avant tous les autres ; c'était justice, car toute puissance de l'âme doit attendre son conseil et ses ordres, si elle ne veut s'égarer sur les chemins qu'elle parcourt pour arriver au terme. « La prudence, dit saint Thomas, assise au milieu des temps, collationne ce qui s'est fait et en tire des augures pour l'avenir. *Prudentia cognoscit futura ex præsentibus vel præteritis per quamdam collationem*[1]. » Elle ne crée pas les saintes énergies qui nous emportent vers le bien, elle ne leur assigne ni leur fin, ni leur objet propre[2], mais, c'est son

1. *Summ. Theol.*, II, II P., quæst. 47, a. 1, c.
2. Cf. *Summ. Theol.*, II, II P., quæst. 47, a. 6. *Utrum prudentia præstituat finem virtutibus moralibus ?*

ministère d'aider par de bons conseils toutes nos puissances, c'est son droit de hâter, par des commandements, la marche des vertus[1], c'est son labeur de disposer les moyens par lesquels toute fin particulière est atteinte[2]. Aussi, comme elle tient la première place dans la nomenclature philosophique des saintes habitudes de l'âme, elle tient la première place dans l'estime des hommes. Bien que les témérités et les audaces réussissent parfois, nous revenons toujours, à nos heures de bon sens, nous mettre, nous et nos affaires, sous la protection de cette vertu mère, qui fait marcher notre vie d'un pas tranquille et sûr.

Qu'il y ait une prudence tout humaine et trop occupée aux calculs d'intérêts subalternes, une prudence que l'apôtre a flétrie[3], je le veux bien. Cette dérivation perverse d'un bon principe ne corrompt pas le principe lui-même. En dépit des fausses aplications de la prudence, il demeure constant que c'est une vertu mère et maîtresse de

1. Cf. *Ibid.*, a. 7. *Utrum præcipere si principalis actus prudentiæ ?*

2. Cf. *Ibid.*, a. 6. *Utrum ad prudentiam pertineat invenire medium in virtutibus moralibus ?*

3. Prudentia carnis mors est. (Rom., cap. VIII, 6.)

la vie morale, qu'elle s'applique par son influence à toutes les forces de notre âme et en prévient les écarts.

Laissons de côté les généralités et considérons la prudence au point de vue qui nous intéresse particulièrement.

En tant qu'elle intervient, comme puissance modératrice et directrice, dans la lutte du bien contre le mal et qu'elle nous préserve du péché, la prudence suppose une attention persévérante de l'âme sur elle-même et sur tout ce qui l'entoure : attention que saint Augustin décrit par ces nobles et fortes paroles : « La prudence ne se couche pas, mais elle veille avec une admirable diligence, tant elle a peur d'être surprise par les secrets envahissements du mal[1]. » Et, mieux que saint Augustin, plus fortement que lui, puisque, ne se contentant pas de décrire, il commandait, le Sauveur a défini, en un seul mot, l'action de la prudence dans son application particulière à prévenir la tentation et à éviter le péché : « Veillez, dit-il, afin que vous n'entriez pas en tentation,

1. Prudentiæ sunt excubiæ atque diligentissima vigilantia ne subrepente paulatim mala suasione fallamur. (Lib. *De Moribus Eccl.*, cap. XXIV.

Vigilate, ut non intretis in tentationem. » Dieu a parlé. Quiconque oublie son précepte se prépare infailliblement de lamentables chutes.

Il est vrai, pourtant, que l'ignorance joue dans notre vie morale un rôle trop souvent funeste à la vertu. « Il y a, dit un ancien, de naïves erreurs qui conduisent nos âmes tremblantes en des lieux où mille chemins se divisent et se croisent sans que nous sachions celui qu'il faut prendre :

> .....Vitæ nescius error
> Deducit trepidas ramosa in compita mentes[1]. »

Il est vrai, encore, qu'il y a des faiblesses de tempérament, des infirmités de nature qui cèdent facilement au moindre choc. Mais il est vrai, aussi, que le plus grand nombre, peu soucieux des expériences du passé et des menaces de l'avenir, transforme l'arène de la vie morale en un lieu de repos et de sommeil. Que ce soit le sommeil criminel des âmes depuis longtemps habituées à l'impunité, que ce soit le sommeil présomptueux des âmes qui croient leur courage invulnérable,

1. Perse, Satire V, *De vera libertate.*

que ce soit le sommeil superstitieux des âmes qui comptent sur la grâce comme sur un talisman inviolable, il n'importe; j'ai bien dit : s'il y en a parmi vous que trahissent les faiblesses et les infirmités de la nature, il y en a beaucoup qui dorment.

C'est à cette armée de dormeurs que je m'adresse aujourd'hui. Allons, « c'est l'heure du réveil : *Hora est de somno surgere*[1]. » Arrachez-vous à la molesse d'une vertu sans prévoyance, secouez vos membres engourdis, debout et veillez. *Vigilate!* Veillez, car le mal vous presse de toutes parts et travaille sourdement votre chair de péché; veillez, si vous craignez le retour des jours mauvais que vous avez pleurés devant Dieu et désavoués à ses pieds; veillez : *Vigilate*. Quand bien même Dieu, toujours généreux, libéral et miséricordieux, vous aurait pardonné quarante ou cinquante années d'iniquités, quand bien même votre vertu se serait maintenue toujours vivante sur les chemins périlleux qu'elle parcourt, ne dites pas : tout va bien, je me repose, non, ne dites pas cela. Les apôtres étaient tout embaumés des dernières

1. Rom., cap. XIII, 11.

paroles du Sauveur, tout pénétrés de ses dernières bénédictions, tout émus de ses derniers embrassements, et, cependant, leur maître ne veut pas qu'ils s'endorment, tant l'esprit est prêt à se désavouer et la chair impuissante contre les violences de la tentation. *Vigilate* : Veillez ! Vous vous reposerez, quand votre âme, bercée dans le sein de Dieu, et désormais à l'abri des tempêtes et des naufrages de la vie présente, attendra la résurrection du misérable corps qui étouffe et se pourrit sans la froide pierre d'un sépulcre. A la bonne heure, en ces jours-là il sera temps de se reposer... Aujourd'hui, debout et veillez : *Vigilate !*

Mais en quoi consiste la vigilance chrétiennement entendue? Je l'ai dit tout à l'heure, Messieurs : c'est une attention persévérante de l'âme sur elle-même et sur tout ce qui l'entoure. Toute vertu qui craint une défaite doit se considérer comme en une place assiégée? Que fait celui qui a pris une place assiégée sous la garde de son honneur et a juré de mourir plutôt que de se rendre? Nuit et jour, il regarde et il écoute. Il regarde les mouvements, il écoute les bruits du dedans et du dehors. Son attention se partage sans se diviser. Il est tout entier à tous les ennemis. Si le sommeil

peut vaincre un instant son corps brisé par la fatigue, il ne s'y oublie pas; mais, au premier cri d'alarme, au moindre bruit suspect, il est debout, multipliant ses ordres et faisant marcher ses forces là où il a flairé le danger. Qu'il triomphe ou qu'il succombe, sa gloire sera sans tache, il vivra éternellement dans les plus fiers souvenirs de la postérité.

Mais, Messieurs, faut-il donc n'estimer que cette vigilance à main armée, et les grands hommes ne recevront-ils le baptême de la gloire que sur les champs de bataille et entre les murs d'une place forte? Non. L'esprit de Dieu proteste, en maint endroit des Saintes Lettres, contre cette notion grossière de l'honneur. Il proclame meilleurs que tous les autres ces combats ignorés où se dépensent plus de sollicitudes que dans le tumulte des armes[1], et qui ne sont récompensés que par le témoignage discret d'une conscience irréprochable. J'ai vu des hommes tellement en butte aux colères de l'enfer et du monde, tellement travaillés par les passions de leur énergique nature, tellement pressés de choisir entre

1. Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium. (Prov., cap. XVI, 32.)

la fortune et la misère, l'estime et le déshonneur, que j'en ai frémi. Mais, Dieu soit béni ! leur âme veillait, et plutôt que d'ouvrir au péché la plus petite porte de leur vie, plutôt que de faire un pas vers une occasion qu'ils croyaient être funeste à leur vertu, ils se résignaient, sans trembler, à tous les maux. Je les ai vus, et pendant que je pressais leur main dans la mienne, mon cœur disait : Voilà des hommes qui ne seront jamais connus, qui n'auront jamais les honneurs de l'histoire, et pourtant voilà de grands hommes !

Nous devons tous aspirer à cette gloire, Messieurs : telle est notre destinée. Notre siège est fait : Au dedans, des trahisons, au dehors, des colères et des avidités coupables ; comptons là-dessus. Regardons ce qui se passe en nous, autour de nous, écoutons tous les bruits : Veillons !

Regarder en soi, écouter son âme, c'est s'éclairer sur ses tendances et sur ses penchants les plus cachés, prendre, petit à petit, conscience de ce qu'elle peut et pour le bien et pour le mal, et arriver, ainsi, à cette incomparable science que les anciens maîtres de la vie morale, même au milieu des erreurs du paganisme, croyaient descendue

des cieux. « Connais-toi toi-même, disait l'un d'eux, quel admirable précepte! Il est court, mais c'est une si grande chose que le roi des dieux pouvait seul la savoir. *Nosce teipsum, dictio quidem brevis est; sed tanta res quam Jupiter solus sciebat.* » Et un autre : « Cette maxime connais-toi toi-même est venue d'en haut. Il faut la fixer dans sa mémoire et la méditer dans son cœur :

> .....E cœlo descendit γνῶθι σεαυτόν
> Figendum et memori tractandum pectore[1]....

Volontiers, nous disons avec les anciens : Connais-toi toi-même, c'est la science des sciences, la maxime des maximes; mais, facilement, nous éparpillons l'activité de notre âme sur les objets extérieurs, au lieu de la ramener par un mouvement énergique sur elle-même. Tout en connaissant beaucoup de choses, nous ne sommes, la plupart du temps, pour nous-mêmes, qu'une énigme pleine de menaces et de périls. Combien peu qui possèdent la science première de leur propre nature, et qui ne lisent qu'avec dégoût les pages,

1. Juvénal, Satire X, *Mensæ luxus.*

pourtant si intéressantes et quelquefois si dramatiques, de leur vie intime! L'ignorance ou l'aveuglement, à ce sujet, vont si loin que l'homme coupable refuse, même après ses fautes, d'en avouer la cause. Habile à se tromper, il ne voit que des accidents fatals, là où il y a une sorte de loi implacable, d'où procèdent, comme autant de phénomènes préparés à l'avance, toutes les actions dont il a à rougir. Car, entendez-le bien, il est en nous selon la doctrine de l'Apôtre[1], une loi dont nous subissons la tyrannie jusqu'à ce que nous l'ayons vue, saisie, étouffée. Mais qui peut voir cette loi, qui peut se prémunir contre ses trahisons s'il ne veille? L'ordre nous en est donné, nous ne pouvons le mépriser sans aggraver nos fautes et les rendre plus inexcusables.

Donc, regardez en vous, Messieurs, écoutez votre âme. Il y a là un ennemi capital, un conspirateur éternel, une passion dominante. Que voulez-vous : tout homme est soumis à cette dure nécessité de réchauffer dans son sein des germes corrompus; tout homme, comme vous avez pu vous en convaincre, apporte avec lui sur cette terre la semence

1. Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ. (Rom., cap. VII, 23.)

empoisonnée des passions. Je vous ai fait connaître les passions, je vous ai dit comment, de bonnes qu'elles étaient, elles sont devenues funestes, épargnez-moi de revenir sur cette page douloureuse de mon enseignement[1]. Mais puisque je vous exhorte à la vigilance chrétienne, il faut bien que je vous indique son objet, et d'abord son objet intérieur.

L'objet intérieur de la vigilance chrétienne, c'est ce que tous les maîtres de la vie morale ont appelé la passion dominante. — Quelle est-elle? — Est-ce celle d'où ne procèdent qu'à de rares intervalles les péchés contre lesquels proteste aussitôt notre conscience révoltée? Est-ce celle que nous nous empressons de refouler, dès qu'elle est satisfaite, aux lieux d'où elle est sortie? Est-ce celle que nous avouons en toute humilité d'esprit et simplicité de cœur? Non ; mais celle d'où le péché coule de source sans que nous nous en inquiétions ; celle qui s'ajuste si bien à notre organisation qu'elle semble en faire partie intégrante ; celle qui résume, par la réitération des mêmes sollicitations d'un côté, et des mêmes complaisances de l'autre, notre

1. Voyez Instruction précédente : *Les Passions*.

caractère tout entier ; celle que nous nous efforçons de dissimuler aux regards qui nous sondent ; celle qui fait marcher tous les appétits vers un but qu'ils ignorent ; celle qui étonne notre âme par les soudaines explosions d'une joie ou d'une tristesse dépourvues de causes apparentes ; celle qui enfin nous conduit, peu à peu, au dégoût des choses saintes. Que ce soit la vanité, l'ambition, l'égoïsme, le désir du bien-être, l'amour des jouissances, ou ce qu'on appelle si bénignement les besoins d'une nature impressionnable et d'un cœur tendre, le nom n'y fait rien : voilà l'ennemi ! Cherchez-le avec empressement dans les ténèbres où il se réfugie, ayez l'œil ouvert sur lui, ne le perdez pas de vue, entourez-le d'une vigilance inquiète afin que, au moindre bruit, au moindre mouvement qu'il fait, vous puissiez le contenir, d'abord, par de salutaires menaces, et puis, par de saintes brutalités, lui faire perdre tout espoir. Point de pardons, jamais d'amnistie, la passion dominante est de ces traîtres qui abuseraient de la clémence, et dont la mort est le plus saint des devoirs.

Messieurs, cet ennemi intérieur n'est, vous le savez bien, qu'un complice. Il pourrait être faci-

lement réduit, s'il n'était poussé à la trahison et à la révolte par les ennemis du dehors. L'enfer et le monde se sont liés par d'exécrables serments dans une œuvre commune, notre perte. Nous croyons les haïr assez pour être à l'abri de leurs tentatives. Nous nous trompons, si notre haine est générale, vague, indéterminée, endormie, comme la plupart des dispositions que nous apportons à l'œuvre de notre salut. Nous devons haïr nos ennemis d'une haine vigilante, c'est-à-dire là où ils se trouvent, là où leur malignité est en quelque sorte condensée, pour mieux nous vaincre et nous opprimer. C'est une si grande entreprise et une si illustre victoire que la mort spirituelle d'un homme! Pensez-vous que le roi du mal et son éternel complice éparpillent pour cela toutes leurs forces? Ce serait d'une pauvre stratégie. Or, Satan s'y connaît en fait de stratégie ; toute son action converge et s'applique à un seul objet. Cet objet est peut-être une toute petite chose ; cependant, regardez-le, allez à lui, touchez-le, vous vous sentirez pris de mortelles langueurs qui vous révèleront les approches de l'ennemi. Voilà l'occasion ! Elle est vieille comme le monde, parce qu'il est vieux comme le monde que la fidélité soit éprouvée et que les

faveurs divines soient payées d'un sacrifice ; et l'occasion étant le plus sûr moyen d'éprouver la fidélité et de provoquer un être libre au sacrifice, l'occasion est vieille comme le monde. Elle était campée au milieu du paradis terrestre, c'est pour l'avoir méconnue que notre premier père devint prévaricateur. Soyez sincères avec vous-mêmes, Messieurs. — N'est-il pas vrai qu'il y a quelque part un objet : — c'est une idée, c'est une parole, c'est de la chair, c'est de l'or, c'est de la boue... allez toujours, je ne m'inquiète pas de sa nature; mais, n'est-ce pas, il y a quelque part un objet menaçant, terrible, funeste à votre vertu et à la paix de votre conscience, si vous ne savez pas le mépriser ? — Eh bien, cet objet, il faut le connaître, comme il faut connaître la passion qui répond à ses sollicitations dans votre âme. Qu'est-ce qui vous séduit? Qu'est-ce qui vous émeut ? Qu'est-ce qui vous fait tressaillir ? Qu'est-ce qui réjouit votre esprit? Qu'est-ce qui dilate votre cœur ? Qu'est-ce qui transporte vos sens ? C'est lui ! C'est lui ! Prenez garde, veillez ! S'il est à droite, allez à gauche ; s'il avance, reculez ; s'il se tient devant vous, fermez les yeux ; s'il parle, bouchez vos oreilles ; s'il est dans la place publique, cherchez la soli-

tude; s'il lui faut la solitude, courez à la place publique; si la passion s'avance vers lui du fond de vos entrailles, arrêtez-la. Soyez à tout, dans la place et autour des murs. Veillez, veillez : *Vigilate.* Rappelez-vous vos jours de sommeil et le triste réveil de votre conscience flétrie et souillée. « Veillez, afin que vous ne succombiez plus à la tentation, car l'esprit est prompt et la chair est faible : *Vigilate..... ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* »

II

« L'esprit est prompt et la chair est faible » : ces paroles, Messieurs, détruiraient d'un seul coup ce que je viens de dire, si Dieu ne nous avait offert, dans son commandement même, une seconde protection contre le péché. Si l'esprit est prompt, il peut donc tromper notre vigilance; si la chair est faible, elle peut donc se laisser aller à un tel excès de lâcheté que nous ne sachions plus prévenir ses défections. A ce compte, les natures froides ou instruites par une longue expérience dans les com-

bats de la vie auront seules le privilège de la persévérance dans le bien, parce que seules, maîtresses d'elles-mêmes, elles se donneront le temps de voir les préparatifs de l'ennemi et de se mettre en garde contre les assauts de la tentation. Mais qu'adviendra-t-il des natures vives, ardentes, inexpérimentées, dont les impétueuses saillies préviennent souvent toute réflexion ? Tout à l'heure, elles étaient tranquilles et recueillies dans la paix de la conscience : recueillies, entendez-vous, et non pas endormies. Elles attendaient, avec cette sainte frayeur qui est le commencement de la sagesse, le retour des jours mauvais qu'on leur avait annoncés. Elles savaient bien qu'il n'est rien de décisif contre le mal que la grande et suprême victoire de la mort. Elles attendaient donc, l'œil ouvert sur tous les points menacés de leur âme ; elles veillaient. Mais, tout à coup, à des profondeurs ignorées, un cri se fait entendre qui les étourdit, une secousse se fait sentir qui les ébranle. C'est la passion qui s'est éveillée, comme s'éveillent les bêtes fauves au flair lointain d'une proie. La vigilance est trompée. Qui pouvait le prévoir ? Il faut si peu de temps à l'imagination pour se remplir de fantômes, si peu de temps à la chair, qui n'est

pas encore réduite par les marches forcées et les saintes rigueurs de la pénitence, pour s'émouvoir. Enfin, d'où que vienne ce phénomène étrange, il n'était pas prévu, il ne pouvait pas l'être ; cela n'est pas rare. Il n'est pas rare, non plus, que l'occasion nous surprenne, sans que nous ayons eu le temps de nous affermir pour soutenir avec elle un tête-à-tête : un mot est si vite dit, un regard si promptement égaré, un objet dangereux si facilement approché de nous ! Enfin, je n'entreprends pas d'analyser ce qui se passe, à certains moments, dans l'âme humaine, mais je sais que, malgré son bon vouloir, elle peut être surprise. Que faire alors ? — Veiller ? — Il n'est plus temps. Nous voilà comme le peuple romain, cerné de tous côtés par l'armée victorieuse des Carthaginois et criant aux échos épouvantés des sept collines : — Annibal est aux portes ! *Annibal ad portas !* — Il ne fallait pas le laisser venir. — Mais je ne l'ai pas vu ; que me reprochez-vous ? et quand même il est là ; que faire ?

Oui, Messieurs, que faire, quand la tentation traverse inopinément les lignes défensives qu'embrasse notre vigilance ? Que faire, quand se révèle, en face d'un péril soudain, toute notre impuis-

sance? Que faire, quand nous sentons que, malgré la générosité de nos efforts, nous allons succomber? — Jésus-Christ ne pouvait pas nous abandonner dans ce moment critique; et, parce que sa prévoyante sagesse connaissait le point juste où le concours divin devait venir en aide à nos forces, après avoir dit : *Vigilate*, veillez, — il ajoute : *Orate*, priez.

La prière, en effet, est, à certaines heures de la vie, l'unique moyen qui nous reste pour prévenir le triomphe de la tentation et éviter le déshonneur du péché. A titre de salutaire diversion aux pensées et aux désirs qui nous tourmentent, à titre de noble et sainte protestation contre la honte dont nous sommes menacés, le Sauveur devait nous l'imposer; mais il est une raison plus grave, plus profonde, plus en harmonie avec notre nature, pour laquelle le maître a ajouté au précepte de la vigilance, le précepte de la prière.

Orate! Ce mot devait venir après l'autre, car il répond merveilleusement à l'un de nos plus impérieux instincts. Toute ombre de notre esprit, toute angoisse de notre cœur, toute impuissance de notre volonté, toute contrainte de nos sens, tout vide de notre existence s'exprime spontanément

par la prière. C'est une loi immense comme le monde, et constante comme ses imperfections. La nature gémit devant Dieu et l'appelle à son secours. L'homme, malgré ses fautes, ne peut jamais tout à fait perdre les attitudes d'un solliciteur, et quand les créatures lui manquent, c'est au ciel qu'il s'adresse. Vous aurez beau lui dire : — Tu t'humilies en vain, on ne peut rien pour toi là-haut, ne fais appel qu'à ton courage. — Un instant redressé par une fausse pudeur, il s'inclinera de nouveau pour invoquer plus fort que lui.

C'est, surtout, à l'heure des grands périls et des grandes impuissances que l'homme s'abandonne naïvement au mouvement instinctif de la prière. Voyez-le, lorsqu'il est soudainement enveloppé dans quelque terrible catastrophe, surpris par les flammes d'un incendie ou par les vagues livides d'un fleuve débordé, comme il tend les bras à la foule, comme il appelle d'une voix plaintive et désespérée la terre et le ciel à son secours ! A moi ! à moi ! dit-il. — A moi ! c'est le cri que doivent pousser toutes les âmes tentées ; car il y a, Messieurs, dans notre vie morale, d'épouvantables surprises, des incendies de passions et des inondations d'influences perverses dont nous pouvons

être, en un instant, les victimes. Honte et malheur à celui qui n'en voit pas le péril ! honte et malheur à celui qui, au mépris de ses plus impérieux et plus nobles instincts, au mépris de la parole du Sauveur, oublie ou refuse de recourir à Dieu !

Dieu est toujours prêt à venir ; cependant, il attend de notre part un premier mouvement qui provoque l'intervention de sa toute-puissance. De la terre au ciel la distance est immense ; mais, en un clin d'œil, la prière a escaladé le ciel, en un clin d'œil, Dieu est descendu sur la terre pour combattre avec nous dans l'arène de la tentation.

Il ne peut pas nous refuser son concours, quand nous le lui demandons pour parer au danger que court notre âme ; et nous pouvons croire, avec une ferme confiance, à l'efficacité de notre prière, dès qu'elle a pour but de nous préserver du péché. C'est contre son mortel ennemi que nous appelons Dieu au secours de notre faiblesse, et sa gloire est engagée dans la lutte autant que notre honneur ; c'est l'objet suprême de la prière, le salut, que notre âme troublée avise directement ; dans la confession de notre impuissance, dans la crainte filiale où nous sommes d'offenser sa majesté infinie et sa paternelle bonté, Dieu reçoit le

double hommage de notre humilité et de notre amour; comment ne pas compter sur sa prompte et souveraine assistance ?

Lorsque nous demandons quelque bien temporel, et, même, certaines grâces spirituelles ordonnées au perfectionnement de notre âme et à la plénitude de notre vie surnaturelle, il se peut faire que notre prière contrarie les desseins de la Providence ou prévienne son heure. Dans ce cas, Dieu nous fait subir, sans injustice, le refus de sa bonté ou les retards de sa miséricorde; mais, dans les surprises de la tentation, c'est notre salut qui est en jeu : pas de refus, pas de retards, toute prière bien faite doit être nécessairement et immédiatement efficace.

N'accusez donc que vous-mêmes, Messieurs, si vous avez succombé aux sollicitations du démon, du monde et des passions, car, lors même que l'ennemi vous prenait à l'improviste, vous pouviez employer contre lui l'arme triomphante de la prière. — L'avez-vous toujours fait? — Non. Telle est notre lâcheté que nous craignons, parfois, d'être exaucés, si nous implorons le secours de Dieu ; que nous redoutons d'être privés par la grâce d'un plaisir que condamne hautement notre raison, mais

que convoitent secrètement nos appétits. Nous ne prions pas, ou, si nous prions, c'est mollement, sans sincérité, sans oser porter un coup décisif, comme s'il suffisait d'une vaine parade pour dégager notre responsabilité dans le péché. Quelle honte ! — Ah ! si j'ai pu vous intéresser à l'homme entouré de tant d'ennemis et exposé à tant de périls, je ne puis, présentement, me dispenser de flétrir le soldat félon qui refuse de toucher aux armes divines qu'il a reçues du ciel, ou qui ne s'en sert qu'avec une hypocrite faiblesse.

Relevez-vous, Messieurs, sous le coup de cette flétrissure; et comprenez mieux désormais ce court précepte du Sauveur : « *Orate ut non intretis in tentationem :* Priez pour ne pas succomber à la tentation. » De quelque côté et de quelque manière que l'ennemi se présente, tenez-vous debout devant lui et dites comme la vaillante Judith : « Seigneur Dieu, donne-moi des forces en cette heure terrible, et ce que j'ai cru pouvoir faire par ton secours, je le ferai [1] ». — Oui, Messieurs, vous le ferez. L'Holopherne qui a juré votre perte

1. Confirma me, Domine Deus Israël..., in hac hora.... et hoc quod credens per te posse fieri cogitavi perficiam. (Judith., cap. XIII, 7.)

sera vaincu, et votre âme délivrée chantera d'une voix joyeuse cette hymme d'action de grâces : — « Louons le Seigneur qui n'a pas abandonné celui qui espérait en lui, et qui a tué par ma main l'ennemi de son peuple... *Laudate Dominum Deum nostrum, qui non deseruit sperantes in se... et interfecit in manu mea hostem populi sui*[1].

Priez ; mais pour plus de sûreté, Messieurs, n'attendez pas que le péril soit imminent. Donnez au précepte de Jésus-Christ sa plus large extension, priez toujours et sans défaillance, comme le veut votre maître[2]. L'habitude de la prière entoure l'âme de la protection divine, et la tentation n'a jamais de prise sur une vie chrétienne où la vigilance est priante, où la prière est vigilante.

1. Judith., cap. XIII, 17, 18.
2. Oportet semper orare et non deficere. (Luc., cap. XVIII, 1.)

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

AGONIE DE JÉSUS-CHRIST

Jesus cœpit pavere, et tædere; et ait:
tristis est anima mea usque ad mortem,
(MARC., cap. XIV, 33, 34.)

EMINENTISSIME SEIGNEUR,
MESSIEURS,

Le Saint Évangile nous dit que Jésus-Christ, après avoir fait son testament et laissé à ses disciples le plus grand, le plus précieux de tous les dons, chanta une hymne d'action de grâces et se

rendit avec les siens à la montagne des Oliviers. Il arrive dans une bourgade du nom de Gethsémani et se retire, avec Pierre, Jacques et Jean, dans un lieu solitaire, souvent témoin de ses veilles et de ses oraisons. C'est là que la tristesse commence à envahir son âme. Il s'en plaint d'une voix gémissante : — « Mon âme est triste, dit-il, jusqu'à la mort. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* » — L'épouvante et l'ennui se joignent à la tristesse ; il n'en peut supporter le fardeau ; il tombe la face contre terre ; tout son corps tremblant se couvre d'une sueur sanglante, et la nature agonisante demande à Dieu merci par cette prière : — « Mon père, s'il est possible, faites que ce calice passe sans que je le boive. » — C'est la tempête des passions.

Les passions ! Est-ce bien une expression qui convienne quand il s'agit de Jésus-Christ? Et pourquoi non, Messieurs? Pourquoi, par des délicatesses maladroites, fausserions-nous dans notre esprit la vraie notion de l'humanité du Sauveur ? Pourquoi n'accepterions-nous pas dans toute leur profonde et consolante vérité ces paroles de l'Apôtre : « Le Christ a dû, en toutes choses, être assimilé à ses frères, afin de pouvoir exercer la misé-

ricorde[1]. — Il a dû passer par toutes les épreuves et tentations de l'humaine nature en s'arrêtant au péché[2]. » Le démon l'a tenté au désert ; le monde lui a offert de vains honneurs et a sollicité témérairement sa toute-puissance ; aujourd'hui il permet à l'orage des passions de se déchaîner. Il en souffre autant qu'âme humaine peut souffrir : à ce point qu'on a donné à ses douleurs intérieures le nom même du combat suprême que soutient toute vie contre la mort, avant de rendre les armes : l'agonie. Il y a ici, Messieurs, de grands mystères et de grandes leçons. Appliquons-nous aux uns et aux autres. Etudions pieusement l'agonie du Sauveur après avoir adoré sa très sainte croix : *O crux ave* !

I

Jésus-Christ, dit saint Thomas, a souffert dans toute son âme ; il a pu s'écrier comme le prophète:

1. Debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret. (Heb., cap, II, 17.)
2. Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato. (Heb., cap. IV, 15.)

— « Mon âme est remplie de maux : *Repleta est malis anima mea*[1] ». — Cela devait être, puisqu'il a pris notre nature, puisque, dans cette nature, toutes les puissances de l'âme ont leur racine commune dans une même indivisible essence[2] ; et pourtant, il faut bien le dire, il y a là un profond mystère.

Jésus-Christ jouissait par son intelligence de la vision bienheureuse de Dieu : rien dans ce parfait objet qui ne fût pour lui joie et consolation[3]. Comment pouvait-il souffrir, quand la lumière, l'amour, la paix, la douceur, la béatitude descendaient comme un fleuve en son âme sainte ? — Comment pouvait-il souffrir ? — Par un miracle. La vision de Dieu, Jésus-Christ l'acceptait comme un privilège nécessaire à la dignité de sa personne; mais il en arrêtait, par un acte souverain de sa volonté, les bienheureux effets aux mystérieuses frontières de ces régions mobiles, où les vives images du bien et du mal agitent le peuple des appé-

1. Psalm. LXXXVII.
2. Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 46, a. 7. *Utrum Christus passus fuerit secundum totam animam ?*
3. Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 46, a 8. *Utrum tota anima Christi in passione frueretur fruitione beata ?*

tits et des passions[1]. Il se passait en lui ce qui se passe dans la nature aux heures des plus violentes tempêtes. La surface de la terre est tourmentée par la fureur des vents, les arbres se tordent en gémissant, les herbes plient et se couchent écrasées par la pluie, les torrents grondent, les antres mugissent, tout ce qui a vie est frappé de crainte et de stupeur : — la vallée est dans l'ombre, la vallée souffre. Mais, si l'on gravit les montagnes qui l'entourent, si l'on s'élève au-dessus des nuages, voici que les sommets tranquilles se découpent en lignes harmonieuses sur un azur sans tache, le soleil resplendit, tout ce qui a vie, en ces hauteurs, s'abreuve de lumière et de chaleur : — la vallée souffre et le sommet des montagnes tressaille de joie.

Voilà, Chrétiens, une lointaine et imparfaite image de l'état du Sauveur aux jours de sa passion. Son âme est baignée dans la lumière céleste et dans la joie de Dieu ; mais, avec la même puissance qui contient les eaux de l'Océan dans leurs rivages et les tempêtes sous la crête des monts, Jésus-Christ arrête le rejaillissement de la lumière

1. Christi Domini infirmitas fuit ex voluntate. (Sanct. Ambr.)

et de la joie qui inonde son âme et l'empêche de descendre jusqu'à sa chair, qu'il abandonne aux coups impitoyables de la douleur.

Que dis-je ? le mystère que nous étudions aujourd'hui est plus extraordinaire encore. L'heure des bourreaux et des puissances des ténèbres n'est point venue. Ce n'est point par sa chair déchirée que l'âme du Sauveur reçoit la souffrance, c'est l'âme elle-même qui fait souffrir le corps, en ce moment terrible que nous appelons l'agonie. Il y a dans cette âme admirable comme deux contrées séparées par la toute-puissance même de Dieu. En haut, sur les cimes de l'intelligence et de la raison, Dieu apparaît et sa douce présence apporte la paix; en bas, dans les profondeurs des passions, le mal est représenté par de si vives et si fortes images, qu'il jette le trouble, sans pouvoir cependant enfanter le désordre.

J'ai dit : — les profondeurs des passions ; — mais de quelles passions s'agit-il? — Écoutez-moi bien.

Une des passions naturelles, une des faiblesses innocentes de l'humanité, c'est l'amour de la vie et l'horreur de la mort. Quand la chair et l'esprit se sont épousés, entre les mains et sous le souffle de

Dieu, ils ont reçu des promesses d'immortalité, et se sont épris l'un pour l'autre d'un mutuel amour qui s'attriste, tremble et frémit, dès qu'il entend les menaces de la souffrance et de la séparation. « Ce n'est pas un préjugé, dit saint Augustin, c'est la nature elle-même qui repousse la mort[1]. » — « Naturellement, nous voudrions vivre toujours, (c'est saint Thomas qui parle), et, naturellement, la perte de la vie est horrible à la nature humaine[2]. » Oui, horrible! même après l'accident terrible qui a créé entre notre corps et notre âme de funestes dissentiments, et livré aux atteintes de la corruption la moitié de nous-mêmes.

Voyez ce qui se passe dans toute vie humaine : La chair, pleine de convoitises, appesantit l'esprit; l'esprit, plein de nobles désirs, voudrait se débarrasser de ce fardeau. La chair ouvre toutes ses portes aux invasions de la douleur; l'esprit sent qu'il n'est pas fait pour tant et de si affreuses secousses. Troublée de cette contradiction, la nature éclate en plaintes lugubres et en funestes désirs : — « La vie

1. Mortem horret non opinio sed natura. (Serm. CLXXII, *de Verb. ap.*)

2. Naturaliter vitam perpetuo vellemus; et amissio vitæ corporalis naturaliter est horribilis naturæ humanæ. (*Summ. Theol.*. III P., quæst. 46, a. 6.)

m'ennuie[1] », dit-elle, — « qui me délivrera de ce corps de mort? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus*[2]? » Mais, laissez faire, quand l'heure est arrivée, la plupart des hommes sentent se réveiller avec violence le vieil et originel amour de la vie. Un drame, plein de péripéties cruelles, s'accomplit sous les voûtes de ce temple ruineux que la mort va démolir tout à l'heure. L'âme veut partir, mais le corps lui dit : — Où vas-tu? reste encore, j'ai besoin de ton souffle; reste, ô ma vie! — L'âme veut rester, mais le corps la chasse par des secousses désespérées. Faits l'un pour l'autre, ils ne voudraient pas se séparer, mais la douleur qu'ils endurent les dégoûte d'être ensemble, l'adieu qu'ils vont se dire les attriste, être l'un sans l'autre les épouvante, ils se battent contre l'ennemi qui se jette entre eux pour rompre leur dernier embrassement; c'est l'agonie.

O chair immaculée! ô âme très sainte de mon Sauveur! comment pouviez-vous ignorer ces tristesses, ces épouvantes, ces dégoûts, ces combats? Y a-t-il de plus grandes douleurs que celles-là? —

1. Tædet animam meam vitæ meæ. (Job., cap. x, 1.)
2. Rom., cap. VII, 24.

Non. — Cette dernière et suprême tempête des passions humaines est le rendez-vous de tous les maux qui châtient en cette vie le péché. Si le Christ miséricordieux s'en fût affranchi, il eût manqué quelque chose à la perfection de ses souffrances et à la plénitude de sa passion.

Mais, loin de s'affranchir d'une telle épreuve, Jésus-Christ va au-devant d'elle, et la perfection même de sa nature la rend plus poignante et plus cruelle. Conçu dans un sanctuaire virginal, fermé par la toute-puissance de Dieu au profanateur des naissances, il n'a point subi les atteintes de ce mal universel qui sème la discorde dans la nature humaine. Rien n'est plus pur que sa chair, rien n'est plus parfait que son âme, rien n'est plus ami en lui que ces deux choses qui se font en nous la guerre, et qui, cependant, se tiennent par des liens si difficiles à briser. Oh, quelle bouche humaine pourrait chanter l'adorable hyménée de la chair du Christ et de son esprit! Quelle intelligence humaine pourrait comprendre l'amour immense qui les unit ensemble! Entre eux, quel échange admirable de sages commandements et de respectueuse docilité! Quel accord dans leurs mouvements et dans le ministère qu'ils prêtent à la

sagesse et à la puissance divines, pour annoncer la vérité et opérer des prodiges ! Ils sont plus étroitement unis que deux époux dont la vie n'a été qu'amour et dévouement. Leur union si sainte, si douce, si intime, si profonde, peut-elle donc se briser sans violence ? — Non, chrétiens ! — Aussi, loin de voir une imperfection dans les passions qui agitent mon Sauveur, à l'heure de son agonie, je n'y vois qu'une conséquence de sa perfection. Il n'est le plus triste, le plus épouvanté, le plus accablé des hommes, en face de la mort, que parce qu'il est, de tous les hommes, celui qui a le plus de pouvoir et de droits sur la vie.

Le prophète avait vu de près l'ennemie du genre humain, et il s'écriait : — « Mon cœur est troublé et la crainte de la mort est tombée sur moi. — *Cor meum conturbatum est in me et formido mortis cecidit super me*[1]. » — Mais lui, n'avait-il pas mérité cette visite de l'ennemie par les iniquités qu'il pleurait ? N'avait-il pas gémi des contradictions de ce douloureux exil que nous appelons la vie humaine ? Dans la nature du Sauveur, au contraire, tout est ordre, harmonie et sainteté. La

1. Psalm. LIV.

mort n'a aucun droit sur lui, et cependant il la voit venir certaine, inflexible et entourée d'horreurs. Il voit la trahison, le renoncement de ses disciples; il voit l'injustice de ses juges, les lâchetés du pouvoir, l'ingratitude des peuples, la cruauté des bourreaux, les douleurs de sa mère; il voit les outrages dont on l'abreuve; il voit les verges sanglantes, la couronne d'épines, la croix, les clous, le fiel et le vinaigre; il voit sa chair déchirée et exposée, toute nue, à la risée de ses ennemis; il voit son Père armé contre lui et l'abandonnant comme un maudit, à l'heure suprême où il le cherche d'un œil expirant : il voit tous les martyres à la fois !

A ce spectacle, la chair immaculée de Jésus-Christ et sa très sainte âme semblent se rapprocher et se tenir plus étroitement embrassées. Leur amour, si légitime et toujours si pur, se manifeste par le mouvement de ces douloureuses passions dont les évangélistes ne nous ont dit qu'un mot, mais dont il nous est facile maintenant de deviner la violence. Le dégoût, la peur, une mortelle tristesse : *Tristis est anima mea usque ad mortem*. L'agonie survient et complète ce drame funèbre. « Le Fils de l'homme ne voudrait

pas mourir, dit saint Léon : *Voluit a morte liberari.* » L'union si forte de son esprit et de sa chair proteste contre les menaces de la mort et s'arme contre ses fureurs, et elle triompherait, s'il n'y avait une volonté maîtresse à laquelle Jésus se soumet par ces humbles paroles : « Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre : *Non mea voluntas sed tua fiat.* »

Jésus-Christ souffre, Jésus-Christ agonise, en présence de la mort qui menace la tendre et profonde union des deux éléments de sa nature humaine ; mais combien plus en présence du péché, père de la douleur et de la mort !

Il l'avait vu dans les profondeurs de l'éternité, et, touché de sa malice et des maux qu'il entraîne après lui, il s'était offert spontanément à son Père éternel, pour remplacer les holocaustes impuissants des anciens jours[1]. Devenu notre semblable par l'incarnation, il voyait le péché : et dans le silence de sa crèche, et dans le calme de sa vie cachée, et dans l'agitation sainte de sa vie publique. Il voyait le péché ; mais, avant d'en consommer l'expiation, il semble qu'il veuille le voir

1. Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi : ecce venio. (Heb., cap. x, 6.)

mieux encore. Des faîtes de son intelligence, éclairée par la sagesse divine, il fait descendre, jusqu'aux régions inférieures de son âme, les vives et saisissantes images des monstrueux désordres dont il va être victime. Blasphèmes, impiétés, superstitions, profanations, sacrilèges, haines, violences, meurtres, impuretés, débauches, orgueil, ambition, injustices, mensonges : tous les crimes de l'esprit, du cœur et des sens passent, comme une grande armée, sur le théâtre intérieur où les attendent, non plus la tranquille sagesse d'un Dieu et la calme raison d'un homme divin, mais les impressionnables et touchantes passions d'une nature immaculée. Abandonnées, en quelque sorte, à leurs propres forces, ces passions s'émeuvent, et leur agitation se traduit par une indicible épouvante et une mortelle tristesse. Tant de crimes, grand Dieu ! tant de crimes à expier ! Et, à la rencontre de ces crimes, voici venir deux perfections rivales dont le Sauveur abattu entend les puissantes clameurs : c'est la justice et la miséricorde. La justice, qui veut des peines et du sang, la miséricorde, qui veut des pardons. Jésus-Christ les appelle à lui par ses douloureux gémissements, il écoute leurs plaintes, il les prie, il les conjure, il

les embrasse, il les presse, avec larmes, sur son cœur endolori, il veut qu'elles soient amies sur la terre comme elles sont amies dans le ciel. Il s'offre tout entier; mais hélas! s'il apaise la justice par son immolation, la miséricorde sera-t-elle satisfaite? Sans doute, il y a dans les souffrances du Sauveur une copieuse rédemption[1]; il peut sauver le monde entier de tous les maux et à toujours. Il le peut et il le veut. Mais, ô affreux mystère! ô épouvantable vision! le pécheur viendra encore, de ses mains sacrilèges, déchirer le traité de paix que les perfections divines ont signé sur le cœur agonisant du Rédempteur; le pécheur rendra, par ses ingratitudes, inutiles, funestes même, les douleurs expiatoires de son Dieu. Jésus-Christ voit cela dans un avenir, aussi clair pour lui que l'est pour nous le présent. Comment ne serait-il pas dégoûté de son sacrifice? O maître adoré! je crois vous entendre crier avec le prophète : — « A quoi mon sang sera-t-il bon? *Quæ utilitas in sanguine meo*[2]? » Ce sang précieux doit, comme une nuée empourprée, courir sur tous les points du

1. Apud eum copiosa redemptio. (Psalm. CXXIX.)
2. Psalm. XXIX.

monde, afin de tomber sur les iniquités pour les purifier; mais, partout, il sera repoussé par les tempêtes des passions. A quoi bon le répandre? *Quæ utilitas in sanguine meo?* Non seulement, il y aura des ingrats et des profanateurs de la grâce dans l'Eglise, mais, des peuples entiers seront arrachés violemment, par l'erreur, des lieux où coule le fleuve de la rédemption; mais, les hérésies, les schismes, la fausse science arrêteront, aux portes des âmes, les flots sacrés qui doivent les régénérer; mais, un siècle fatal viendra où les hommes s'engageront à ne jamais être touchés par le sang du Sauveur, et formeront entre eux une société d'assurance mutelle en faveur de l'impénitence finale.

Jésus-Christ assiste, à l'avance, à toutes ces monstrueuses infidélités, et, pris d'un mortel dégoût, il demande grâce pour son sang : — « Père, Père, s'écrie-t-il, je me suis anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave, je suis né dans l'obscurité et la misère, mes pauvres petits membres ont été couchés sur la terre, vous avez entendu mes plaintifs vagissements, c'est assez; pourquoi voulez-vous mon sang? A quoi sera-t-il bon? *Quæ utilitas in sanguine meo?* — J'ai passé trente

ans dans l'humiliation, j'ai prêché votre sainte vérité aux hommes, je me suis fatigué dans l'apostolat, j'ai vécu du pain de la charité, j'ai veillé, j'ai jeûné, je suis resté sans demeure, sans une pierre à moi pour reposer ma tête, c'est plus qu'il ne faut pour sauver le monde; à quoi bon mon sang et ma vie? *Quæ utilitas in sanguine meo?* — Père, Père, faites que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible : *Pater mi, Pater mi, si possibile est transeat a me calix iste.* »

Il disait cela notre cher et bien-aimé Jésus, et, soudain, le bruit des oracles, les clameurs de la justice et les tendres gémissements de la miséricorde retentissaient dans son cœur brisé. Non, mon Jésus aimé, vos humiliations, vos fatigues, vos privations, vos veilles, vos prières, ce n'est pas assez. Ce que l'on achète ne vaut que son prix; mais si l'on a, à bon escient, promis davantage, il faut donner ce que l'on a promis. Dieu a promis votre sang pour la rédemption du monde, donnez votre sang. Et Jésus ajoutait : — « Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre, ô mon Dieu! — *Non mea voluntas sed tua fiat.* » Quel combat, grand Dieu!... Pressé entre la mort et la vie, la volonté de Dieu et l'ingratitude des hommes, triste, épou-

vanté, abreuvé de dégoûts, le Christ s'affaisse, se couche à terre, et le sang que son âme refusait coule, comme un fleuve, avec la sueur de son corps. Je ne saurais peindre ce lamentable spectacle, permettez-moi d'emprunter le langage d'une sainte âme que Dieu a favorisée de ses révélations. « J'ai vu, dit-elle, le sang couler en larges gouttes sur le visage du Seigneur, ses cheveux étaient collés ensemble et se dressaient sur sa tête, et sa barbe sanglante était tout en désordre... Il trébuchait à chaque pas, comme un homme courbé sous un fardeau pesant, comme un homme dangereusement blessé qui va défaillir... Il s'approchait de ses apôtres, tremblant et gémissant... Mais, lorsqu'à la clarté de la lune ils le virent devant eux, debout et affaissé, avec son visage pâle, ensanglanté et sa chevelure en désordre, ils ne purent reconnaître leur maître si horriblement défiguré. Le voyant qui se tordait les mains, en pleurant et priant, ils le relevèrent, le reçurent dans leurs bras et le soutinrent avec un empressement affectueux. Jésus leur raconta sa tristesse et ses douleurs.... mais ils ne lui répondirent pas. Ils étaient sans paroles, tant son aspect et ses discours les avaient attristés et troublés.... Quand il voulut

retourner à la grotte, il n'eut pas la force de marcher. Jacques et Jean le soutinrent. Dès qu'il fut entré, ils le quittèrent et l'agonie continua[1]. »

II

L'incrédulité ne veut voir qu'une chose dans l'agonie du Sauveur, c'est qu'il est faible et pusillanime, comme le reste des hommes, en présence de la mort. — Surpris, dit-elle, dans la force de l'âge et de l'ambition, il ne peut voir, sans de mortels regrets, s'évanouir tous ses rêves. Il est abattu devant l'insuccès de ses travaux, il pleure une foule de petits bonheurs dont il n'a pas su profiter. Ainsi, la scène tragique du jardin des Oliviers se transforme en un chapitre d'un roman vulgaire, qu'on pourrait intituler : *Illusions perdues*[2]. Vous avez entendu parler, Messieurs, de cette profanation de la plus sainte des histoires, si vous n'en avez pris vous-mêmes connaissance. Votre foi s'est indignée, et, promptement éclairée

1. Catherine Emerick, *Douloureuse passion.*
2. E. Renan, *Vie de Jésus.*

par la lumière divine, elle a recueilli le profond enseignement qui ressort des souffrances intérieures, de la lutte des passions auxquelles le Sauveur a bien voulu consentir.

Son agonie et les circonstances qui l'accompagnent nous le font voir tel qu'il est : personne unique, en deux natures distinctes qui ne pouvaient, l'une sans l'autre, opérer la rédemption du genre humain, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble.

Il est homme, on n'en peut plus douter, dès qu'on le voit courbé sous le poids de ces suprêmes infirmités qui accablent toute nature humaine. Quand il était calme, souriant, auguste, majestueux, enseignant le peuple, bénissant les enfants, guérissant les malades, ressuscitant les morts et commandant à la nature, on pouvait croire à l'une de ces apparitions mystérieuses dont Dieu se servait, de temps à autre, pour consoler et raffermir les vrais croyants. S'il se fût évanoui comme s'évanouissaient les anges envoyés pour quelque mission providentielle, si, même, il n'eût donné en spectacle que l'admirable et silencieuse patience qu'il fit paraître entre les mains des bourreaux, l'hérésie, qui devait nier la réalité de sa chair, eût eu trop beau jeu contre la foi. Pour la confondre

d'avance, Jésus-Christ sépare, en quelque sorte, les régions de son âme sainte. Il nous laisse voir en elle toutes les touchantes faiblesses de l'humanité dans ses instinctives résistances contre la mort, dans ses dégoûts, son épouvante, sa tristesse, ses plaintes, ses gémissements. Il est homme! Voilà qui est clair jusqu'à la dernière évidence lorsqu'on a assisté à son agonie.

Mais il n'est pas moins clair qu'il est Dieu. De ce côté la lumière est aussi vive que de l'autre pour qui sait voir. Il est Dieu, car son angoisse est si profonde qu'elle ne peut s'expliquer que par une clairvoyance infinie qui pénètre, à la fois, et dans les abîmes du passé, et dans les abîmes de l'avenir. Il est Dieu, car sa douleur est si cruelle qu'un homme y succomberait mille fois, s'il n'était soutenu par une force infinie. Il est Dieu, car le sang qui s'échappe de son corps est un torrent miraculeux que peut seule faire jaillir la puissance du Très-Haut. Il est Dieu, car la tempête de ses passions éclate entre deux calmes sublimes. Avant d'agoniser, il chante un cantique d'actions de grâces, « *et hymno dicto*, » et, quand il s'est soumis à la volonté de son Père, il dit, avec une tranquillité auguste, à ses disciples : — « Levez-vous,

allons, il est temps : *Surgite eamus.* »—A ces deux calmes qui ne reconnaîtrait celui qui n'a d'autre maître que lui-même.

Jésus-Christ se montre donc à nous, dans son agonie, tel qu'il est : vrai Dieu et vrai homme. Cette vue nous rappelle ce que nous sommes. Faibles, infirmes, misérables, souvent accablés par les tribulations de la vie, nous sommes pourtant divins par le côté de notre nature que pénètrent les influences surnaturelles. Il y a en nous comme deux êtres qui n'en font qu'un : le chrétien. Dans la perpétuelle agonie de l'épreuve et de la tentation, il nous semble, parfois, que la nature va opprimer la grâce; mais, jetons un regard sur l'agonie du Sauveur, elle nous apprendra que les orages de la nature n'ont qu'un temps et que, si nous le voulons, c'est le divin qui finalement triomphera en nous.

Voulez-vous mieux vous en convaincre, Messieurs ? Etudiez de plus près avec moi les leçons du douloureux mystère que nous venons de contempler.

Par l'excès de son abattement et de sa douleur, si promptement suivis du *surgite eamus*, Jésus-Christ nous rassure contre les persécutions de l'enfer

et du monde, et nous explique un mystère historique que l'on aurait peine à comprendre sans cela : mystère de ces grands courages que l'homme a déployés devant la mort, depuis qu'un Dieu en a subi toutes les horreurs et tous les épouvantements. Après lui, les fins tragiques devaient se multiplier ; il en avait fait la lugubre prophétie. Que serait devenue la faiblesse humaine, en présence des tourments qui lui étaient réservés, si elle n'avait, en quelque sorte, exprimé toutes ses défaillances en Celui qui ne pouvait succomber? Toutes les infirmités de la nature luttant contre la mort, « Jésus-Christ les a prises en lui-même afin qu'elles fussent moins grandes en nous. *Ipse infirmitates nostras in se suscepit ut minus essent in nobis.* » Dans sa tristesse, il a concentré toutes les tristesses; dans son épouvante, toutes les épouvantes; dans ses dégoûts, tous les dégoûts qu'auraient éprouvés ses chers martyrs. Voilà pourquoi nous les voyons si fermes et si vaillants dans les supplices. Ils provoquent les persécuteurs et les tyrans, ils vont au-devant des glaives, ils s'étendent, en souriant, sur les chevalets, ils escaladent les bûchers et se couchent sur les charbons ardents comme sur des fleurs. Les

bourreaux frappent et ils les bénissent ; leur chair vole en lambeaux et ils chantent ; la mort les assiège entourée d'horreurs et ils se moquent de ses cruautés. Pourquoi toutes ces audaces d'une force surhumaine? Ah! dit saint Augustin, « c'est que le Christ agonisant avait pris, en lui-même, leurs propres personnes, afin qu'ils ne succombassent pas[1]. » Cette admirable substitution, Messieurs, n'a rien perdu de sa force avec le temps. Jusqu'aux siècles des siècles, la douleur et la mort cesseront d'épouvanter les enfants du Sauveur. Viennent des jours néfastes, vous, aujourd'hui si craintifs et si sensibles aux maux qui vous affligent, vous saurez faire héroïque contenance devant les menaces et sous les coups de la persécution. De cela, je ne doute pas un seul instant, bien que j'entende frémir toute votre nature au seul mot de persécution ; car toutes vos terreurs ont été vaincues, à l'avance, par le Christ agonisant. Grâce à ses défaillances, où vous redoutez d'êtres lâches, vous serez braves, et la mort, en approchant de vous, n'entendra sortir de votre

1. Ne deficerent... ipsorum personam voluit suscipere in passione Christus.

bouche que ce cri résolu : « Debout marchons! *Surgite eamus!* »

Jésus agonisant nous rassure contre les horreurs de la mort; il nous rassure aussi contre les orages des passions. Notre nature en est pleine, hélas! et quelquefois elles se font si puissamment sentir qu'on serait tenté de se désespérer. On les appelle odieuses, abominables, infâmes; on voudrait supprimer leur impétueuse ivresse, en les arrachant, sans pitié, des entrailles où elles ont pris racine. Pas de ménagements pour ces causes permanentes de nos fautes et de nos déshonneurs! Le vieux Lycurgue, alarmé des ravages que faisait l'ivrognerie parmi les Spartiates, ordonnait aux Ilotes de s'enivrer et, dans cet état, il les exposait sur la place publique à la risée des enfants, afin que le peuple libre, témoin de cette dégradation, fût dégoûté du vice qui lui était cher. Mais, il amusa la populace sans la guérir, et, désespérant d'en venir à ses fins autrement que par une exécution suprême, il arracha toutes les vignes. Que ne faisons-nous comme lui? Que n'arrachons-nous nos passions? Et si notre main est trop faible, pour cette exécution vraiment douloureuse et terrible, pourquoi Dieu ne viendrait-il pas à notre aide?

Messieurs, pas de désirs indiscrets et ennemis de notre gloire. Les passions sont bien où Dieu les a mises. « Ce ne sont pas les mouvements violents, dont la région obscure des appétits est agitée, qui nous rendent dignes de blâme ou de louange, dit un vieux philosophe : *Passionibus neque vituperamur neque laudamur*[1] ; » tout dépend de la manière dont notre volonté se conduit avec eux. La complicité nous déshonore; la répression nous élève. Vous venez de voir le Sauveur accablé et presque expirant, sous les coups de la tempête qu'il a permise en sa nature ; mais ne vous paraît-il pas plus grand, plus fort et plus beau, quand il se relève de terre et s'écrie : « Levez-vous et marchons. *Surgite eamus ?* » Tel est l'homme éprouvé par les passions. La lutte le courbe et l'affaisse un instant ; mais quand il a fouetté, sans pitié, le peuple grossier des appétits qui menaçaient l'honneur de sa vertu; quand il a dompté la populace ivre et turbulente qui conspirait contre la royauté de sa volonté, il se redresse, et sort de cette mystérieuse agonie, plus radieux et plus résolu à marcher dans le chemin du devoir. « Mon

1. Aristot., in II; Ethic., cap. XXV.

esprit, mon cœur, ma foi, ma vertu, levez-vous, dit-il, et marchons. *Surgite eamus.* » C'est alors qu'il nous apparaît plus divin.

Enfin, Messieurs, le Sauveur, par le mystère de son agonie, nous apprend que, non seulement, les grandes et nobles passions, telles que l'ambition, l'audace, l'indignation, l'amour, le dévouement peuvent devenir saintes et sublimes, mais que les passions petites et faibles : la tristesse, l'ennui, l'épouvante s'élèvent, s'épurent et se sanctifient, quand elles s'appliquent à ce mal, souverainement odieux et funeste, que nous appelons le péché. Malheur à celui qui en porte légèrement le fardeau, et qui ne sent aucun trouble en cet endroit mystérieux de l'âme où se cachent les touchantes faiblesses dont Jésus-Christ a voulu être victime ! Son insouciance, croyez-le bien, ne vous donne pas la mesure de ses forces. Insensible au mal moral, il se laissera aller à la désolation, à la crainte, au désespoir devant les maux les plus vulgaires. Fanfaron du vice, il ne répondra aux visites austères de la douleur que par des accablements puérils. Ah ! Messieurs, n'est-ce point votre cas ? Vous vous plaignez, quelquefois, que vos femmes, vos mères, vos filles et vos sœurs ne

répondent pas toujours, selon votre gré, à votre gaieté facile et attristent vos foyers par je ne sais quels nuages que vous voyez passer sur leur front et dans leurs yeux. Votre hautaine sécurité de pécheurs endurcis s'indigne, et, cependant, c'est vous qui pesez d'un poids immense sur leur pieuse vie. Elles sont mortellement tristes de voir que vous restez obstinément éloignés de Dieu; elles ont peur des coups que sa justire vous prépare; les larmes qu'elles répandent, depuis si longtemps, près de vos âmes impénitentes, leur retombent sur le cœur et l'abreuvent d'un inénarrable dégoût. Elles agonisent et elles agoniseront jusqu'à ce que vos agonisiez vous-mêmes; jusqu'au jour tant désiré où, comprenant enfin la laideur du vice, la malice du péché, les dangers de l'impénitence, vous serez tristes, épouvantés, dégoûtés de votre vie, couchés à terre par le repentir, criant à Dieu : — « Mon père, mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Ayez pitié des luttes de mon âme et couvrez mes fautes du manteau de votre miséricorde ensanglanté par le Sauveur. Détournez de moi, si c'est possible, le calice de votre justice ; mais pourtant, ô Père, que

votre volonté soit faite! Ce qu'il faudra souffrir, pour expier ma vie coupable, je le souffrirai. Frappez, coupez, brûlez dans le temps, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. »

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION

Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.

MESSIEURS,

Je vous ai appris à connaître, pendant les jours saints de la retraite, les trois causes de vos chutes, les trois ennemis de la perfection chrétienne, les trois tentateurs dont les embûches, les perfidies, les trahisons ont peuplé votre vie de fautes que vous avez récemment expiées par le sacrement de pénitence : le démon, le monde, les passions.

En les connaissant, vous avez appris à les haïr; et, peut-être, vous semble-t-il aujourd'hui, tant vous êtes indignés d'avoir été vaincus par eux,

que vous êtes affranchis pour toujours du joug odieux qu'ils vous ont fait subir.

Ne vous aveuglez pas, je vous prie, sur cette vertueuse indignation. C'est un bon sentiment; mais l'expérience a dû vous apprendre qu'il n'est pas de longue durée, et que, si nous n'avions que cela pour nous soutenir dans les tentations, l'ennemi aurait bientôt raison de nos résolutions et de nos forces.

Satan aime à revenir aux lieux où il fut maître, et vous savez en quels termes l'Evangile nous décrit son retour. « L'esprit immonde, dit-il, après avoir quitté une maison, s'en va dans les lieux arides, cherchant du repos, et n'en trouvant point, il se dit : — Je reviendrai dans la maison que j'ai quittée. — Il y revient, en effet, et la voyant purifiée de toute souillure, parée de la grâce de Dieu, il s'en va prendre sept autres esprits plus mauvais que lui. Avec eux, il force l'entrée, il s'établit de nouveau, et l'état de cet homme devient pire que le premier[1]. »

D'autre part, le monde, un instant méprisé, ne renonce pas à nous reprendre ; il peut, pendant

1. Matth., cap. XII, 43-45.

quelque temps, faire taire ses prétentions et attendre jusqu'à ce que la ferveur du mouvement généreux qui nous a ramenés à Dieu soit apaisée ; mais, à la première occasion, comptez-y bien, il renouvellera contre vous ses tentatives de corruption.

Quant aux passions, elles ne sont qu'étourdies par le coup de vos aveux et de votre repentir. Bientôt, elles se réveilleront, pour vous faire entendre leurs clameurs importunes et tendre, de nouveau, la main aux ennemis de votre salut.

Vous le voyez, Messieurs, la guerre est imminente. Actuellement, c'est l'heure de la paix ; profitez-en pour vous préparer à de nouveaux combats. Puisque les leçons du passé vous ont appris qu'il vous est impossible de vaincre tant et de si terribles ennemis si vous êtes abandonnés à vos propres forces, demandez à Dieu, pendant qu'il habite en vous, le secours dont vous avez besoin, et qu'il ne refuse jamais aux sincères désirs et aux ferventes prières d'une âme chrétienne.

Aussi bien, le moment est propice. Qui est-ce qui est entré dans vos âmes ? C'est le fort armé de l'Evangile ; il vous possède, vous êtes devenus son

foyer. Or, « quand le fort armé garde son foyer tout est en paix. *Quum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.* » Mettez-vous donc en rapport avec lui, racontez-lui tous vos périls et toutes vos faiblesses, dites-lui les paroles que vous chantiez tout à l'heure : « O Seigneur Jésus, nous vous en conjurons, venez au secours de vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux sang! *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* »

Et qui mieux que lui peut vous prêter main-forte contre le tentateur? « Il nous a élevés, par la communion de sa chair et de son sang, jusqu'à la communion de sa divinité, dit l'Apôtre, en même temps, il s'est fait semblable à nous pour vaincre, par sa mort, celui qui avait l'empire de la mort : le démon : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, ipsi similiter participavit eisdem, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum*[1]. »

Ce fier ennemi, si puissant encore chez les peuples que n'a pas visités le fleuve de la Rédemp-

1. Heb., cap. II, 14.

tion, ce fier ennemi a vu tomber parmi nous la force de ses prestiges, et, en s'attaquant à nos âmes par ses séductions, il a peur d'y rencontrer son vainqueur. Eh bien, Messieurs, ce vainqueur vous le possédez maintenant au dedans de vous-mêmes; il a réparé dans vos âmes toutes les ruines qu'y avait faites le tentateur. Demandez-lui donc secours et protection contre les caresses trompeuses, les sourires perfides, les attraits homicides, les embûches meurtrières dont vous fûtes victimes.

Confiez-lui votre âme, afin qu'il la préserve de l'envahissement de ces pensées malsaines que suscite l'esprit du mal; confiez-lui votre chair, afin qu'il la fortifie contre l'action de cette énergie malfaisante qui enfièvre les sens; confiez-lui vos croyances, afin qu'il les dégage de ces touffes d'ivraie : erreurs, préjugés, illusions, que sème à pleines mains le père du mensonge; confiez-lui vos affections, afin qu'il les purifie de tout alliage et qu'il les retienne sur la pente où les attirent les charmes pernicieux que Satan communique aux créatures; confiez-lui les choses saintes qu'il a lui-même mises en vous, afin qu'elles soient garanties contre tous les attentats, contre toutes les violences de l'enfer.

Jésus est dans vos âmes. Est-ce que vous n'entendez pas cette parole qu'il adressait naguère à ses disciples : « *Confidite, ego vici mundum* : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde[1]. » — Le dessein du monde était alors ce qu'il est aujourd'hui : pervertir et persécuter les enfants de Dieu. Mais Jésus rassure les siens en leur rappelant que le monde est vaincu : *Confidite, ego vici mundum.*

Ayez donc confiance, Messieurs, et demandez au vainqueur du monde secours et protection pour résister aux exemples, aux promesses, aux menaces, aux persécutions du monde; demandez au vainqueur du monde un esprit chrétien, profondément imbu des maximes évangéliques et de toutes parts fermé à ces maximes perverses qui corrompent la vie des mondains; demandez au vainqueur du monde un cœur chrétien, fortement trempé dans la pratique du bien et dans l'amour de Dieu, incapable de prendre goût et part aux œuvres corrompues du monde.

Enfin, dites à votre ami et à votre maître, pendant que vous vous possédez mutuellement :

1. Joan, cap. XVI, 33.

« O Seigneur Jésus ! vous m'avez choisi pour que je fusse dans le monde, sans être du monde ; confirmez à cette heure mon élection par votre présence réelle et vos miséricordieux embrassements, enchaînez-moi à votre personne ; et puisque, aussi bien, je ne puis éviter un esclavage que par un autre esclavage, c'est le vôtre que je choisis, ô mon Sauveur !

Heureux esclavage, Messieurs, que celui qui vous donne pour maître Jésus-Christ ; heureux esclavage qui vous laisse toutes les saintes libertés du bien. Pendant que vous serez protégés contre les ennemis du dehors par la toute-puissante vertu de votre maître, vous apprendrez de lui à contenir et à discipliner les ennemis domestiques dont vous fûtes tant de fois victimes ; car, vous ne l'ignorez pas, le Dieu qui s'est donné aujourd'hui à vous, qui habite, à cette heure, dans vos âmes est le même Jésus dont je vous peignais ces jours derniers l'agonie et qui, dans cette agonie, a su faire servir les plus infimes passions de la nature humaine au salut du genre humain.

Voulez-vous qu'il fasse en vous ce qu'il a fait en lui-même ? Rassemblez sous sa main le peuple turbulent et famélique qui vous a demandé et à qui,

hélas! vous avez accordé tant de fois des jouissances défendues, le peuple lâche et tremblant que la lutte et le sacrifice épouvantaient; rassemblez-le sous sa main; dites-lui, à ce peuple importun : Passions de la nature humaine! Passions converties et régénérées : amour, désir, joie, espérance, répugnance, tristesse, colère, venez reconnaître votre maître et obéissez à son souverain commandement. Que vous dit-il? — « Debout! Marchons! *Surgite eamus!* »

Marchons donc puisqu'il le veut; marchons, non plus à l'aveugle vers les abîmes du péché, mais marchons l'œil ouvert sur les embûches du démon et sur les séductions du monde; marchons à travers les pièges et les contradictions de ce siècle corrompu; marchons d'un pas ferme et alerte, marchons à la conquête des vrais biens, marchons à l'assaut de ce royaume des cieux qui souffre violence; marchons, et par les éloquents exemples d'une vie passionnément chrétienne, assurons le triomphe de la sainte cause de Jésus-Christ, dont le nom soit béni à jamais dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

SEMAINE SAINTE. — 1878

RECHERCHE DE JÉSUS-CHRIST

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

IL FAUT CHERCHER JÉSUS-CHRIST

MESSIEURS,

Quand Jésus-Christ vint au monde, un ange du ciel apparut aux bergers qui paissaient leurs troupeaux dans les champs voisins de Bethléem. Inondés d'une clarté divine, les bergers furent saisis de crainte. « Ne craignez pas, dit l'ange, je vous apporte une grande joie, pour vous et pour tout le peuple. Aujourd'hui un Sauveur vous est né dans la cité de David, c'est le Christ Seigneur. » — Tout à coup une foule, détachée de l'armée céleste, entoura le messager de la bonne nouvelle et fit retentir les airs de ce joyeux cantique :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » — Quand les anges furent partis, les bergers se dirent l'un à l'autre : « Passons à Bethléem et voyons ce qui s'est fait. » — Ils allèrent en grande hâte, et, après avoir reconnu la vérité des paroles de l'ange, ils remplirent d'admiration tous ceux à qui ils racontèrent les merveilles dont ils avaient été les témoins [1].

Dans le même temps, une constellation mystérieuse amenait de l'Orient à Jérusalem des sages, à la fois princes de la science et pasteurs des peuples. Arrivés dans la ville sainte, ils demandèrent où était né le roi, dont ils avaient vu l'étoile, et, sur l'indication des oracles, ils se dirigèrent vers Bethléem, toujours guidés par l'astre miraculeux qu'ils avaient suivi avec une foi simple et courageuse. En présence d'un enfant pauvre, eux, les grands du monde, se prosternent, adorent et reconnaissent, par des présents symboliques, la perfection infinie, la royale grandeur et l'immense amour du Verbe humilié [2].

Messieurs, ces deux récits évangéliques contien-

1. Luc, cap. II, 8, 18.
2. Matth., cap., II, 1-11.

nent, en abrégé, toutes les vérités dont je veux vous entretenir pendant cette retraite. Vous y voyez Dieu venir au-devant de l'homme; mais il ne s'impose pas; il attend de l'homme un mouvement qui l'amène à ses pieds. « Passons jusqu'à Bethléem, » s'écrient les bergers : « *Transeamus usque Bethleem.* » — « Nous avons vu et nous sommes venus, » disent les Mages. « *Vidimus et venimus.* » Qu'est-ce à dire, sinon qu'aux prévenances divines, qui nous donnent Jésus-Christ par l'adorable mystère de l'incarnation, doit correspondre la recherche de Jésus-Christ.

Avant de répondre à ces trois questions : Où chercher Jésus-Christ? Comment chercher Jésus-Christ? Pourquoi chercher Jésus-Christ ? Prenons acte de nos obligations et établissons bien cette vérité : Il faut chercher Jésus-Christ. Il le faut, parce que cette recherche s'impose à notre honnêteté; il le faut, parce qu'il y va de l'honneur de notre intelligence; il le faut, parce que notre plus grave intérêt est en jeu dans cette recherche.

I

Il y a peut-être parmi vous, Messieurs, quelques esprits forts qui croient pouvoir s'en tenir à ce qu'ils appellent les grandes lignes de la raison. Le matérialisme leur paraît abject ; l'athéisme est insensé; la négation de la Providence ne supporte pas la discussion. Il n'y a, disent-ils, qu'un noble et pur déisme qui puisse satisfaire un esprit sage et un cœur droit. Il faut donc croire en Dieu, adorer ses perfections, bénir sa providence, se soumettre à ses volontés, reconnaître, sous notre enveloppe charnelle, une âme impérissable destinée à une éternelle félicité, mettre en pratique les préceptes de justice et d'amour qu'une main divine a inscrits sur les tables mystérieuses de notre conscience, être honnête homme, en un mot; cela suffit. Si certaines âmes, plus tourmentées qu'il ne faut par l'instinct religieux, veulent contenter leur imagination ardente et leur pieuse activité par des mystères, des symboles, des personnifications, des pratiques surérogatoires, on ne doit pas les contrister par une opposition qui peut devenir impie,

mais les laisser faire avec une douce pitié et une calme indifférence. Toutes les formes religieuses ont du bon, en tant qu'elles correspondent à certains besoins de la nature humaine, mais le mieux est assurément de se dégager de toute forme positive, pour ne suivre que les tranquilles et sages inspirations de la raison.

Messieurs, ceux qui pensent ainsi sont-ils sincères? — Je veux le croire. — N'ont-ils point quelque arrière-dessein de s'affranchir, en réglant eux-mêmes leurs rapports avec Dieu, des devoirs qui gêneraient les mouvements des appétits auxquels ils veulent laisser une pleine liberté? — C'est fort possible. — Mais, qu'ils soient sincères ou non, je me permets de leur faire remarquer que leur théorie religieuse est insuffisante, et qu'elle porte en elle-même sa propre condamnation. Ils conviennent qu'il faut croire en Dieu, adorer ses perfections, bénir sa providence, se soumettre à ses volontés; assurément, cela veut dire qu'il faut croire en Dieu, tel qu'il se manifeste à nous; adorer ses perfections, là où il nous les montre; bénir sa providence, dans toute l'étendue de son action; se soumettre à ses volontés, telles qu'il nous les intime. Or, Messieurs, Dieu n'a pas cru

devoir s'en tenir, pour nous, à ce qu'on appelle les grandes lignes de la raison. — Il s'est manifesté au monde par son Fils ; Il nous a montré ses perfections dans son Fils ; Il a subordonné le plan de la providence à l'incarnation de son Fils ; Il a fait de son Fils le promulgateur de ses volontés, dans une loi supérieure à la loi de la nature. — Je vous ai dit les raisons de sagesse, de bonté et d'amour qui ont présidé à ce grand dessein, il n'est pas nécessaire de vous les exposer de nouveau[1]. Constatons seulement que, si l'intervention d'une personne divine dans l'ordre du monde, la vie et les destinées de l'humanité est un fait, il ne nous est plus permis de ne prendre conseil que de notre nature, pour déterminer nos relations avec Dieu; de n'être que des hommes, si Dieu veut que nous soyons davantage; de professer l'indifférence à l'égard de toute forme religieuse, car, il en est une que nous devons subir, ou plutôt, à laquelle nous devons spontanément et joyeusement adapter notre vie. Sans aucun droit, sans aucun mérite de notre part, le Fils de Dieu est venu à nous;

1. Voy. : *Exposition du dogme catholique*. Vingt-cinquième conférence : *Le plan de l'incarnation*.

notre devoir est de dire comme les pasteurs de Bethléem : « Allons, et voyons ce qui s'est fait. *Transeamus et videamus hoc verbum.* » Comme les mages : « Nous avons vu et nous sommes venus : *Vidimus et venimus.* »

Mais, qu'avons-nous vu ? me demandez-vous. Les jours, les années et les siècles ont succédé à la froide nuit de la Nativité, qui ne nous apparaît plus, dans le lointain, que comme un souvenir légendaire. Les signes célestes : Apparitions et chants des anges, étoile voyageuse : pieuses chimères qui ne peuvent plus nous émouvoir. Si Dieu veut nous faire sortir du monde naturel, où notre raison se contente, pour nous entraîner à la recherche de son Fils, qu'il nous donne un signe.

Avez-vous donc des yeux pour ne pas voir, Messieurs? Les signes divins vous appellent et vous pressent. Plus heureux que les bergers et les mages, vous êtes en présence, non de manifestations passagères, mais de phénomènes constants dont le temps ne fait qu'accroître la puissance provocatrice. Ce n'est plus une étoile qu'il faut saisir au passage, ce n'est plus un ange, messager de quelques heures, qui jette en passant sur la terre les paroles du ciel ; c'est un astre radieux

toujours levé sur l'horizon du monde; c'est une foule d'anges, dont les voix retentissantes ne cessent pas un instant de proclamer cette bonne nouvelle : « Un sauveur vous est né : *Natus est vobis salvator.* » En un mot : c'est l'Eglise. « Voilà votre signe : *Et hoc vobis signum.* »

L'Eglise est un fait, l'Eglise est un monde. — Ce monde, nous l'avons vu, dans le cours de nos démonstrations, se présente à nous comme l'un des plus grands phénomènes qui se puissent voir. Ses mouvements d'intelligence et d'amour, ses perfections exceptionnelles, son inimitable harmonie, nous parlent, avec une irrésistible éloquence, d'une cause vivante, personnelle, surhumaine[1]. Il y a plus, Messieurs, l'Eglise est une société de témoins, dont l'affirmation a envahi les espaces, et résiste, depuis vingt siècles, aux vicissitudes des temps, aux contradictions de la raison, aux conspirations déloyales des passions humaines, aux caprices de l'arbitraire, aux violences de la force. L'intelligence, l'honnêteté, la générosité s'unissent ensemble, pour donner à cette affirmation un relief tellement prodigieux qu'il n'est aucun esprit

1. Voy. : *Exposition du dogme catholique.* Trente-unième conférence : *Le témoignage des faits.*

qui n'en doive être frappé. On chercherait en vain, dans la somme des vérités qui reposent sur l'autotorité du témoignage, une vérité plus robustement étayée que celles que confessent nos docteurs, nos saints, nos apôtres, nos martyrs[1]. Or, Messieurs, nos docteurs, nos saints, nos apôtres, nos martyrs confessent unanimement depuis l'origine du christianisme, l'intervention de Dieu dans le monde par son Fils. « C'est la vie éternelle, disent-ils, avec leur Maitre divin, de connaître le vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ[2]. » Celui-là sera sauvé, qui dira d'une voix ferme et d'un cœur convaincu : « Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu : *Credo in Jesum Christum filium Dei unicum.* »

Non seulement vous entendez cette confession, Messieurs, mais, si vous voulez bien rentrer en vous-mêmes, vous la verrez écrite en caractères ineffaçables. La foi que vous dédaignez aujourd'hui, vous l'avez eue à l'état d'habitude infuse. Vos âmes d'enfants ont reçu, par le baptême, l'hé-

1. Voy. : *Exposition du dogme catholique.* Trente-deuxième conférence : *L'affirmation chrétienne.*

2. Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum-Christum. (Joan., cap. XVII, 3.)

ritage sacré que se transmettent les générations chrétiennes. Plus impérissables que le marbre et l'airain, elles gardent l'empreinte du sacrement qui les a incorporées à la famille de Jésus-Christ. Il fut un temps où vous confessiez de fait celui que l'Eglise confesse, et peut-être que ma parole éveille, à l'heure qu'il est, des souvenirs qui protestent contre votre actuelle indifférence et vous accusent d'infidélité. — Mais, à supposer que vous n'ayez pas de souvenirs, à supposer que les milieux dans lesquels vous avez vécu n'aient pas permis à l'habitude de la foi de passer à l'acte, toujours est-il que vous avez été marqués du signe du Christ.

Franchement, Messieurs, en présence de tels faits, pouvez-vous légitimement vous abstenir d'une enquête qui vous éclaire sur leur origine et leur raison d'être? Pouvez-vous, obstinément parqués dans l'étroite sphère de la nature, vous refuser d'en sortir pour voir ce que Dieu a fait? Pouvez-vous ne pas demander à ce monde chrétien où brillent tant de lumières, où se dépense tant d'amour, où s'épanouissent tant de vertus, où se manifeste un si bel ordre, ce que la raison demande au monde physique : « *Quis fecit ista?*

Qui a fait cela? » Pouvez-vous ne pas demander à l'Eglise, si universelle, si constante, si intelligente, si honnête, si généreuse, si héroïque dans son affirmation, de qui elle tient cette affirmation? Pouvez-vous ne pas vous demander à vous-mêmes, pourquoi, en entrant dans la vie, vous avez été consacrés à ce Christ dont vous portez le nom, nom que vous voudriez peut-être oublier, mais qui demeure opiniâtrément inscrit dans la substance même de votre âme? Bref, pouvez-vous ne pas chercher Jésus-Christ, raison suprême et divine de tous les faits qui sollicitent impérieusement votre attention? — Ah! je comprends, sans les excuser, ces entraînements des passions, et ces préoccupations tumultueuses qui font dériver notre âme, loin de toute vie religieuse, vers des plaisirs grossiers et des intérêts subalternes. Je comprends, encore, ces résistances orgueilleuses d'une raison qui cherche et qui refuse d'abaisser, devant la vérité démontrée, le pavillon de ses préjugés. Mais cette hautaine indifférence, cette méprisante pitié qu'affectent, à l'endroit de toute forme religieuse, tant de gens qui se disent honnêtes, je ne les comprends pas. — Prétendre que l'on croit en Dieu, que l'on adore ses perfections,

que l'on bénit sa providence, que l'on se soumet à ses volontés, et refuser, soit par paresse, soit par mauvais vouloir, d'examiner consciencieusement les faits qui pourraient nous montrer Dieu sous un nouveau jour, nous mieux faire connaître ses perfections, nous révéler un plan plus vaste et plus profond de sa Providence, nous manifester des vouloirs divins sur lesquels se tait notre conscience; prétendre que l'on pratique la justice et s'exposer volontairement à commettre, à l'égard de Dieu, la plus grande des injustices; enfin, Messieurs, voir et entendre tant de choses extraordinaires qui nous disent : Jésus-Christ est venu, et ne pas chercher Jésus-Christ; ce n'est pas d'un honnête homme. — L'honnête homme est celui qui, mis en présence des signes divins, s'écrie résolument : « Allons et voyons; *Transeamus et videamus.*

II

Notre honnêteté est donc engagée dans la recherche de Jésus-Christ. Je dis en second lieu, qu'il y va de l'honneur de notre intelligence.

L'honneur de notre intelligence, Messieurs, c'est de pénétrer, aussi profondément qu'il est possible, ces trois grands objets de nos connaissances: Dieu, le monde, et nous-mêmes. N'en regarder que la superficie, quand on peut aller plus avant, c'est faire injure à la lumière. Elevez-vous, par de forts et subtils raisonnements, jusqu'à la perception du souverain intelligible ; tourmentez le monde physique, pour lui arracher les secrets de sa composition, de ses mouvements, de son harmonie; interrogez les siècles et établissez les lois de l'histoire; scrutez votre nature, étudiez vos tendances, analysez vos facultés, décrivez leurs multiples opérations : c'est bien. — Mais, si vous ne connaissez pas Jésus-Christ, vous êtes moins riches en science que l'humble croyant, qui voit tout dans la lumière que projette autour de lui le Verbe incarné.

Dieu n'apparaît à votre raison qu'à travers des images, dont vous devez laborieusement dégager les imperfections, au risque de vous méprendre et de les attribuer à l'Être très pur, dont la perfection infinie n'a près de vous aucun équivalent. Sa puissance, sa sagesse, sa bonté, son amour ne se révèlent à vos contemplations philosophiques

que par des effets incomplets, qui vous laissent à parcourir les vastes champs du possible. Vous savez, plutôt par ce qu'il n'est pas que par ce qu'il est, qu'il y a un infini, mais vous ignorez le mystère profond de sa vie intime, les actes distincts et personnels par lesquels évolue, sans sortir d'elle-même, son indivisible nature. — Sachant si peu de chose, vous êtes cependant tentés de croire que vous savez tout, parce que votre science est le fruit de vos efforts.

Celui qui connaît Jésus-Christ, n'a point à craindre ces méprises, ces ignorances, ces complaisances présomptueuses. Ce ne sont point des images qu'il voit, c'est une personne divine qui se révèle à lui. Elle vient au-devant de son âme avec sa science et sa parole infaillible, elle est elle-même la parole mystérieuse qui illumine toute intelligence. « Celui qui est de la terre, parle de la terre; celui qui vient du ciel est au-dessus de tous et de ce qu'il a vu et entendu il rend témoignage. *Qui de terra est de terra loquitur qui de cœlo venit, super omnes est et quod vidit et audivit, hoc testatur*[1]. » Eternellement, Jésus-Christ a vu

1. Joan., cap. III, 31, 32.

Dieu et entendu Dieu, et les secrets de son essence, et l'immensité de ses perfections, et le mystère de sa vie. Jésus-Christ est Dieu même : Dieu vu, entendu, touché, goûté ; Dieu conçu comme les enfants des hommes ; Dieu enfant, couché comme un misérable sur la paille d'une crèche ; Dieu adolescent, croissant en sagesse et en grâce ; Dieu puissant en œuvres et en paroles, commandant à la nature et laissant tomber de ses lèvres une doctrine céleste ; Dieu humilié, persécuté, outragé ; Dieu souffrant et mourant pour le salut du monde ; Dieu triomphant de la mort ; Dieu entrant, par toutes les portes ouvertes de notre nature, et nous donnant de son existence, de sa présence, de son action, une suréminente certitude. En lui, les perfections divines vont jusqu'au bout de leur manifestation ; tout le possible nous apparaît, absorbé dans le parfait. Peut-on concevoir une puissance plus grande que celle qui, pour donner au fini la perfection même de l'infini, triomphe de toutes les impossibilités, du péché lui-même ? Peut-on concevoir une sagesse plus grande que celle qui consomme, en une seule personne, l'unité de tout ce qui est dans le ciel et dans les espaces, et tire, des entrailles mêmes du

mal, le salut, la régénération, la glorification du monde? Peut-on concevoir un amour plus grand que celui qui porte le Souverain bien à se donner, jusqu'au sacrifice de sa gloire et de sa vie? Peut-on concevoir une justice plus grande que celle qui répond aux rigoureuses exigences de la Majesté divine? Peut-on concevoir une miséricorde plus grande que celle qui impose à Dieu nos misères, pour nous consoler, nous soulager, nous délivrer de la misère? Peut-on concevoir, enfin, une bonté plus grande que celle qui met le comble aux communications divines?

Hommes de la nature, pendant que vous cherchez péniblement les perfections éternelles dans des représentations qui n'en reçoivent qu'un reflet lointain, celui qui connaît Jésus-Christ les contemple dans leur source même, et en admire les suprêmes manifestations terrestres, en attendant le face à face des cieux. Il va plus loin : Jésus-Christ le fait entrer jusqu'en cet arcane sacrosaint où s'accomplissent les actes inénarrables de la vie divine; car Jésus-Christ, Fils éternel de Dieu, promet à celui qui vient à lui, l'Esprit de son Père, qui est aussi le sien. Ils sont donc trois en un seul : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Vous

chercheriez en vain ce mystère dans la nature ; il n'y a que le Fils qui connaisse le Père, et qui puisse le révéler[1].

Nos spéculations philosophiques nous élèvent jusqu'à la conception d'un être premier, nécessaire, se suffisant pleinement à lui-même, monade silencieuse, solitaire et stérile, fatalement condamnée, par sa perfection même, à une intimité égoïste : Dieu ténébreux et froid que notre cœur ne comprend pas. Mais, la connaissance de Jésus-Christ nous apprend comment Dieu vit, et nous apporte, des profondeurs les plus reculées de l'éternité, un écho du cantique vivant par lequel l'infini, le ciel des cieux, célèbre sa propre gloire.

Par Jésus-Christ, Dieu est aussi connu qu'il peut l'être en ce monde de passage, et ce monde, lui-même, nous apparaît sous un aspect grandiose qui pallie à nos yeux toutes ses infirmités. Là où la science humaine ne voit que des substances, des forces, des mouvements, des lois, un ordre admirable qui nous élève vers l'infini, sans nous faire franchir l'abîme immense jeté entre nous et le suprême objet de nos connaissances, celui qui

1. Neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. (Matth., cap. XI, 27.)

connaît Jésus-Christ découvre une pénétration mystérieuse, en vertu de laquelle toutes les ascensions de l'être et de la vie sont couronnées par la suprême perfection. En effet, par Jésus-Christ, verbe incarné, Dieu se donne au monde, et le monde entre en Dieu ; le monde est condensé, récapitulé, honoré par l'union hypostatique d'une glorieuse sujétion et appartenance à la personne même de Dieu, et ainsi que dit le grand apôtre : « Dieu est tout, en toutes choses ; *Ut sit Deus omnia in omnibus*[1]. »

Mais, c'est vous-mêmes, Messieurs, qu'il faut voir dans la lumière du Verbe incarné. Vous-mêmes, problèmes de grandeur et de misère, dont la complète solution ne peut être donnée par aucune science humaine. Quand vous aurez compté toutes les molécules dont se compose votre corps ; quand vous en aurez déterminé la nature et les fonctions ; quand vous aurez distingué de la matière, la très pure substance de votre âme ; quand vous aurez découvert le nombre, le jeu et l'ordre de ses facultés ; quand vous aurez assigné à cha-

1. Cum enim subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui subjecit ei omnia. ut sit Deus omnia in omnibus. (I. Cor., cap. xv, 28.)

cune son objet propre ; quand vous aurez construit la somme des principes, qui, dans l'ordre intellectuel et moral, régissent notre nature ; quand vous aurez fait la part des instincts et des passions qui sont la source de ses dérèglements ; quand vous vous serez éclairés sur le but ultérieur de ses tendances, de ses habitudes, de ses actes ; quand vous aurez prononcé que l'homme est la créature privilégiée de Dieu, le roi laborieux de ce bas-monde, vous resterez en présence d'un être énigmatique qui n'a pas dit encore son dernier mot. Les grandes et fortes aspirations qui nous soulèvent au-dessus de nous-mêmes, les infirmités et les désordres qui nous ravalent : le sublime et l'abject mêlés ensemble, nous posent un *pourquoi*, auquel la raison ne répond qu'en balbutiant comme un enfant, si elle n'a pas l'audace des solutions inintelligibles ou monstrueuses. — Mais, dès que vous connaissez Jésus-Christ, son nom seul vous révèle ce que vous êtes. Il s'appelle Jésus, c'est-à-dire Sauveur, parce que l'homme, être tombé, portant dans ses misères physiques et morales les douloureux stigmates de sa décadence, a besoin d'être ramené à sa dignité première. Il s'appelle Christ, c'est-à-dire oint

ou sacré, et l'onction divine que reçoit, en lui, la nature humaine, est à la fois l'exemplaire et le principe prédestiné de notre grandeur. De fait, du moment que le Verbe de Dieu épouse notre chair, il doit y avoir en nous autre chose qu'une âme raisonnable unie au plus parfait des corps créés. Nous sommes, en toute vérité, les frères d'un Dieu, miséricordieusement adoptés par Celui qu'il appelle son Père éternel, appelés, en vertu de notre adoption, à la participation de sa vie et au partage de sa gloire ; en un mot, nous sommes des êtres surnaturels, rameaux d'un tronc divin, membres d'une tête divine, inondés de sève divine, de sang divin, de grâce divine.

Le Dieu qui est tout en toutes choses, « est plus en nous que partout ailleurs : *Deus intimior est intimo nostro.* » Dès lors, tout ce qu'il y a en nous de grands désirs et de sublimes tourments, malgré nos faiblesses et notre vileté, s'explique par notre vocation et notre insertion dans le Christ.

Etendez à l'histoire de l'humanité ces vues sur la restauration et la déification de l'homme, les événements, mal dessinés par les étroits systèmes qui n'y veulent voir que le jeu des idées et des passions humaines, s'accusent avec une supé-

rieure netteté. Toutes les évolutions du monde ancien nous apparaissent commandées par la préparation divine de l'incarnation. Le monde chrétien, ce phénomène si incompréhensible, pour qui ne le regarde que des yeux de la raison, nous montre en Jésus-Christ le secret de son extension, de sa durée, de ses mouvements, de sa perfection, de son harmonie.

Jésus-Christ grandit tout, Jésus-Christ explique tout. Il faut donc que vous le connaissiez, Messieurs, si vous ne voulez être distancés, malgré tout votre savoir, par une foule de pauvres gens, par vos femmes, par vos enfants, pour qui Jésus-Christ est la science suprême. Ne m'accusez pas, je vous prie, d'en vouloir aux connaissances que vous avez laborieusement acquises. Je ne vous dis pas : éteignez les lumières, renoncez à ce que vous savez ; — mais bien, — cherchez Jésus-Christ pour rehausser et compléter toutes vos sciences humaines ; cherchez Jésus-Christ, il y va de l'honneur de votre intelligence.

III

J'arrive, Messieurs, à la question d'intérêt. Vous n'êtes pas, je l'espère, de ces êtres grossiers qui n'ont de sollicitude que pour les choses du temps; comme si la science, l'amour, les honneurs, la richesse, le plaisir devaient durer toujours. Vous avez réfléchi, en hommes sensés, sur la fragilité des petits bonheurs que l'on peut se procurer ici-bas, et compris qu'il n'en est aucun capable de satisfaire le désir immense d'être heureux, qui tourmente notre nature. C'est dans un autre monde, éternel et immuable, que vous comptez vous assurer la possession des vrais biens; c'est dans une patrie, où l'on ne rencontre ni la douleur, ni le péché, ni la mort, que vous espérez vous reposer des orages à travers lesquels s'accomplit votre voyage terrestre. Etre sauvé des décevantes félicités qui trompent notre soif de bonheur, sans l'éteindre, arriver au parfait et éternel contentement de nos légitimes besoins, de nos meilleures aspirations: voilà, si je ne me trompe, ce que tout homme sage croit être son plus grave intérêt.

Or, sur ce point, la sagesse humaine a sa théorie toute faite. Elle pose en principe que la connaissance philosophique de Dieu, jointe à la pratique des vertus naturelles, suffit pleinement pour notre salut. S'il n'y avait point d'autre enseignement que le sien, il faudrait bien s'en contenter; mais une autre sagesse, qui se prétend descendue du ciel, nous enseigne que notre plus grave intérêt est en jeu dans la recherche de Jésus-Christ. « Il n'y a pas de salut ailleurs qu'en lui, nous dit-elle : *Non est in alio aliquo salus*[1] ! — Pas de nom, sous le ciel, autre que le sien, qui puisse être la marque de notre élection divine[2]. — Principe de toutes choses, il en est la fin[3]. — Tout vient de lui, tout aboutit à lui. Personne ne va à son Père s'il ne le conduit[4]; — il conduit par la grâce, et la grâce a sa source en lui : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[5]. — Si vous cherchez hors de lui la vérité, vous ne la trouverez qu'incomplète et mutilée, car il est la

1. Act., cap. IV, 12.
2. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. (*Ibid.*)
3. Ego sum A et Ω principium et finis. (Apoc., cap. I, 8.)
4. Nemo venit ad Patrem nisi per me. (Joan., cap. XIV, 6.)
5. Rom., cap. VII, 25.

vérité; si vous vous acheminez loin de lui vers vos destinées éternelles, vous vous égarerez, car il est la voie; si vous prétendez vivre sans lui, vous mourrez, car il est la vie[1]. — Toute perfection humaine tombe en ruine si elle ne s'appuie sur lui, comme sur une pierre angulaire[2]. — Toute porte ouverte devant nous mène à la perdition, car il est l'unique porte du ciel éternel, où Dieu rassemble ses élus[3]. — Celui-là seul sera sauvé qui croira en lui et sera baptisé en son nom[4]. — Celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé[5]. — Celui qui ne l'aime pas, est anathème[6]. — Pensées, affections, nobles et saintes habitudes, bonnes œuvres, tout est inutile, tout est irrémédiablement perdu si nous ne sommes unis à lui, car, sans lui, nous ne pouvons rien faire[7]. — Tout par lui, tout avec

1. Ego sum via et veritas et vita. (Joan., XIV, 17.)
2. Hic est lapis qui reprobatus est a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli. (Act., cap. IV, 11.)
3. Ego sum ostium. Per me si quis introierit salvabitur. (Joan., cap. X, 9.)
4. Qui crediderit et baptizatus fuerit, hic salvus erit. (Marc., cap. XVI, 16.)
5. Qui non credit jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti filii Dei. (Joan., cap. III, 18.)
6. Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I Cor., cap. XVI, 22.)
7. Sine me nihil potestis facere. (Joan., cap. XV, 5.)

lui ; tout en lui : *Per ipsum et cum ipso et in ipso.* »

D'où vient cet enseignement, Messieurs? De moi ? — Non. Je ne suis pas un sage, uniquement occupé de faire concurrence à votre sagesse, je suis le représentant et l'organe de la société chrétienne, des siècles chrétiens, des peuples chrétiens. Les maximes évangéliques et apostoliques, que vous venez d'entendre, sont pour vous tellement publiques qu'il vous est impossible de les ignorer. Par conséquent, si elles vous imposent un devoir, vous ne pouvez pas, dans votre sagesse tout humaine, bénéficier de cette foi implicite dont Dieu se contente de la part de ceux qui, n'ayant point entendu la prédication de l'Evangile, sont disposés néanmoins, sans connaître Jésus-Christ, à croire tout ce que Dieu veut qu'ils croient, à faire tout ce que Dieu veut qu'ils fassent. A la publicité immense, l'enseignement qui fait dépendre votre salut éternel de la connaissance et de la recherche de Jésus-Christ, joint l'autorité la plus vénérable, la plus indiscutable. C'est l'Eglise qui parle : l'Eglise, vieille de dix-neuf siècles, pleine du souvenir des merveilles qui ont illustré son berceau, instruite par l'expé-

rience, toujours ferme dans sa foi, malgré les incessantes contradictions qui l'ont éprouvée ; l'Eglise, c'est-à-dire la science unie à la piété, l'amour prodigue de lui-même et tellement attentif à soulager les misères de cette vie, qu'on ne peut supposer qu'il veuille nous tromper quand il s'agit de nos intérêts éternels ; l'Eglise, c'est-à-dire des centaines de millions d'hommes de tous les âges, de tous les pays, de toutes les conditions, qui ont cru et croient encore en Jésus-Christ, qui ont donné et donnent encore leur sang pour Jésus-Christ, qui ont demandé et demandent encore leur perfection à Jésus-Christ, qui ont cherché et cherchent encore leur salut en Jésus-Christ. Est-ce que vous pouvez ne pas tenir compte de cette autorité, Messieurs ?

Remarquez bien, je vous prie, que la plus vulgaire prudence veut que vous preniez le parti le plus sûr, dans une affaire où votre sort éternel est tellement engagé que, si par malheur vous veniez à manquer votre but, vous ne pouvez plus vous reprendre pour l'atteindre.

Remarquez bien, encore, que l'enseignement chrétien est d'accord avec les données fondamentales de la sagesse humaine, touchant la nécessité

de fixer, par la pratique du bien, vos destinées dans un monde meilleur. Il veut, sans doute, que la nature se surpasse, mais il ne la contredit pas. Remarquez, enfin, qu'on ne vous laisse pas le choix entre la nature et la grâce : connaître Jésus-Christ, l'aimer, le servir, être uni à lui, c'est la condition *sine qua non* de votre salut: « *Non est in alio aliquo salus.* » D'où il suit que, même en vous plaçant à un point de vue purement humain, votre plus grave intérêt est insuffisamment garanti par la sagesse humaine, tandis qu'il est aussi parfaitement assuré que possible par la sagesse chrétienne. — Chercher Jésus-Christ est donc le parti le plus sûr. Négliger, par indifférence ou mépris, cette recherche, c'est plus que de la présomption, c'est de la folie.

Et maintenant, écoutez bien ma conclusion générale : Puisque notre plus grave intérêt est en jeu dans la recherche de Jésus-Christ, puisqu'il y va de l'honneur de notre intelligence, puisque cette recherche s'impose à notre honnêteté, celui qui ne cherche pas Jésus-Christ n'est ni un homme sage, ni un homme intelligent, ni un honnête homme.

Contestez-moi aujourd'hui, tant que vous voudrez, cette conclusion ; un jour, il faudra bien que

vous en confessiez la justesse. — Sages du monde, sur le seuil de cette éternité où vous croyez pouvoir vous établir en paix, par les seules forces de la nature, le Christ, que vous avez fui pendant votre vie terrestre, viendra au devant de vous et vous dira : « C'est moi : *Ego sum.* » A la splendeur de sa gloire, vous reconnaîtrez celui de qui dépendait votre salut ; honteux et consternés, vous tendrez vers lui des mains suppliantes et vous vous écrierez d'une voix lamentable : « Nous nous sommes donc trompés : *Ergo erravimus*[1]. » Mais lui, si longtemps méprisé par votre insolent orgueil, ne répondra à vos regrets tardifs que par cette parole terrible : « *Nescio vos* : Je ne vous connais pas[2]. »

Et vous, Messieurs, vous qui, convaincus de votre devoir, dépensez aux plaisirs et aux affaires de ce monde une activité fiévreuse, remettant de jour en jour les pieuses démarches qui doivent vous rapprocher de votre Sauveur ; vous qui dites sans cesse : demain ! demain ! quand les sollicitudes de la vie seront moins pressantes ; quand les passions auront éteint leur feu ; quand les années

1. Sap., cap. v, 6.
2. Matth., cap. xxv, 12.

auront mûri nos esprits trop volages; quand nous sentirons les approches des jours éternels : Demain! Demain! Hélas! vous comptez sans la force tyrannique des habitudes, sans les défaillances de l'âge, sans les surprises de la mort. — Un jour viendra, où votre esprit hébété, votre cœur refroidi, vos yeux hagards, vos mains fiévreuses, tout votre corps tremblant chercheront quelque chose, sans savoir quoi. Ceux qui vous aiment se feront illusion et croiront que vous avez trouvé; mais, s'ils pénétraient à fond le mystère de vos derniers instants, ils verraient s'accomplir l'oracle tombé de la bouche du Dieu qui vous invite à sa recherche : « *Quæretis me, et non invenietis*[1] : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. *Quæretis me et in peccato vestro moriemini*[2] : Vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché. »

Quant à ceux d'entre vous, Messieurs, qui croient connaître, aimer et posséder Jésus-Christ, qu'ils me permettent de leur dire avec l'apôtre saint Pierre : « Mes Frères, croissez dans la

1. Joan., cap. VII, 36.
2. *Ibid.*, cap. VIII, 21.

grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur[1]. » Croissez, car vous ne connaissez pas encore tout le mystère de sa personne, toute l'immensité de ses perfections, toute l'étendue de ses droits sur vous, tous les excès de son amour, tous les bienfaits dont il est la source. « Que cherchez-vous, dit saint Bernard, que vous ne puissiez trouver en Jésus-Christ? Etes-vous malade? Il est votre médecin. Etes-vous égaré? il est votre guide. Etes-vous attaqué? il est votre défenseur. Avez-vous soif? il est votre breuvage. Avez-vous froid? il est votre vêtement. Etes-vous triste? il est votre joie. Etes-vous dans les ténèbres? il est votre lumière. Etes-vous orphelin? il est votre père[2]. — Jésus-Christ est tout ce que vous pouvez et devez vouloir; désirez-le, cherchez-le[3]. »

Cherchez, afin de mieux comprendre ce que vous croyez; car, selon la belle parole de saint

1. Vos igitur, fratres, crescite in gratia et in cognitione Domini Jesu Christi. (II Petr., cap. III, 18.)

2. Quid quæris quod in illo non invenies? Si ægrotus es, medicus est. Si exul es, dux est; si impugneris, pugil est; si sitis, potus est; si alges, vestimentum est. Si tristaris, gaudium est. Si obtenebraris, lux est. Si orphanus es, pater est. (*De passione Domini*, cap. XXIV.)

3. Omnia quæ velle potes et debes, est Dominus Jesus Christus. Desidera hunc, require hunc. (*Ibid.*)

Augustin : « celui qui comprend ce qu'il croyait est préférable à celui qui désire encore comprendre ce qu'il croit ; celui qui, ayant la foi, ne cherche pas à comprendre ce qu'il a commencé par croire, montre par là qu'il ignore à quoi la foi est bonne. Soyons passionnés pour comprendre[1]. » — Nous connaissons Jésus-Christ ; cherchons-le toujours.

1. Qui vera ratione quod jam tantum modo credebat intelligit profecto præponendus est ei qui cupit adhuc intelligere quod credit ; si autem nec cupit, et ea quæ intelligenda sunt credenda tantum modo existimat, cui rei fides prosit ignorat..... Intellectum vero valde ama. (Epist., CXX, *ad Consent.*)

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

OU CHERCHER JÉSUS-CHRIST ?

MESSIEURS,

Nous avons, dans notre précédente instruction, solidement établi l'obligation qui nous incombe de chercher Jésus-Christ. Nous sommes invités à cette recherche par des signes manifestement extraordinaires qui nous pressent de nous enquérir des desseins et de la volonté de Dieu sur nous. Cette recherche doit nous faire pénétrer, aussi profondément que possible, les trois grands objets de nos connaissances : Dieu, le monde et nous-mêmes. Par cette recherche nous mettons à couvert notre plus grave intérêt, la conclusion

définitive et éternelle de notre épreuve terrestre; par conséquent, il y va de notre honnêteté, de l'honneur de notre intelligence, de notre prudence. Le parfait honnête homme, le savant complet, le vrai sage, est celui qui cherche Jésus-Christ.

Si j'ai eu le bonheur de vous convaincre de ces vérités, Dieu soit béni! Nous pouvons maintenant nous engager dans cette seconde question : Où chercher Jésus-Christ?

Je n'ai pas la prétention de vous décrire ici les voies mystérieuses et extraordinaires par lesquelles le Père nous attire à son Fils, par lesquelles ce doux Fils vient à notre rencontre. Certaines âmes ont le privilège des miséricordieuses surprises. Jésus-Christ longtemps oublié, méconnu, peut-être haï, se présente à elles au moment où elles s'y attendent le moins. Le voir, l'aimer, se donner à lui, est l'affaire d'un instant. Telle fut la rencontre de Paul avec Celui qu'il persécutait[1]. Je désire ces grâces privilégiées pour ceux d'entre vous que l'indifférence ou l'aveuglement éloignent de notre cher

1. Act., cap. IX.

Sauveur; mais, parce que vous n'avez aucun droit à ces grâces, mon devoir est de vous indiquer les lieux visibles et communs vers lesquels doit se diriger la recherche dont je vous ai prouvé la nécessité, après vous avoir signalé les endroits dangereux vers lesquels s'efforce de vous attirer l'esprit d'erreur et de mensonge.

I

Jésus-Christ annonçant à ses disciples les jours terribles, qui doivent mettre à l'épreuve la foi et la charité des fidèles, les prévient contre l'apparition des faux prophètes, habiles dans l'art de séduire : « *Et multi pseudo-prophetæ surgent et seducent multos*[1]. — Ces faux prophètes, dit-il, donneront de grands signes et des prodiges capables d'induire en erreur, si faire se pouvait, les élus eux-mêmes : *Et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi*[2]. — Prenez garde, si quel-

1. Matth., cap. XXIV, 11.
2. *Ibid.*, cap. XXIV, 24.

qu'un vous dit alors : Le Christ est ici, le Christ est là : ne le croyez pas : *Tunc si quis vobis dixerit : Ecce hic est Christus, aut illic : nolite credere*[1]. »

Messieurs, cet oracle du Sauveur est applicable à d'autre temps qu'à ceux qui virent tomber l'infortunée Jérusalem ; vous en pouvez constater de nos jours le sinistre accomplissement. Les faux prophètes pullulent parmi nous. Je ne parle pas des âmes pieuses et naïves qui prennent leurs rêves pour des visions divines, et prétendent diriger nos espérances à travers le dédale des événements contemporains. Couvrons-les de notre charitable pitié et laissons-les attendre, dans leur inoffensive anxiété, le démenti des faits. Les faux prophètes, contre lesquels nous devons nous tenir en garde, sont ces orgueilleux pontifes de la raison humaine, qui croient voir, dans un avenir prochain, la fin de l'Eglise et des institutions chrétiennes, parce qu'ils s'appliquent, sans relâche, à souiller, à dégrader, à mutiler la divine personne du Christ. Les grands signes qu'ils nous donnent, pour nous convaincre de l'imminence

1. Matth., cap. XXIV, 23.

de notre dernier jour, sont les progrès merveilleux de la science et les prodigieux travaux de la critique. A les entendre, on dirait qu'un nouveau *fiat lux* a été prononcé sur le monde et sur l'histoire ; que les ténèbres, au milieu desquelles s'est développée la foi de dix-huit siècles, vont se dissiper comme par enchantement ; qu'on va voir clair, enfin, dans les dogmes surannés que l'ignorance et le fanatisme ont enfantés.

Dieu, s'il existe, n'est pas tel que nous le rêvons : un être personnel, préoccupé de nos destinées et de nos agissements, entrant en rapport avec sa créature, s'efforçant de l'ébahir, à la manière des bateleurs, par de prétendus miracles, pour lui faire accepter des révélations. Par conséquent, tout le système religieux qui repose sur le dogme d'une incarnation divine, s'écroule.

C'est le droit, aussi bien que le devoir de la science, arrivée à sa complète maturité, d'expliquer humainement ce Christ, dont l'imagination mal réglée des générations inexpérimentées a tant abusé. — Là-dessus, Messieurs, les prophètes de la raison se livrent à de stupéfiantes et interminables débauches d'interprétations. Chacun croit avoir trouvé le vrai Christ, et l'on entend leurs

voix discordantes s'écrier : « *Christus hic. Christus illic.* Le Christ est ici. Le Christ est là. »

Le Christ! c'est un sectaire révolté contre la loi de Moïse, un séditieux, un perturbateur, un blasphémateur, un sacrilège justement condamné par les sages de sa nation, justement appelé aujourd'hui au tribunal de la raison pour rendre compte de son œuvre néfaste.

Le Christ! c'est un rêveur, dont l'imagination exaltée s'est égarée dans un monde mystique, jusqu'à s'identifier avec la divinité.

Le Christ! c'est un délicieux moraliste, un sage qui a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin; un Socrate, victime de sa généreuse audace, comme tous les grands réformateurs.

Le Christ! c'est le démocrate socialiste préludant au triomphe des masses populaires sur les castes privilégiées.

Le Christ! c'est la personnification d'une ambition nationale vivement surrexitée par des promesses énigmatiques.

Le Christ! c'est la compilation savante des idées platoniciennes ou des rêveries du *Zend-Avesta*.

Le Christ! c'est un symbole représentant l'incarnation de l'infini dans le fini.

Le Christ! c'est l'humanité dans son immense et imposante collectivité.

Le Christ! c'est la nature humaine ramenée à sa conception idéale.

Le Christ! c'est tout, hormis l'homme-Dieu [1]. J'ai pu, Messieurs, vous présenter sans danger, au cours de mes conférences, les Christs de la raison; mais, ce serait à vos risques et périls que vous iriez les chercher vous-mêmes, dans les œuvres des faux prophètes, où les entassements de citations, les suppressions habiles, les rapprochements perfides, les commentaires outrés, les hypothèses impudentes, et quelquefois aussi les charmes du style conspirent pour séduire.

Si vous avez lu ces œuvres, permettez-moi de vous dire, Messieurs, que vous avez été, tout ensemble, souverainement imprudents et injustes. Votre mémoire, presque vide des religieux enseignements qui avaient formé la foi dans vos âmes, votre foi, âprement combattue, peut-être mortellement blessée par vos passions, avaient

1. Voyez : *Exposition du dogme catholique*. Trente-sixième conférence : *Les faux christs*, 1re partie.

certes besoin d'une autre lecture. — Mais, le bruit qui se fait autour des livres à scandale, les révélations que promettent ces livres ont alléché je ne sais quelle curiosité malsaine, toujours à l'affût des contradictions et des étrangetés. — Vous avez lu; quelle imprudence! Et comme vous en avez promptement recueilli les fruits! Le vain étalage d'érudition que la critique rationaliste déploie dans ses ouvrages, l'audace de ses affirmations, les flatteries subtiles qu'elle prodigue à la raison, les ornements littéraires dont elle pare ses élucubrations malhonnêtes, tout cela vous a séduits, à tel point que vous n'avez pas même songé à demander aux docteurs de l'impiété de quel droit ils prétendaient vous imposer leurs opinions; s'ils étaient bien d'accord entre eux; s'ils procédaient, dans la recherche de ce qu'ils appellent la vérité, dégagés de toute passion, de tout parti pris, de tout préjugé; où devait, finalement, aboutir leur travail de démolition des croyances chrétiennes; et, à l'heure même où vous prétendiez user, vis-à-vis de notre dogme fondamental, de la liberté de penser, vous subissiez niaisement la tyrannie d'un jugement particulier, qui vous isolait de l'universelle et impo-

sante affirmation du monde chrétien. Vous n'avez pas, ou vous n'avez plus la foi en Jésus-Chrit; mais, comment l'auriez-vous, après une pareille imprudence?

Cette imprudence, Messieurs, se complique d'une souveraine injustice. Puisque vous preniez connaissance d'un acte d'accusation contre la vérité, vous deviez, en tout droit, tout honneur, prendre connaissance de sa défense, avant de prononcer un jugement; lire, avec les ouvrages où le dogme chrétien est clairement exposé, ceux où les objections et les hypothèses de l'incrédulité sont solidement refutées, et savamment détruites. — L'avez-vous fait? Non. — Que ce soit négligence ou calcul de votre part, il n'importe; vous avez été injustes, et la privation ou la perte de la foi, si toutefois vous l'avez eue, est pour vous plus qu'un malheur, c'est un crime.

Funestes à ceux qui n'ont jamais eu la foi, à ceux dont la foi blessée et alanguie va bientôt mourir, les œuvres des faux prophètes ne sont pas sans danger pour ceux qui veulent être fermes dans leurs croyances. — J'en appelle à votre expérience, Messieurs. Un grand nombre d'entre vous ont eu le bonheur de recevoir, de leur pre-

mière éducation, une foi vivante et robuste. Ils marchaient droit sur le chemin de la vérité; mais aujourd'hui, peut-être, ils hésitent, ils s'arrêtent, ils sont tentés de revenir sur leurs pas. Le trouble, l'inquiétude, le doute ont envahi leur âme, naguère tranquille, confiante et sereine. D'où vient ce changement? De la clairvoyance spontanée de leur raison découvrant, tout à coup, dans ses croyances chrétiennes, des ombres qui l'épouvantent, des contradictions qui la révoltent? Non, — mais d'une curiosité mal à propos satisfaite. Ils ont voulu faire comme tout le monde : lire, sans que leur état ou le cours naturel de leurs études leur en imposât la nécessité, les productions de l'impiété. Ils se croyaient assez avisés et assez forts pour résister aux adresses et aux assauts de l'erreur. Fâcheuse présomption, aujourd'hui punie par un affaiblissement de leur confiance en Dieu, une altération de leur paix intérieure. Oh! que l'Eglise a bien raison de nous interdire ces dangereuses et coupables lectures! Sa sollicitude maternelle, sur ce point, n'est après tout qu'une conséquence de ce grave et solennel avertissement du Sauveur : « Si l'on vous dit : le Christ est ici, le Christ est là, ne le croyez pas, n'y allez pas

voir. » Vous devez en tenir compte, Messieurs, vous qui vous glorifiez d'être les enfants de l'Eglise. — Evidemment, puisque vous êtes obligés de chercher Jésus-Christ, ce n'est pas dans les lieux ténébreux et malpropres, où la passion s'acharne à le défigurer et à le flétrir, que vous le rencontrerez, mais dans les régions pures et sacrées où se conservent fidèlement son histoire et sa doctrine, où se fait sentir l'influence de sa grâce et de ses vertus. — Si vous voulez bien me suivre, Messieurs, je vais vous faire parcourir rapidement ces régions.

II

A cette question : où faut-il chercher Jésus-Christ? Je réponds d'abord : Dans les Livres Saints.

L'élévation des pensées, la sublimité du style, la candeur des récits, la profondeur de la doctrine, la sainteté des préceptes, les vues sur l'avenir, l'originalité des parties et l'harmonie du tout, les recommandent, plus qu'aucun livre, à

notre attention et à nos respects. Ils embrassent l'histoire du monde entier, depuis la première éclosion du tourbillon d'où jaillissent les astres, jusqu'à la consommation de toutes choses dans le sein de Dieu; mais, de la première à la dernière page, ils sont surtout remplis de Jésus-Christ. Ils nous racontent sa divine génération et nous promettent sa venue. Ils nous le montrent préparé dans le sang de la race humaine, à l'heure même où elle tombe sous le coup de la malédiction due au péché; passant, germe mystérieux et divinement protégé, dans les veines des patriarches et des rois de Juda, et finalement reçu dans le sein très pur de la Vierge qu'il doit appeler sa Mère. Longtemps à l'avance, ils essaient de balbutier son nom, de décrire sa grandeur et son incomparable beauté. Ils font passer sous nos yeux les figures qui représentent quelques-unes de ses perfections ou des circonstances de sa vie; ils accumulent et enlacent les indications prophétiques; ils crayonnent, par anticipation, tous les traits de sa sublime personne, pour qu'on le reconnaisse dans la nuit des contradictions, des opprobres, de la souffrance et de la mort; ils font marcher les peuples et les empires vers son berceau. Puis,

tout à coup, l'on entend ce cri du ciel : « Au commencement était le Verbe, le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair. *Et Verbum caro factum est.* »

Les anges saluent sa bienvenue. On le voit naître dans une étable, comme le plus pauvre des enfants; charmer par ses grâces divines les pasteurs qui le visitent; attirer à lui les sages d'Orient et leur imposer, jusqu'à l'adoration, le respect de sa majesté cachée. Proscrit par un roi jaloux, il sanctifie la terre étrangère; de retour dans sa patrie, il étonne par sa sagesse précoce les docteurs d'Israël. Jusqu'à l'âge de trente ans, il enveloppe de mystère sa parfaite obéissance, ses humbles labeurs et les progrès de sa grande âme. Après cela, il nous apparaît au désert, luttant contre l'ennemi du genre humain, recevant, dans le baptême du Jourdain, le témoignage de son précurseur et le témoignage bien autrement auguste du Père céleste qui l'appelle son Fils bien-aimé. Avec quelle autorité il se fait suivre de ses disciples! Que ses enseignements sont simples ! Que sa doctrine est élevée! Quelle parfaite morale il enseigne à ce monde qui a essayé de toutes les corruptions ! Comme l'on sent bien qu'il est le maître

de ce royaume des cieux qu'il annonce et qu'il promet! Maître plein d'amabilité et de douceur pour les âmes humbles et droites, justement sévère aux orgueilleux et aux hypocrites, mais toujours prêt à ouvrir son cœur aux pécheurs repentants; maître des cœurs qu'il pénètre de son regard clairvoyant; maître de la nature qui obéit à ses ordres; maître des infirmités humaines qu'il guérit par ses attouchements sacrés; maître de la mort à qui il redemande des victimes; maître de la grâce qu'il répand dans les âmes avec le pardon des péchés, il prouve par sa doctrine, ses œuvres et sa vie qu'il est le Fils de Dieu. Et, cependant, on le méprise, on l'injurie, on le menace, on le persécute, on le saisit, on l'enchaîne, on le sature d'opprobres, on demande son sang, on le condamne à mort, on met sa chair en lambeaux, on le crucifie; il meurt abandonné de la terre et du ciel. Mais, il devait en être ainsi, pour qu'il entrât dans sa gloire, pour que l'arrêt de notre condamnation fût déchiré, pour que la vie divine se répandît sur le monde. La mort, d'habitude si sûre de son triomphe, la mort que Jésus attendait, à laquelle il s'est livré, la mort n'a pas la force de le retenir entre ses bras, et, tout de suite après que

nous avons contemplé le Christ expirant, nous entendons les anges s'écrier : « *Surrexit sicut dixit*. Il est ressuscité, comme il l'avait dit. »

Les Saints Livres ne se ferment pas sur ce grand événement, Messieurs. Dans l'enseignement, les travaux, les souffrances et les visions des apôtres, c'est encore Jésus-Christ qu'ils nous montrent : Jésus-Christ, commencement et fin de toutes choses, médiateur de Dieu et des hommes, principe de toute grâce, source féconde de tous les prodiges ; Jésus-Christ, fondant son église et sanctifiant ses élus ; Jésus-Christ, objet prochain de notre foi, de notre espérance, de notre amour, et modèle de notre vie ; Jésus-Christ, réglant le sort des peuples, préparant le jugement du monde, inscrivant le nom de ses enfants sur le livre de vie et marquant leur place dans la céleste Jérusalem ; Jésus-Christ, que toutes les générations sanctifiées et sauvées de la mort appellent l'une après l'autre : « *Veni Domine Jesu!* Viens, Seigneur Jésus[1] ! »

Tel est, Messieurs, le plan général des Saintes Écritures. Les livres historiques, sapientiaux et

1. Apoc., cap. XXII, 20.

prophétiques de l'Ancien Testament, l'Evangile, les Actes des apôtres, leurs Epîtres, l'Apocalypse se résument en trois mots : préparation, apparition, règne de Jésus-Christ.

Vous connaissez ces livres, vous avez plus d'une fois, je pense, entendu discuter leur autorité, plaisanter leur enseignement; vous vous en êtes défié, mais, les avez-vous jamais lus ? La Bible, ce livre adorable où Dieu a versé, à pleines mains, les trésors de sa sagesse et de son amour, la Bible n'a peut-être pas de place dans vos bibliothèques de famille, où s'étalent tant de livres inutiles ou frivoles. Vous la jugez d'après les appréciations intéressées des pontifes de la raison, mais vous ignorez sa composition, vous n'avez aucune idée de ses enseignements et de son langage. Et pourtant, Messieurs, c'est là qu'il faut chercher Jésus-Christ; c'est là qu'il apparaît dans sa vraie lumière à ceux qui ont besoin de croire; c'est là que les croyants apprennent à le mieux connaître, aimer et servir : « Lisez attentivement les Ecritures[1], disait le Sauveur à ceux qui doutaient de la divinité de

1. Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere; et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me. (Joan., cap. v, 39.)

sa mission, vous verrez qu'elles me rendent témoignage. »

Si le temps vous manque, Messieurs, pour parcourir le vaste champ des Saintes Lettres, lisez au moins l'Evangile. C'est le point central de l'Ecriture ; les autres livres seraient incomplets et dépareillés s'il n'existait pas. Le sublime y est comme habituel, la sincérité s'y impose avec plus d'autorité que partout ailleurs, la sainteté y brille de son plus vif éclat ; mais, surtout, Jésus-Christ s'y montre à chaque ligne, sous des traits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, pour peu qu'on ait l'esprit et le cœur droits, et ses apparitions multiples produisent des impressions qui ne s'oublient pas. Enfant pauvre, que le ciel salue et que les pouvoirs ombrageux persécutent ; adolescent, caché dans l'ombre d'une vie laborieuse et croissant en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ; apôtre du royaume de Dieu, sans ressources humaines et sans asile, mais grand en paroles, puissant en œuvres, fécond en bienfaits, victime héroïque du péché et vainqueur de la mort par sa propre vertu : dans toutes les phases de sa vie, il arrache à l'âme convaincue cette confession que provoqua sur le calvaire le spectacle

de sa mort : « *Vere Filius Dei erat iste* : Cet homme était vraiment le fils de Dieu[1]. »

Oui, disait un illustre capitaine ramené par les tristesses de l'exil à de religieuses pensées, « l'Evangile est le livre par excellence. Je ne me lasse pas de le lire et tous les jours avec le même plaisir... Une fois maître de notre esprit, il captive notre cœur... L'âme séduite par sa beauté ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait ; il en dirige les pensées et les facultés ; elle est à lui[2]. » Lisez-le donc, Messieurs. Non seulement il console et ramène à Jésus-Christ les grandes infortunes, mais il forme les saints. Mon bienheureux Père Dominique n'avait pas d'autres livres avec lui dans ses courses apostoliques. Tous les jours, il en lisait quelques pages, et ravivait par cette lecture sa confiance en Dieu, et la forte résolution qu'il avait prise de devenir, de plus en plus, semblable à son divin Maître. Lumière de la foi, volonté de bien faire, désir toujours croissant de votre perfection et de votre salut, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, vous trouverez tout cela dans

1. Matth., cap. XXVII, 54.
2. *Mémoires de Sainte-Hélène.*

l'Evangile. Je ne vous demande pas de longues réflexions, ni une étude approfondie, mais une lecture régulière de quelques instants : le matin avant d'aller à vos affaires, le soir avant de prendre votre repos ; et j'ai la confiance que vous deviendrez chrétiens, si vous ne l'êtes pas ; que vous le deviendrez davantage, si vous l'êtes déjà. Une eau bienfaisante, en tombant goutte à goutte, finit par pénétrer la terre et y féconde toutes les bonnes semences.

Lisez assidûment, mais prudemment. Une hérésie trop fameuse, aujourd'hui blessée à mort par l'application même de son principe fondamental, a voulu livrer au libre examen l'interprétation des Saintes Lettres. C'était se confier témérairement aux courtes vues et à l'extrême mobilité de l'esprit humain. S'il y a dans la vie de Jésus-Christ des côtés extérieurs par lesquels il est facilement accessible à toute intelligence, il y a dans sa personne et sa doctrine des mystères profonds sur lesquels une autorité divine a seule le droit de se prononcer. J'aurai l'occasion de vous expliquer plus tard comment cette autorité a été établie. Permettez-moi de l'affirmer purement et simplement aujourd'hui, et de vous dire que pour con-

naître, sans crainte d'erreur, le mystère de l'homme Dieu, il faut chercher Jésus-Christ dans l'Eglise.

Comme le monde physique où les perfections s'harmonisent, où le mouvement et la vie se renouvellent sans cesse, nous montre Dieu, l'Eglise, par son admirable structure et son indéfectible vitalité, nous montre Jésus-Christ présent. La toute-puissante action de celui qui a dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » se révèle aujourd'hui, plus que jamais, dans l'existence de ce corps immense que ne peuvent entamer les forces conjurées de l'erreur et des passions humaines.

« Le Christ est là : *Ecce hic est Christus.* » — Voilà ce que doit confesser tout homme intelligent et sincère, qui sait et veut établir une rigoureuse proportion entre les phénomènes et les causes. Mais, cette première révélation du Christ, en son Eglise, n'est que la préparation d'une révélation plus intime qui se fait par la doctrine. L'Eglise seule possède et peut donner la vraie science de Jésus-Christ. Elle la donne par des définitions qui, peu à peu, ont dégagé la vérité de l'erreur ; elle la donne par son enseignement théologique,

qui commente, illumine, et féconde ces définitions ; elle la donne par le pieux mouvement de sa vie liturgique qui, d'une fête à l'autre, nous fait passer par tous les mystères de l'homme-Dieu. Les définitions, vous les avez apprises par cœur lorsque vous étiez enfants ; l'enseignement théologique, vous pourriez le recevoir encore, comme le recevaient jadis des milliers d'étudiants, si une révolution néfaste n'avait renversé nos chaires dans le sang. Mais, viennent les jours plus heureux dont nous voyons briller l'aurore, nos universités restaurées reprendront les nobles traditions du passé, et la jeunesse, qui doit remplacer notre génération mal instruite, se fera, je l'espère, un honneur de chercher dans la théologie, le couronnement et la synthèse des sciences humaines.

Toutefois, Messieurs, quand bien même vous devriez rester étrangers à l'enseignement théologique, vous pourrez encore trouver Jésus-Christ dans l'Église, en répondant à ses appels. L'orbe sacré de la liturgie s'ouvre devant vous ; il est impossible de le parcourir assidûment sans que l'intelligence et le cœur reçoivent l'empreinte des mystères qu'on y célèbre. Le doux Noël, la joyeuse Épiphanie, la douloureuse semaine sainte,

la glorieuse Pâques, la sainte Pentecôte, le triomphant *corpus Domini*, les fêtes et les dimanches qui se succèdent, s'enlacent, reviennent à la même place dans le cours des années, en rappelant, l'un après l'autre, toutes les phases de la vie du Sauveur, gravent dans les âmes la science de sa personne, de ses natures, de sa grandeur, de ses perfections, de ses mérites, de ses commandements, de ses promesses, de son amour, de ses effusions, de ses bienfaits, de son œuvre éternelle dont nous sommes une partie vivante. Au lieu d'employer vos loisirs en des délassements vulgaires, soyez de nos fêtes, Messieurs, et vous apprendrez à connaître et à aimer Jésus-Christ. Vos femmes le connaissent et l'aiment mieux que vous, parce que, mieux que vous, elles savent le fêter. La liturgie était jadis le livre vivant du peuple. Voyez ce qu'il a gagné à ne plus le lire.

Un autre livre, où nous pouvons chercher Jésus-Christ avec la certitude de le trouver, plus accessible à notre faiblesse, c'est la vie des saints : gloire de l'Église, démonstration pratique de la divinité de l'Évangile, expression parfaite de la volonté de l'homme-Dieu, saisissante imitation de sa vie, épanouissement merveilleux de sa toute-puissante

vertu. L'apôtre disait de lui-même : « Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi[1]. » Ainsi peuvent parler tous les saints. La sève surnaturelle qui circule dans leur âme transfigurée et dans leur chair purifiée, c'est le sang du Christ; la force qui les soutient et qui les anime dans les rudes et incessants combats de la vie spipituelle, c'est la force du Christ; les admirables vertus qu'ils pratiquent, ce sont les vertus du Christ; l'amour qui les couronne, c'est l'amour du Christ; la prodigieuse puissance dont ils disposent, c'est la puissance du Christ; le Dieu qu'ils appellent leur Père, c'est le père du Christ; le royaume vers lequel ils aspirent en demandant, avec une inénarrable tristesse, la dissolution de leur corps mortel, c'est le royaume du Christ. « Le Christ est là : *Ecce hic est Christus!* »

Oui, Messieurs, le Christ est là! et sa clarté, adoucie par des réfractions multiples, réjouit nos regards incapables de supporter les rayons directs de ce soleil divin. Malgré les voiles dont il se couvre dans l'Évangile, pour tempérer l'éclat de sa majesté, le Fils de Dieu pourrait décourager notre

1. Vivo jam non ego vivo, vivit vero in me Christus. (Galat., cap. IX, 3.)

faiblesse, si nous n'avions sous les yeux que le faisceau glorieux de ses insondables et inexprimables perfections. Il les disperse miséricordieusement, et nous les représente répandues et comme diluées dans des vies semblables à la nôtre. C'est bien lui qui nous apparaît; mais devant la révélation amoindrie de son incomparable grandeur, les prétextes, que met en avant notre lâcheté, s'évanouissent. A toutes nos oppositions une voix ironique, dit saint Augustin, répond du fond de notre conscience : « Quoi, tu ne pourrais pas, ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là[1] ? » Les saints, hommes comme nous, ont cherché Jésus-Christ, trouvé Jésus-Christ, se sont transfigurés en Jésus-Christ, pour nous conduire à Jésus-Christ.

Pourquoi ne lisez-vous pas leurs vies, Messieurs? Avez-vous donc peur de n'y pas trouver les joies d'esprit et les émotions de cœur que vous cherchez en des mensonges? Que j'ai pitié de vous voir perdre votre temps, fausser votre jugement, corrompre votre goût, et peut-être dépraver votre cœur, sur des récits imaginaires, tandis que la

1. Irridebat me irrisione hortatoria quasi diceret : Tu non poteris quod isti, quod istæ. (*Confes.*, lib. VIII, cap. 2.)

réalité vivante vous promet tant d'intéressantes révélations, tant de salutaires enseignements! Quelle action mystérieuse et compliquée du ciel, du monde et de l'enfer, dans la vie des saints ! Quelle guerre incessante des puissances invisibles qui se disputent une âme! Que de forces dépensées dans les combats de l'esprit contre la chair ! Quelles victoires! Quels triomphes! Quels prodiges! Que de lumière, dans ces esprits qui pénètrent les abîmes de l'avenir, les abîmes plus profonds du cœur humain, et les abîmes plus profonds encore du monde surnaturel! Que d'amour, dans ces cœurs à qui Dieu communique souvent sa toute-puissance pour contenter, par des miracles, le désir qu'ils ont de faire du bien! Quel mépris de tout ce qui est bas! Quelle habitude du noble et du grand ! Quel héroïsme en présence de la persécution, de la souffrance et de la mort! Quelle ivresse du sentiment religieux! Quel repos en Dieu! Voulez-vous de l'extraordinaire, du grandiose, du sublime, du merveilleux, du tendre, du touchant : les poignantes émotions du drame et de la tragédie, la splendeur de l'épopée? Vous trouverez tout cela dans la vie des saints. Mais, surtout, Messieurs, vous y trouverez le Christ : le Christ

qui les anime, le Christ qui les transfigure, le Christ qui vit en eux, le Christ qui vous fera dire : « O Fils de Dieu, tu es merveilleux dans tes saints ! *Mirabilis in sanctis tuis.* »

Écoutez, je vous prie, le récit d'un fait admirable que je tiens d'un curé de campagne :

Une paysanne, depuis longtemps éprouvée par la maladie, avait l'habitude de réunir pour la prière ses onze enfants autour de son lit. Avant la prière, on lisait la vie des saints. Un soir, on avait lu la passion d'un jeune martyr, qui, au milieu des plus horribles tourments, était mort, confessant joyeusement le nom de Jésus. Après la lecture, la mère s'écria d'une voix pleine de larmes : « O mes enfants, qui donc en ferait autant aujourd'hui ? » Les onze enfants se levèrent ensemble et répondirent : « Nous, mère, nous tous, avec la grâce de Notre-Seigneur. » — Voilà, Messieurs, les sentiments que vous feriez éclore dans l'âme de vos enfants, si vous preniez l'habitude chaque jour, à une heure réglée, de fermer les livres frivoles, d'imposer silence aux bruits de la vie mondaine, pour faire de la vie des saints la lecture de famille.

J'ai fini, Messieurs ; vous savez maintenant où trouver Jésus-Christ. Cherchez-le, je vous en con-

jure. Il n'est pas besoin de frapper aux portes des lieux sacrés que je viens de vous indiquer; ces portes sont ouvertes; Jésus vous appelle. Ne méritez pas, par votre indifférence, le reproche que sa bouche adorable adressait à l'ingrate Jérusalem : « J'ai voulu vous attirer à moi, vous n'avez pas voulu venir [1]. » Mais puissé-je bientôt vous entendre tous dire, d'un cœur joyeux : « J'ai trouvé mon Maître, mon Sauveur, mon Christ, mon Dieu. Je l'aime, je le tiens embrassé, je ne le quitterai plus : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* [1]. »

1. Jerusalem, Jerusalem... Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! (Matth., cap. XXIII, 37.)
1. Cant., cap. III, 4.

MERCREDI-SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

COMMENT CHERCHER JÉSUS-CHRIST?

MESSIEURS,

L'indication des lieux sacrés où l'on peut trouver Jésus-Christ était indispensable pour vous diriger dans la recherche, dont j'ai établi la nécessité; mais, elle ne suffit pas. J'ai à vous demander compte, aujourd'hui, de vos dispositions, à les régler, pour assurer la réussite de cette si noble, si importante, si sainte entreprise : la recherche de Jésus-Christ.

Infailliblement on s'égare, et le Christ que l'on trouve n'est qu'un faux christ, si l'âme va à sa rencontre, obscurcie, faussée, rétrécie par des

dispositions perverses. On voit s'accomplir en elle ces paroles de l'Evangéliste : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas ; le Verbe est dans le monde, et le monde ne le connaît pas ; il vient prendre possession de ce qui lui appartient, et les siens ne veulent pas le recevoir pour ce qu'il est : pour le Fils de Dieu, plein de grâce et de vérité[1]. » Cette ignorance, ou méconnaissance de Jésus-Christ n'est que trop commune, Messieurs, vous le savez bien. Pour vous en préserver, je veux répondre présentement à cette question : Comment chercher Jésus-Christ? Ma réponse se résume en trois mots : Simplicité, droiture, bonne volonté.

I

Un esprit est simple, quand, semblable à l'atmosphère d'un beau jour, il livre au passage de la lumière sa limpide transparence; un esprit est

1. Lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt... (verbum) in mundo erat... et mundus eum non cognovit. In propria venit et sui eum non receperunt. (Joan., cap. I, 5, 10, 11.)

simple, quand il s'ouvre franchement aux faits qui doivent former ses connaissances ; un esprit est simple quand il procède, dans l'investigation d'une vérité, dégagé de tout ce qui pourrait entraver ses libres mouvements et fausser la direction de ses forces natives. Tel doit être, Messieurs, votre esprit dans la recherche de Jésus-Christ. Les partis pris, les préjugés sont comme des nuages à travers lesquels l'œil de l'âme voit mal; des barrages qui défigurent et mutilent au passage, les objets de nos observations ; des liens qui arrêtent la marche logique de notre raison et nous fixent inévitablement à de fausses appréciations.

Un contemporain [1], savant illustre qui a consacré sa vie à rédiger le code de la science expérimentale, démontre que les progrès de cette science dépendent de la simplicité avec laquelle l'expérimentateur regarde se produire les faits naturels, et des soins qu'il prend à se purger d'avance de toute idée arrêtée, de tout esprit de système. Cette règle si sage, nous devons, Messieurs, l'appliquer à l'observation des faits supé-

1. Claude Bernard.

rieurs par lesquels Dieu se manifeste et s'abouche avec l'humanité. C'est parce qu'elle n'en a pas tenu compte, que la science antichrétienne a créé ces types difformes et dépareillés que nous avons appelés les faux christs. — Ainsi que je vous l'ai fait remarquer, la place que Jésus-Christ occupe dans l'histoire du monde est trop considérable pour qu'un homme, qui se pique de quelque savoir, refuse sur ce point tout examen. D'accord avec nous sur cette vérité : Il faut chercher Jésus-Christ, l'incrédulité en arrive à contredire notre perpétuelle croyance, à se contredire elle-même. Pourquoi ? Parce que, selon la parole de l'Ecriture, ses yeux obstinés ne veulent pas quitter la terre[1], parce que ses conclusions sont fixées d'avance par des principes auxquels elle prétend asservir les faits, parce qu'elle ne veut absolument trouver dans l'histoire qu'un christ préconçu.

L'homme simple cherche d'abord à se rendre compte de la valeur des témoignages par lesquels lui arrive la connaissance des faits historiques ; il examine ces faits. — Frappé par le caractère

1. Oculos suos statuerunt declinare in terram. (Psalm., XVI.)

exceptionnel et étrange de ceux qu'il rencontre à l'origine du christianisme, il les compare à d'autres faits, et finit par se convaincre que la bonté, la sagesse et la toute-puissance de Dieu ont dû intervenir, dans les événements qu'aucune cause naturelle ne peut expliquer suffisamment. — Telle n'est point la méthode de l'incrédulité. Son parti est pris contre Dieu et contre l'humanité. Parti-pris contre Dieu, à qui elle refuse, absolument, le droit de communiquer ses lumières infinies à notre intelligence faite pour la lumière ; le pouvoir de disposer en maître de la nature, et de faire exception, par un acte souverain, aux lois qu'il a établies ; la possibilité, en un mot, de se mettre en rapport avec sa créature, si on ne lui conteste pas son être même. Parti pris contre l'humanité, dont elle méprise les témoignages, pour ne croire qu'à sa propre critique : comme si, l'ignorance, l'illusion, la folie, l'imbécillité, la fourberie avaient été le partage des générations infortunées qui ont précédé le dix-neuvième siècle. Par suite de ce parti pris, ce n'est pas l'histoire qui s'impose à l'esprit humain, c'est l'esprit humain qui s'impose à l'histoire pour lui faire subir des tortures inouïes d'où les faits ne sortent que mutilés et mécon-

naissables. Nous avons trouvé le Christ! disent les impies. Non, vous ne l'avez pas trouvé : parce que vos yeux défaillants ne pouvaient pas le voir tel qu'il est; parce que la lumière de sa face radieuse ne pouvait pas éclairer votre esprit, plus enténébré que celui des payens, dont l'apôtre maudissait la coupable ignorance[1].

Je veux croire, Messieurs, qu'il n'y a parmi vous aucun incrédule à la manière de ces corrupteurs d'histoire, dont le parti pris aveugle l'esprit. Mais, suivant le conseil du Sauveur : « Regardez, et voyez si, autour de votre lumière intellectuelle, qui est l'œil de votre âme, il n'y a point de ténèbres[2] »; ténèbres, que vous n'avez peut-être pas cherchées, mais, qui sont entrées en vous, par une pénétration latente due à l'action des milieux pervertis dans lesquels éclôt et se développe votre vie religieuse; — je veux dire : quelques-uns de ces préjugés vulgaires, qui s'installent comme autant de principes incontestables et deviennent, à notre insu, la règle de nos jugements : préjugés philo-

1. (Gentes.). Tenebris obscuratum habentes intellectum alienati a vita Dei. (Ephes., cap. IV, 18.)

2. Vide ne lumen quod est in te tenebræ sint. (Luc., cap. XI, 35.)

sophiques, scientifiques, historiques, politiques, économiques même. Par exemple : Que la raison a le droit naturel de se rendre compte de tout, et que l'on peut regarder comme non-avenu ce qu'elle ne comprend pas ; que les dogmes religieux, fixes et irréformables, imposent à la science un contrôle qui gêne ses libres mouvements et arrête son développement normal ; que les abus, maintes fois remarqués dans la longue vie du christianisme, nous autorisent à croire qu'il n'a pas été fidèle à la pensée de son fondateur, peut-être, même, à suspecter son origine divine ; que ses principes et sa forme autoritaire s'accordent mal avec certains régimes, où la liberté réclame plus impérieusement ses droits ; que la doctrine de détachement qu'il nous prêche, au nom de Jésus-Christ, est l'ennemie jurée de la prospérité temporelle des peuples et des splendeurs de la civilisation. Que sais-je encore ? Les préjugés pullulent ; il n'est homme de vingt ans qui n'en ait déjà fait une copieuse moisson.

Sous l'influence de ces préjugés, Messieurs, vous n'entrerez qu'avec défiance dans les lieux sacrés où se fait la recherche de Jésus-Christ. Vous discuterez avec les Livres Saints, au lieu

de vous soumettre humblement à leur enseignement; vous aurez peur de vous compromettre avec les mystères; vous ferez un partage maladroit et injuste des faits qu'il faut prendre et de ceux qu'il faut laisser, des dogmes et de la morale, acceptant celle-ci, écartant ceux-là. Vous répugnerez à l'autorité de l'Eglise ; vous oublierez ses grands et incommunicables caractères, où se révèle le divin, pour lui contester ses définitions. Vous ne verrez dans la vie des saints que les choses qui choquent votre délicatesse mondaine et vos aspirations tout humaines, et vous ne saurez pas découvrir en eux le principe de leurs grandes actions : le Christ qui les anime et les vivifie. Finalement, vous bâtirez un christianisme à votre façon, vous moulerez un Christ à la taille de vos préjugés : un homme grandiose que vous entourerez de vos respects, mais qui ne sera ni le Christ de l'Evangile, ni le Christ de l'Eglise, ni le Christ des saints. Vous vous illusionnerez peut-être à ce point, que vous croirez offrir à ce christ amoindri l'hommage de votre foi. Erreur profonde ! L'objet de la foi est le vrai Christ, Fils unique de Dieu, et ce Christ ne se trouve que par la simplicité.

Ne confondez pas, je vous prie, la simplicité dont il est ici question, avec la faiblesse d'esprit, la naïveté béate, la niaiserie, toutes choses que l'on pourrait reprocher, peut-être, à ceux qui se laissent influencer par les préjugés. On n'est pas simple parce que l'on accepte sans examen et sans contrôle un jugement tout fait, mais, parce qu'on débarrasse son esprit de ce qui pourrait l'empêcher d'exercer librement ses naturelles fonctions, et de recevoir le vrai dans toute sa pureté.— Ainsi entendue, la simplicité a des affinités merveilleuses avec la lumière. « Si votre œil est simple, dit le Sauveur, tout votre corps est en quelque sorte lumineux[1] » parce que ses mouvements se font à coup sûr. De même, si notre esprit est simple, toute notre âme se meut dans la lumière et va droit à son but. — Défiez-vous donc, Messieurs, de ces jugements tout faits, qui courent le monde, s'imposent à votre irréflexion et séjournent en vous, comme des nuages qui obscurcissent, comme une sorte de bain chimique, qui décompose et altère les vérités importantes, dont

1. Lucerna corporis tui est oculus. Si oculus tuus fuerit simplex totum corpus lucidum est. (Matth., cap. VI, 22. Luc., cap. XI, 34.)

dépend votre salut. — Puisque vous êtes obligés de chercher Jésus-Christ, cherchez-le d'abord avec simplicité d'esprit.

II

Je réclame en second lieu, la droiture du cœur : « C'est aux cœurs droits, dit le Psalmiste, que se montre le Verbe, lumière divine : *Exortum est in tenebris lumen rectis*[1]. » Aux cœurs droits, c'est-à-dire aux cœurs, dont les affections tranquilles et pures ne cherchent que le vrai bien, ou du moins, aux cœurs dont les passions n'ont pas encore étouffé cette voix mystérieuse qui crie en nous : En haut ! En haut ! *Sursum corda !* Troublé dans ses affections, détourné du vrai bien, qui seul peut le satisfaire, rivé par des passions impérieuses et obstinées à des objets vils et menteurs, le cœur obscurcit l'esprit, altère sa clairvoyance, et paralyse ses mouvements. Vous avez souvent entendu dire de ceux qui affectent l'incrédulité : c'est le cœur qui leur fait mal à la

1. Psalm., CXI.

tête ; cela est vrai, pour l'immense majorité ; et, si vous êtes sincères avec vous-mêmes, Messieurs, vous conviendrez que cela est vrai pour ceux d'entre vous qui, depuis de longues années, résistent aux appels de Dieu et s'obstinent à vivre loin de lui. — On a beau leur dire : il faut chercher Jésus-Christ ; on a beau leur indiquer les lieux sacrés où ils le trouveront sûrement ; une secrète terreur les retient ; ils n'osent pas aller au-devant de leur condamnation. Ils prévoient une invasion de lumière, qui dissiperait les ténèbres dont il leur plaît, pour le moment, d'envelopper leurs affections déréglées ; ils prévoient des révélations et des grâces, qui les obligeraient de désavouer des habitudes dont ils ne veulent pas, tout de suite, se défaire ; ils ont peur, ils s'efforcent de ne pas voir en eux-mêmes ; ils ferment les yeux à toute lumière qui vient du dehors ; ils s'immobilisent dans une indifférence silencieuse, qui leur permet d'attendre l'heure problématique sur laquelle ils comptent, pour faire le premier pas vers celui qui les appelle.

Je les plains, Messieurs; toutefois, il y a encore au fond de leur cœur un reste de droiture. Ils comprennent que leur état ne peut s'accorder avec

les exigences d'un Maître divin, dont il faudrait subir les volontés. Ils ne prétendent pas se justifier, mais ils voudraient s'oublier. Assurément, ils ont tort de s'immobiliser dans l'indifférence; cependant, toute coupable qu'elle est, cette indifférence vaut mieux que l'empressement criminel de ceux qui cherchent, sous l'influence d'une passion dont ils ont hâte d'assurer en eux le tranquille et souverain empire.

Chez ces derniers, le cœur dépravé ne rencontre en Jésus-Christ que des contradictions. Il suffit qu'il se montre, qu'il ouvre la bouche, non pas pour les confondre, car ils ne veulent pas être confondus, mais pour les révolter. — Sont-ils épris d'eux-mêmes, avides d'honneurs, tourmentés d'ambitieux désirs, envieux de ce qui les surpasse, superbes et dédaigneux pour les petits? Ils voient un Dieu humilié, anéanti dans sa chair, méprisé, saturé d'opprobes; un Dieu qui se plaît avec les humbles, ils entendent un Dieu qui leur dit : « Apprenez de moi que je suis humble de cœur; ne cherchez pas les premières places; quiconque s'élève sera abaissé; les premiers seront les derniers; laissez venir à moi les petits; si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez

pas dans le royaume des cieux ; si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. » — Ont-ils au cœur des haines invétérées qui refusent le pardon ? Méditent-ils des vengeances ? Ils voient un Dieu qui s'offre pour le salut des pécheurs, un Dieu qui promet sa miséricorde à tous les prodigues qui l'ont offensé, un Dieu qui appelle les traîtres : « Mon ami! » un Dieu qui prie, avant de mourir, pour ses bourreaux ; ils entendent un Dieu qui dit : « Bienheureux les doux, bienheureux les pacifiques, bienheureux les miséricordieux ! Aimez-vous les uns les autres, aimez vos ennemis eux-mêmes. Réconciliez-vous avec vos frères ; pardonnez, non pas une fois, mais septante fois sept fois. A celui qui pardonne, il sera pardonné. » — Sont-ils dévorés de la fièvre de l'or ; attachés passionnément aux biens de ce monde ; prêts à l'injustice pour les acquérir ; et pour les retenir, durs à la misère ? Ils voient un Dieu enfant couché sur la paille, un Dieu adolescent qui vit, au jour le jour, de son labeur d'ouvrier, un Dieu apôtre qui reçoit l'aumône et n'a pas une pierre pour reposer sa tête ; ils entendent un Dieu qui leur dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! Malheur à

vous, riches ! car il est plus facile au chameau de passer par le trou de l'aiguille, qu'au riche d'entrer dans le royaume des cieux. Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? Faites-vous par l'aumône des amis dans le ciel, avec vos richesses d'iniquité ; donnez et il vous sera donné. » — Enchaînés par des amours coupables, esclaves d'une chair flétrie, dont les honteuses émotions leur deviennent un besoin ; ils voient un Dieu permettre contre lui toutes les calomnies, mais défendre que le plus léger soupçon effleure sa pureté ; ils entendent un Dieu leur dire : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! Bienheureux ceux qui, par d'héroïques résolutions, mutilent leur sens dépravé ! Il suffit d'une pensée impure pour souiller le cœur de l'homme ; le désir seul nous rend adultères. » — Affamés de bien-être et de jouissance, saturés de plaisir, en garde contre la douleur ; ils voient un Dieu maltraité, blessé, sanglant, crucifié ; ils entendent un Dieu leur dire : « Malheur à vous qui riez, bienheureux ceux qui souffrent ! La voie du ciel est rude, le royaume des cieux souffre violence. Que celui qui veut venir après moi, porte sa croix. Celui qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de moi. »

Éloquents et terribles contrastes! Un cœur, où il resterait quelque droiture, en serait touché; ceux dont le cœur est dépravé se révoltent. Il leur déplaît de voir et d'entendre condamner les chères passions qui sont devenues, en eux, comme une seconde nature, et auxquelles ils semblent tenir autant qu'à leur vie. Il leur déplaît, surtout, que ce soit un Dieu qui les condamne. S'ils pouvaient le faire descendre du tribunal auguste et infaillible d'où il prononce, ils diminueraient, ils annuleraient, peut-être, l'autorité de ses sentences. Eh bien, soit! Non seulement, ils se prêtent à l'invasion des préjugés qui courent le monde et les livres, mais ils les recherchent avec une âpre sollicitude ; ils les entassent, les pressent, les condensent, y ajoutent le poids des blasphèmes de l'impiété la plus décidée, et, sous cet écrasement, ils ne voient bientôt plus qu'un Christ rapetissé à la taille des autres hommes, un Christ impuissant, un Christ qui ne les gêne plus. C'est pour en arriver là qu'ils l'ont cherché, tant ils étaient pressés d'en finir avec lui.

Ne vous prévalez pas de cette lamentable conclusion, Messieurs les indifférents; si vous êtes moins criminels, il n'en est pas moins vrai que

votre état proteste contre le devoir sacré qui vous incombe de chercher Jésus-Christ. Vous n'avez pas renié ce devoir, c'est possible ; mais vos atermoiements sont une injure faite à Dieu, une imprudence qui compromet votre plus grave intérêt. Le misérable reste de droiture, qui vous fait craindre la confrontation de votre vie coupable avec la volonté d'un maître souverain, ne vous sauvera pas. — Allez plus avant. Soyez assez droits, non pas encore pour triompher de vos passions, et établir dans vos cœurs le règne de ces tranquilles et pures affections du vrai bien, qui vous introduiront dans l'intimité divine; vous n'obtiendrez cette parfaite droiture qu'après avoir longtemps connu, aimé et possédé Jésus-Christ; mais, soyez assez droits pour comprendre qu'il faut sérieusement combattre les penchants qui vous troublent le cœur, sincèrement désavouer les fautes où vous cherchez des jouissances temporelles, ardemment désirer d'être délivrés des chaînes du péché, et attendre avec confiance votre délivrance de celui qui s'appelle Sauveur. Alors, s'accomplira en vous l'oracle du prophète : « Au milieu des ténèbres du monde, la lumière du Verbe s'est levée sur les cœurs droits ; *Exortum est in tenebris lumen rectis corde.* »

III

J'arrive, Messieurs, à une troisième disposition délicatement mêlée aux deux précédentes, mais qui demande ici quelques explications particulières : la bonne volonté dans la recherche de Jésus-Christ.

J'appelle bonne volonté, une volonté sincère, une volonté généreuse, une volonté persévérante.

Une volonté sincère se prononce et va droit à son but ; elle ignore ces suspensions, qui endorment l'âme dans une molle inaction, en lui persuadant qu'elle fait assez et que Dieu doit faire le reste. Elle ne dit pas : Je voudrais, mais, je veux.

Je voudrais ! ce mot facile est dans la bouche de tous ceux qui n'ont que des velléités chrétiennes. — Émus par le spectacle de la douce piété, des vertus fortes et aimables, du bonheur tranquille qu'ils voient s'épanouir autour d'eux, ils ne peuvent se défendre d'une sainte convoitise ; et, à leur femme, à leurs enfants, à leurs amis, qui les pressent de se rapprocher de Dieu, ils répondent : Je voudrais, comme vous, avoir la foi; je voudrais,

avec vous, connaître, aimer, servir Jésus-Christ; je voudrais prendre part aux fêtes intimes de vos âmes, je voudrais !.... Mais !.... Mais quoi, Messieurs ? Attendez-vous que Dieu vous fasse violence ? Si c'est son bon plaisir, il le peut; mais, c'est assez pour sa miséricorde qui vous poursuit, pour sa sagesse qui respecte votre liberté, de cette première grâce d'attrait par laquelle il sollicite votre cœur. A cette grâce, vous répondez par un acte qui n'est pas sincère. Ce n'est pas, *je voudrais* qu'il faut dire, c'est : *je veux.*

Écoutez les Gentils venus, de loin, à Jérusalem pour assister aux fêtes. Ils ont entendu parler de Jésus-Christ, ils le cherchent. S'adressant à l'apôtre Philippe qu'ils connaissent, ils ne disent pas : Ne pourrait-on pas voir Jésus ? Mais, il prient avec instance; ils expriment sincèrement une volonté bien arrêtée : « *Volumus Jesum videre*[1] : Nous voulons voir Jésus. » A cette volonté, Jésus répond aussitôt par ces solennelles paroles : « L'heure est venue, le Fils de l'homme va se faire connaître : *Venit hora ut glorificetur filius hominis*[2]. »

1. Joan., cap. XII, 21.
2. Joan., cap. XII, 23.

Voyez Zachée, prince des publicains, riche et homme du monde. « Il veut voir Jésus, se rendre compte de sa personne : *Quærebat videre Jesum quis esset.* » Empêché par la foule, il monte sur un arbre près de l'endroit où doit passer le Sauveur, et celui-ci, touché de son empressement, le pénètre du regard et lui dit : « Zachée, descends vite, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison : *Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere*[1]. »

Voilà la bonne volonté, Messieurs, elle est sincère, elle se prononce, elle dit : Je veux; elle monte, sans retard, aux lieux sacrés où le Fils de Dieu se révèle ; elle le demande aux livres saints, à l'Église, aux vies admirables qui reproduisent, pour le mettre à notre portée, sa physionomie divine. Elle ne se contente pas de nous faire entrevoir, elle veut nous faire connaître à fond : *Quærebat videre Jesum quis esset ;* et Jésus se montre tel qu'il est pour la récompenser de sa sincérité.

En second lieu, la bonne volonté est une volonté généreuse, c'est-à-dire, Messieurs, qu'elle va jus-

1. Luc., cap. XIX, de 1 à 10.

qu'au bout de la vérité. Elle ne sépare pas ce qu'il faudra croire de ce qu'il faudra faire; mais, toutes les conséquences pratiques d'une vérité connue, elle les accepte d'avance, sans exception aucune. Quand Jésus-Christ viendra prendre possession de l'âme qui le cherche, il imposera sans doute le respect et le culte de sa divine majesté; il faudra renverser à ses pieds les idoles qui ont séduit notre esprit et notre cœur : erreurs longtemps caressées, passions facilement obéies, habitudes prises et comme incarnées dans notre personne; il faudra, au mépris de notre orgueil et de notre sensualité, des repentirs, des aveux, des réparations, des changements; il faudra contredire, peut-être, à tout notre passé pour porter le joug d'une loi parfaite, et nous engager dans une vie laborieuse où notre mollesse ne trouvera aucun repos, si nous sommes fidèles à nos devoirs de chrétiens; bref, il faudra se crucifier, avec le Dieu crucifié. Mais, qu'importe! si elle doit trouver la vérité, alors même qu'elle n'en discerne pas encore clairement toutes les conclusions pratiques, la bonne volonté se décide à tout, comptant bien qu'on ne peut se mettre en rapport avec Dieu, sans recevoir de lui la force en même temps que la lumière.

Avec autant de générosité que de sincérité elle s'écrie : « Je veux voir Jésus. *Volumus Jesum videre.* »

Enfin, Messieurs, la bonne volonté est une volonté persévérante; une volonté que ne rebutent pas les difficultés, et qui, par tous les moyens dont elle peut disposer, s'efforce d'arriver à son but. Employer toutes nos ressources de facultés, de temps, de travail, dans la recherche de Jésus-Christ, c'est notre devoir; l'entreprise est digne des plus nobles efforts. Mais, attendons-nous à des arrêts qui éprouveront notre courage. L'influence latente des préjugés et des passions, même après que nous les avons désavoués, ne laisse pas de se faire sentir. L'esprit, en quête de la lumière, voit monter devant lui des points noirs qui se condensent en nuages obscurs. — Ce sont des mystères profonds, dont la raison s'effraye; une perfection si haute qu'elle confond et désespère la faiblesse humaine. Le Christ cherché nous apparaît dans l'ombre, et nous sommes tentés de dire avec les infortunés que fait parler le prophète Isaïe[1] : « Nous attendions la lumière, et voici les

1. Isai., LIX, 9.

ténèbres. *Expectavimus lucem et ecce tenebræ.* » Mais la bonne volonté passe outre; plus résolument que jamais elle s'écrie : « *Volumus Jesum videre.* Je veux voir Jésus. » Ce n'est plus un commandement qu'elle s'adresse à elle-même, c'est une prière qu'elle fait à Dieu ; car elle a senti que la puissance naturelle de l'homme ne pouvait pas s'élever jusqu'à l'acte surnaturel de la foi; elle a compris cette parole du Sauveur : « Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'attire[1]. » Elle se déploie donc tout entière dans le suprême effort d'une prière fervente : « O Dieu, dit-elle, illumine mes yeux, *Illumina oculos meos.*— Envoie-moi ta lumière et ta vérité. *Emitte lucem tuam et veritatem tuam.*— O Christ, montre-moi ta face adorable. *Ostende faciem tuam.* — Dis-moi qui tu es pour que je croie en toi. Par pitié, je t'en conjure, fais-moi voir. *Domine fac ut videam.* »

La prière, voilà, Messieurs, le dernier acte de la bonne volonté dans la recherche de Jésus-Christ. Ne vous plaignez pas de n'avoir pas encore la foi si vous n'avez pas encore prié. On prie autour de vous, je le sais. Mais, Dieu attend, pour exaucer

1. Nemo potest venire ad me nisi Pater.... traxerit eum. (Joan,, cap. VI, 44.)

les pieuses importunités de ceux qui vous aiment, un mot de votre cœur et de votre bouche, qui soit pour lui la souveraine expression de votre bonne volonté. Dites ce mot, faites cette prière, je vous en conjure, et vous ne tarderez pas à tomber aux pieds du maître adoré qui vous attend, en chantant avec nous : Je crois. *Credo.*

Un mot avant de vous quitter, Messieurs. Ne croyez pas que j'aie répondu à cette question : — Comment rechercher Jésus-Christ ? — uniquement pour ceux d'entre vous qui n'ont pas encore le bonheur d'être chrétiens. Mes explications peuvent convenir à tout le monde; car, si avancé que l'on soit dans la vie chrétienne, on doit toujours chercher Jésus-Christ pour le mieux connaître, pour le mieux aimer, pour le mieux servir, et pour mieux jouir de toute son intimité. Par conséquent, on n'est jamais au bout de sa simplicité, de sa droiture, de sa bonne volonté. Si l'on n'a plus de graves préjugés, on peut avoir des opinions risquées et dangereuses, et même de pieuses illusions à écarter. Si l'on n'a plus de grandes passions, on peut en avoir de petites, qui obligent à désavouer sans cesse des imperfections opiniâtres. Si l'on n'a plus à prendre la résolution d'être

chrétien, on peut avoir à prendre la résolution d'être fidèle, et même d'être parfait. Si l'on n'a plus à demander la foi, on peut avoir à en demander la conservation, l'accroissement dans une vision, de jour en jour plus profonde et plus pure, des perfections de notre bien-aimé Sauveur.

Chrétiens, ne cessez jamais de chercher Jésus-Christ, par la simplicité, la droiture, la bonne volonté. Eussiez-vous la science chrétienne d'un Thomas ou d'un Augustin, la vision du grand Paul, ne cessez jamais de vous dire avec une ferveur croissante : « Nous voulons voir Jésus. *Volumus Jesum videre.* » Et vous, mon Sauveur, approchez-vous de plus en plus des âmes qui vous sont chères. Faites-leur connaître mieux aujourd'hui les trésors insondables de votre personne sacrée. Réjouissez-les par d'incessantes visites, par des révélations toujours nouvelles de votre beauté; accroissez leur amour; comblez de vos meilleurs biens leur vie religieuse, jusqu'au jour où votre éternelle présence les béatifiera à jamais. Venez, Seigneur Jésus! *Veni, Domine Jesu!*

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

POURQUOI CHERCHER JÉSUS-CHRIST?

MESSIEURS,

Vous êtes convaincus, je l'espère, de l'obligation de chercher Jésus-Christ; vous savez où le trouver; il ne tient qu'à vous de disposer votre âme par la simplicité, la droiture, la bonne volonté, pour que votre recherche soit fructueuse. — Tout est prêt, il ne me reste plus qu'une dernière et importante question à vous adresser : Pourquoi chercher Jésus-Christ? ou, si vous l'aimez mieux : Que faire lorsqu'on a eu le bonheur de trouver Jésus-Christ? Pensez-vous qu'il se contente d'une connaissance platonique de ses perfections, d'une

foi sans œuvres, par laquelle vous confesserez sa divinité, sans tirer les conséquences pratiques de ce dogme fondamental? Cela n'est pas possible. Celui qui se croit chrétien, dans de pareilles conditions, se ment à lui-même et n'a trouvé Jésus-Christ que pour aggraver contre lui les jugements de Dieu.

Quand les premiers chercheurs arrivèrent d'Orient à Jérusalem, conduits par une constellation miraculeuse, ils dirent aux juifs : « Où est le roi que nous cherchons? Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer[1]. » Mais, leur adoration ne fut pas un hommage incomplet et stérile. Par leurs présents symboliques, ils exprimèrent qu'en reconnaissant la perfection infinie, la royale grandeur, l'immense amour du Verbe incarné, ils se donnaient à Lui.

Voilà donc, Messieurs, la réponse à cette question : Pourquoi chercher Jésus-Christ? — Pour se donner à lui, pour qu'il devienne notre maître, notre ami, notre vie. — Il y a dans ces trois titres, la matière de plusieurs discours; je les rapproche

1. Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in oriente et venimus adorare eum. (Matth., cap. II, 2.)

dans cet entretien afin d'y trouver ce que je veux vous exposer simplement : la règle condensée de notre vie chrétienne.

I

Reconnaître Jésus-Christ comme notre maître, c'est la conséquence logique de notre foi dans la vérité de sa mission et la dignité infinie de sa personne. Dès qu'il est certain pour nous que quelqu'un est l'envoyé de Dieu, nous ne pouvons pas lui refuser la parfaite soumission de notre esprit et de notre cœur. Or, Messieurs, le premier caractère que Jésus-Christ lui-même nous révèle, avant de nous faire entrer dans le mystère de sa vie intime, c'est son caractère d'envoyé. — Prie-t-il son Père ; il lui rappelle sans cesse la mission qu'il a reçue de sa miséricordieuse bonté : « La vie éternelle est de vous connaître, vous seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ[1]. — J'ai parlé pour que l'on sache que vous m'avez envoyé[2]. — J'envoie les miens comme

1. Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum et quem misisti Jesum Christum. (Joan., cap. XVII, 3.)
2. Dixi ut credant quia tu me misisti. (Joan., cap. XI, 42.)

vous m'avez envoyé[1]. » — S'adresse-t-il à ses disciples et au peuple ; il invoque auprès d'eux l'autorité de sa mission : « Je ne suis pas venu de moi-même, mais, je sors de Dieu, c'est lui qui m'envoie[2]. — Celui que Dieu a envoyé a dans la bouche les paroles de Dieu[3]. Je ne suis pas seul, mais il y a moi, et celui qui m'envoie[4]. Il est avec moi, et il ne m'abandonne pas à moi-même[5] » Non seulement Jésus-Christ invoque l'autorité de sa mission, il la prouve. Il la prouve par le témoignage mystérieux de son Père, par le témoignage public et solennel des œuvres merveilleuses qu'il opère. C'est avec raison qu'il oppose aux résistances de l'incrédulité cet argument décisif : « *Si mihi non vultis credere operibus credite*[6]. Si vous ne voulez pas croire à ma parole, croyez à mes œuvres. »

1. Sicut tu me misisti in mundum et ego misi eos. (Joan., cap. XVII, 18.)
2. Ex Deo processi et veni : neque enim a meipso veni. sed ille me misit. (Joan., cap. VIII, 42.)
3. Quem misit Deus, verba Dei loquitur. (Joan., cap. III, 17.)
4. Solus non sum : sed ego, et qui misit me. (Joan., cap. VIII, 16.)
5. Qui me misit mecum est, et non reliquit me. (Joan,, cap. VIII, 29.)
6. Joan., cap. X, 38.

Nul doute, Jésus-Christ est un maître divin, par la vertu de son titre d'envoyé; mais il y a entre lui et Dieu plus qu'un rapport de mission, il y a, quant à la nature, un rapport d'identité. « Je suis dans mon Père, dit-il, mon Père est en moi[1]. Moi et mon père nous ne sommes qu'une seule et même chose[2]. Qui me voit, voit celui qui m'a envoyé[3].» Entendez-vous, Messieurs? nous n'avons pas en Jésus-Christ, comme dans les sages et les prophètes de l'ancienne loi, un simple reflet de la lumière éternelle; c'est le soleil éternel lui-même, levé sur le monde pour l'inonder de sa lumière et le pénétrer de sa chaleur; c'est la sagesse infinie et substantielle dans laquelle Dieu se voit lui-même et voit toutes choses; c'est le Verbe, la parole vivante, par laquelle Dieu s'exprime lui-même et exprime toutes choses; c'est le maître suprême, le maître des maîtres.

Abstenez-vous, pour le moment, à l'endroit de cette vérité, de tout ce qui est pure spéculation, vous aurez plus tard l'occasion de vous satisfaire;

1. Ego in Patre, et Pater in me est (Joan., cap. XIV, 10.)
2. Ego et Pater unum sumus. (Joan., cap. X, 30.)
3. Qui vidit me vidit eum qui misit me. (Joan., cap. XII, 45.)

veuillez, je vous prie, la considérer d'une manière pratique. Jésus-Christ est maître : Il l'est par sa doctrine, il l'est par sa loi, il l'est par son exemple. Donc, vous devez le croire, vous devez lui obéir, vous devez l'imiter.

Vous devez le croire, jusqu'à la plus entière soumission de votre esprit. Si sa parole sainte vous conduit dans un monde supérieur que ne peut ni pressentir, ni pénétrer la raison, suivez-la. Si elle vous met en présence de mystères insondables, qui échappent à votre compréhension, adorez-les. Qu'importe après tout, que vous ne compreniez pas? Le vrai ne laisse pas d'être le vrai, puisque le maître le voit et l'affirme. A tout ce qu'il vous dit de la nature de Dieu, de la vie et des personnes divines, de son éternelle génération, de sa propre personne, de la valeur de ses actions, de l'extension de ses mérites, de la communication de sa vie, de votre état, de vos destinées, vous devez répondre : *Credo*, je crois. — Pas de réserves, pas d'interprétations privées ; le maître a eu soin de pourvoir à l'intégrité et à l'interprétation authentique de sa parole. Ce n'est plus sa bouche divine qui vous parle aujourd'hui ; mais, n'est-ce pas lui encore que nous entendons, puis-

qu'il a mis à sa place son Eglise et qu'il lui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles? C'est par l'Eglise que l'hommage de votre intelligence va au maître : « Qui vous écoute m'écoute, dit-il : *Qui vos audit me audit*[1]. »

Par l'Eglise aussi, vos mépris insolents montent jusqu'à la source des lumières. Jésus nous montre, en quelques mots, les pas gigantesques de cette escalade sacrilège : « Qui vous méprise me méprise; qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé : *Qui vos spernit, me spernit. Qui autem me spernit; spernit eum qui me misit*[2]. » Mépris de Dieu : voilà ce qu'on lit sur le front de toutes les sectes qui refusent de reconnaître dans l'Eglise l'autorité et la parole du maître Jésus-Christ.

Jésus est maître : Quel honneur pour nous, Messieurs, de lui soumettre notre esprit! — Il y a eu, et il y a encore, des écoles fidèles à la doctrine vénérée d'un homme de génie, qui se font gloire d'arrêter l'invasion des nouveautés, de répondre aux contradictions, de trancher les diffi-

1. Luc., cap. x, 16.
2. Ibid.

cultés par cette sèche affirmation : « Le maître l'a dit : *Magister dixit.* » Imprudente confiance qui, ne voulant pas tenir compte de la faiblesse humaine, l'expose à proscrire le vrai et à éterniser l'erreur. Mais nous, grâce à Dieu, nous n'avons pas à redouter ce funeste effet de notre foi sans réserve ; car, lorsque nous disons : *Magister dixit*, c'est l'infaillible science et la suprême véracité de Dieu que nous mettons en cause : Dieu a parlé : *Deus dixit.*

Le maître divin enseigne, il faut le croire ; il commande, il faut lui obéir. Sa volonté sans contrôle pèse sur la nôtre avec un souverain empire. Gardez-vous bien de séparer la loi du maître de sa doctrine. La loi est une doctrine ; ne pas croire à son indiscutable autorité, c'est n'avoir qu'une foi incomplète. Pour obéir, ne demandez pas conseil à vos instincts, à vos penchants, à vos convoitises, à vos habitudes prises, vous les trouverez à chaque instant en opposition avec la loi de Jésus-Christ. Cette loi sainte a tracé et aplani la route qui vous doit conduire au royaume des Cieux ; elle a tout prévu, même la violence qu'il faudra vous faire pour vous soumettre à ses prescriptions. Prenez-en résolument votre parti. Le maître

commande; résignez-vous à tous les sacrifices d'orgueil, d'amour-propre, de sensualité que vous imposent ses commandements. Ah! sans doute, il est dur à la nature de contenir ses ambitions, de modérer ses convoitises, d'abaisser ses prétentions, d'aiguillonner sa molesse, de régler ses ardeurs, de calmer ses transports, de veiller sur les pensées de l'esprit, de prévoir et d'arrêter les égarements de l'imagination, d'étouffer les désirs malsains du cœur, d'ordonner ses affections, de se détacher des biens périssables pour ne chercher que les biens éternels, de mortifier ses sens, enfin de renoncer à l'amour de soi, et de crucifier sa chair; mais, c'est la loi. — Etre doux et humble, c'est la loi; être chaste et mortifié, c'est la loi; être bienfaisant, miséricordieux, généreux dans ses pardons, c'est la loi; être patient, résigné, ami de la souffrance, c'est la loi; aimer, même ceux qu'on aurait des raisons de haïr, c'est la loi; contredire en tous points l'homme charnel, c'est la loi; punir cet homme en l'amenant aux pieds d'un autre homme pour qu'il avoue, pleure et déteste ses faiblesses, ses infirmités, ses fautes, ses crimes, c'est la loi; loi unique, qui ne souffre pas la compétition d'une autre loi, car il est impossible de

servir deux maîtres à la fois. Si le monde, Messieurs, s'est emparé de vous par ses maximes; si, pour ne pas cesser d'être chrétiens, vous vous efforcez de concilier ces maximes avec la loi de Jésus-Christ, vous trahissez votre véritable et unique maître.

C'est le trahir encore que de prétendre conformer sa vie à la loi évangélique sans tenir compte des prescriptions de l'Eglise. Organe du Christ enseignant, l'Eglise est la continuation vivante du Christ législateur, et nous atteignons Dieu aussi bien par le mépris des lois, que par le mépris des enseignements de l'Eglise. Soit, donc, qu'elle ordonne nos actes religieux, soit qu'elle règle les époques où nous devons nous approcher de Jésus-Christ pour recevoir le pardon de sa miséricorde, soit qu'elle préside à notre table pour nous rappeler le devoir chrétien de la pénitence, il faut obéir parce que c'est le maître qui commande.

Jésus est maître de notre intelligence par sa doctrine, de notre volonté par sa loi, mais quel maître aimable et condescendant! Pour mieux s'assurer notre soumission, il fait lui-même ce qu'il nous demande et nous invite à l'imiter : « Je

vous ai donné l'exemple, dit-il, suivez mes traces[1]. » Maître de la doctrine, il semble vouloir s'effacer devant elle, pour la mieux recommander à nos respects. « Je ne parle que comme mon Père m'a dit de parler[2]. Je ne dis que ce qu'il m'a enseigné[3]. Ce que j'enseigne, je l'ai vu en lui[4]. Mes paroles ne sont pas de moi-même. Ma doctrine n'est pas la mienne, mais la doctrine de celui qui m'envoie[5]. » Maître de la loi, il nous offre en sa personne le type du parfait obéissant. « Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a confié ma mission[6]. Accomplir la volonté de mon père, c'est ce que je cherche en toutes choses[7]. — C'est ma nourriture[8]. » Et à

1. Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis. (Joan., cap. XIII, 15.)
2. Quæ loquor sicut dixit mihi Pater sic loquor. (Joan., cap. XII, 50.)
3. Sicut docuit me Pater hæc loquor. (Joan., cap. VIII, 28.)
4. Ego quæ vidi apud Patrem meum loquor. (Joan., cap. VIII, 38.)
5. Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (Joan., cap. VIII, 16.)
6. Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam sed voluntatem ejus qui misit me. (Joan., cap. VI, 38.)
7. Non quæro voluntatem meam sed voluntatem ejus qui misit me. (Joan., cap. V, 30.)
8. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. (Joan., cap. IV, 34.)

l'heure où les terribles angoisses de l'agonie le pressent de demander grâce, il s'écrie : « Que ce ne soit pas ma volonté que je fasse, ô mon Père, mais la vôtre[1]. » Il nous enseigne la prière, mais sa vie n'est qu'une continuelle oraison. Il veut que nous soyons humbles, mais il commence par s'abaisser lui-même jusqu'à l'anéantissement. Il nous prescrit d'être chastes, mais il est la pureté même, la pureté que ses plus mortels ennemis n'osent pas soupçonner. Il nous demande le détachement des biens terrestres, mais il s'en dépouille lui-même jusqu'à la pauvreté. Il nous ordonne d'ouvrir sur toutes les misères nos affections et nos mains généreuses, mais, lui-même, il passe en faisant le bien. Il nous invite au dévouement, mais lui-même est venu, non pour être servi, mais pour servir les autres. Il nous prêche le pardon des offenses, mais lui-même pardonne aux ennemis qui le persécutent, aux traîtres qui le livrent, aux ingrats qui l'oublient, aux lâches qui l'abandonnent, aux bourreaux qui le crucifient. Il nous recommande de ne pas craindre le mépris des hommes, mais il va lui-même au-devant des

1. Non mea voluntas, sed tua fiat. (Luc., cap. XXII, 42.)

opprobres. Il dit : « Faites pénitence, » mais son âme brisée et son corps déchiré en portent partout les douloureux stigmates. Il nous appelle au sacrifice, mais lui-même s'immole pour le salut du genre humain.

Quel maître, Messieurs, a jamais donné comme lui l'exemple du respect de sa propre doctrine et de sa propre loi ? Ah ! nous avons souvent besoin de détourner les yeux de ceux qui enseignent et commandent ici-bas, pour ne pas commencer, par le mépris de leur personne, l'apprentissage d'un mépris plus coupable et plus funeste. Sur notre Jésus, au contraire, l'œil se repose, et le disciple comprend que, à devenir le serviteur d'un tel maître, on grandit, puisqu'on ne peut le servir sans l'imiter ; l'imiter sans reproduire en soi la plus haute perfection qui ait honoré l'humanité.

II

Devenir les serviteurs d'un maître divin, c'est déjà, Messieurs, une brillante conclusion de la recherche de Jésus-Christ ; cependant, nous pouvons l'approcher de plus près. — Aussi bon, qu'il

est grand, il nous a dit : « Je ne veux plus vous appeler des serviteurs, mais des amis. *Jam non dicam vos servos vos autem dixi amicos*[1]. » Ce n'est pas l'habitude des maîtres de ce monde, d'inviter ceux qui les servent à l'amitié, car ils ont peur que le respect ne souffre d'un sentiment qui pousse à la familiarité. Mais, notre divin maître se met au-dessus des usages humains, parce qu'il sait que la familiarité la plus intime et la plus tendre, en nous comblant de joie et d'honneur, ne peut qu'ajouter à sa grandeur et rendre plus profonds nos respects, plus parfaits nos services. — Il interroge notre cœur et lui dit : « M'aimes-tu ? *Diligis me* ? » Il prétend que de notre amour pour lui, dépend l'amour de son Père pour nous. « *Qui diligit me, diligetur a Pater meo*[2]. » Il veut que de l'amour procède notre fidélité à son service. « *Si quis diligit me, sermonem meum servabit*[3]. » Il promet à l'amour tous les pardons de sa miséricorde. « *Remittentur ei peccata multa quoniam dilexit multum*[4]. » Il exige de

1. Joan., cap. XV, 15.
2. Joan., cap. XIV, 21.
3. Joan., cap. XIV, 23.
4. Luc, cap. VII, 47.

nous l'amour, jusqu'à ne vouloir souffrir dans notre cœur aucun sentiment rival : « Quiconque aime son père, sa mère, ses enfants plus que moi, n'est pas digne de moi[1]. »

Ne vous révoltez pas, Messieurs, contre cette exigence, qui serait odieuse, si elle n'était justifiée par les plus admirables prévenances. — Avant de nous demander notre amour, Jésus nous aime d'un amour dont aucune bouche humaine ne peut dire l'immensité et les excès. Jésus nous aime comme son Père l'aime. « *Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos*[2]. » Or, « le Père a tant aimé le monde, qu'il lui a donné, livré ce qu'il a de plus cher, son fils unique. *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret*[3]. » Jésus nous aime à ce point que l'amour divin lui-même ne peut pas aller plus loin. « *Christus cum dilexisset suos qui erant in mundo in finem dilexit eos*[4]. » Entendez-vous? *In finem!* Tous les temps, tous les dons sont compris dans ce seul mot jusqu'à la *fin*. Avant que les siècles eussent commencé, prépa-

1. Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus. (Matth,, cap. x, 37.)
2. Joan., cap. xv, 9.
3. Joan., cap. iii, 16.
4. Joan., cap. xiii, 1.

rant dans le sein de son Père le plan grandiose de l'incarnation, Jésus nous aimait. Pendant que les erreurs et les crimes, les figures et les prophéties, les prodiges et les catastrophes, se précipitaient vers la plénitude des âges, Jésus nous aimait. Pendant les jours bénis de son passage sur la terre, Jésus nous aimait. Vainqueur de la mort, assis à la droite de son Père, puissant avocat, et éternel pontife de l'humanité, Jésus nous aime. — Comptez, mesurez ses dons si vous le pouvez. Dans une chair mortelle, il vous a donné sa divine nature, et avec elle le droit de lui dire : mon frère! Du trésor de sa science, il a tiré une doctrine si haute, si profonde, si admirable que jamais les oreilles humaines n'en ont entendu de pareille; il nous a livré les secrets de Dieu, il a mis à notre service sa toute-puissance; il ne s'est point rebuté de nos mépris et de nos ingratitudes. Ses fatigues, ses sueurs, ses privations, ses angoisses, ses opprobes, c'était pour nous. Il a ouvert mille issues au fleuve sacré de son sang, afin de l'épuiser pour nous. Il a pris, sous les coups de la justice divine, la place où nous devions expirer, pour nous sauver de l'éternelle damnation. Le dernier bien qui lui restait avant de mourir, sa mère bien-aimée,

il nous l'a donnée. Par un incompréhensible miracle, la chair sacrée qu'il emporte triomphante dans les splendeurs des cieux, il nous la laisse au sacrement de son amour. Roi de gloire dans l'éternité, il nous attend pour se livrer une dernière fois à nous, comme notre récompense. — Après cela, Messieurs, je n'ai plus à vous demander si Jésus a le droit de vous dire : « M'aimez-vous ? Je veux que vous m'aimiez. »

Non seulement, donc, vous pouvez, mais vous devez conclure la recherche de Jésus-Christ par le fécond et doux commerce de l'amitié. Le cœur d'un véritable ami est un mystérieux trésor où l'on puise, à pleines mains, des biens se renouvelant sans cesse. Or, Jésus vous appelle sur son cœur si tendre et si généreux : « *Venite ad me omnes.* » De ce cœur vous avez tout à recevoir. Allez à lui, si les ombres du doute descendent sur votre esprit et menacent d'obscurcir ou d'éteindre les saintes lumières de la foi, car il est le soleil éternel, toujours prêt à darder ses rayons et à dissiper les ténèbres. — Allez à lui, si vous voulez voir clair dans vos études, dans la direction de votre activité, dans la conduite de vos affaires, car il est la science infinie et la source profonde des bons conseils. —

Allez à lui, si vous sentez languir dans vos âmes les ardeurs sacrées de la charité, car il est le foyer inextinguible où tout amour s'alimente. — Allez à lui, si les puissances ennemies de votre salut conspirent contre la paix de votre conscience et la justice de votre vie, car il est le vainqueur de l'enfer et du monde. — Allez à lui, si l'aiguillon des passions vous tourmente, si vous vous sentez défaillir dans la guerre intestine que vous déclarent les appétits révoltés, car il est la puissance souveraine, qui dompte en nous les forces du mal et donne aux vertus leur inébranlable fermeté. — Allez à lui, si vous avez eu le malhenr de vous déshonorer par le péché, car il est riche d'une grande miséricorde, d'une foule de miséricordes. — Allez à lui, si les trahisons des hommes ont déchiré votre cœur, si leurs mépris vous accablent, si la douleur fait déborder la coupe de vos larmes, car il s'ouvre comme un abîme, pour baigner les affligés dans les flots des douces consolations, les retremper et sanctifier tous leurs maux par la patience et la résignation. — Allez à lui, dans toutes les nécessités, dans tous les périls, dans tous les malheurs. — Allez à lui et dites-lui, avec une pieuse audace, une inébranlable confiance, un saint abandon :

Jésus! mon adorable et unique ami, je n'ai d'espoir qu'en toi. Eclaire-moi, dirige-moi, réchauffe-moi, soutiens-moi, pardonne-moi, console-moi, répare-moi! Je suís indigne de ton amitié; mais, fais-moi bon, fais-moi grand, fais-moi saint comme toi! Fais-moi semblable à toi ponr que tu puisses m'aimer.

Pourtant, Messieurs, dans cet abandon de vous-mêmes à Jésus-Christ, prenez garde de n'être disposés qu'à recevoir sans songer à donner. — L'amitié véritable n'est pas l'exploitation d'un cœur par un autre cœur; elle suppose une mutualité de sentiments, une échange de donations, une série ininterrompue de provocations généreuses, qui rapprochent de plus en plus, l'un de l'autre, ceux qui s'aiment. Vous êtes pauvres, c'est vrai, et votre divin ami possède des trésors infinis; cependant, il attend votre obole, comme un témoignage de la vérité de votre amour. Donnez-lui donc votre tendre et parfaite obéissance à toutes ses volontés, de quelque manière qu'elles soient exprimées. Donnez-lui vos constants efforts à ne jamais l'offenser et à reproduire dans vos habitudes et vos actions, les vertus et les perfections dont il vous a laissé l'exemple. Donnez-lui votre

amoureuse compassion pour tous les outrages qui lui sont faits, jusqu'à vous sentir outragés vous-mêmes, quand il l'est. Donnez-lui vos apostoliques désirs de lui gagner des âmes par tous les moyens dont votre âge, votre expérience, vos talents, votre science, votre condition, vos loisirs, vous permettent de disposer. Donnez-lui votre zèle à servir ses intérêts et à soutenir sa sainte cause.

C'est en cela surtout, Messieurs, que vous vous montrerez les vrais amis de Jésus-Christ, dans le temps calamiteux où tant de haines conspirent contre lui. — On voudrait chasser le Fils de Dieu de tous les domaines dont il a pris possession par l'ineffable mystère de son union avec la nature humaine : de la science, dont sa doctrine prévient les égarements et confond les orgueilleuses prétentions ; des lettres, dont il attend les hommages ; des arts, dont il est le parfait idéal ; de la famille, que ses bénédictions sanctifient ; de la vie sociale, dont il règle les rapports par sa loi ; de la vie politique, dont il laisse à notre choix les formes, mais où il maintient, contre les orages des passions humaines, les principes conservateurs. L'injure, la menace, la perfidie, la violence, tout est bon à ceux qui veulent se débarrasser de lui. Vous sen-

tez, Messieurs, que tout va sombrer s'il disparaît, mais plus attentifs au danger que vous courrez, qu'à la gloire de votre Dieu, vous jetez au ciel ce cri de votre épouvante : « *Domine salva nos perimus*. Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ; » et vous attendez, transis et perclus, quelque grand acte de la Providence. Je ne vous blâme pas de vous confier à Dieu, mais, que j'aimerais bien mieux vous voir agir avec résolution, avec audace; que j'aimerais bien mieux vous entendre dire : Jésus notre ami est en péril, sauvons-le. — Etouffons l'injure par l'explosion de nos publiques et solennelles louanges ; bravons la menace par une énergique démonstration de notre confiance en l'avenir; déjouons la perfidie par la franche profession de notre foi, l'évidente perfection de nos vertus et la pieuse impudence de nos bonnes œuvres; brisons la violence par nos pacifiques mais indomptables résistances. Proclamons, faisons valoir les droits de Jésus-Christ dans tous les domaines où il doit être maître. Parlons, agissons, dépensons-nous, sacrifions-nous. — Alors, Messieurs, vous mériterez que Jésus-Christ vous aide à sauver sa sainte cause ; alors, vous mériterez que votre maître se penche vers vous et vous

adresse ces paroles qui vous récompenseront mieux que tous les témoignages humains : « Vous n'êtes plus pour moi des serviteurs, mais des amis. *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* »

III

Si vous croyez connaître, Messieurs, d'après ce que je viens de dire, le dernier terme de la recherche de Jésus-Christ, vous vous trompez. Le Fils de Dieu fait homme prétend réaliser, à notre égard, les plus doux rêves et le plus étrange désir de l'amour. — Les échanges généreux d'actions ne contentent qu'imparfaitement ceux qui s'aiment. Pour mieux se donner, s'ils pouvaient fondre leurs vies en une seule, ils le feraient. Nous nous plaisons, même, à nous bercer d'illusions sur ce point, et malgré notre impuissance à pénétrer l'être intime de ceux que nous aimons, nous voulons croire qu'ils ne vivent que par nous.

Point d'illusion dans le commerce de l'âme avec

Jésus-Christ. Elle peut et doit vivre par lui. « Je suis venu, dit le Sauveur, pour que ceux que j'aime aient la vie jusqu'à la surabondance [1]. Cette vie, c'est moi : *Ego sum vita* [2]. Vous que je daigne appeler mes amis, vous êtes les rameaux, moi je suis la vigne. Le rameau ne peut porter de fruit s'il n'est inséré à la vigne pour recevoir sa sève. Vous devez donc demeurer en moi, moi je demeure en vous ; alors vous porterez des fruits abondants, car sans moi vous ne pouvez rien faire [3]. »

Messieurs, je n'invente pas ces choses ; c'est Jésus-Christ qui parle. Pouvait-il dire plus clairement qu'il veut que nous participions à sa vie, que nous possédions sa vie, que nous soyons pénétrés de sa vie ?

C'est bien ainsi que l'entend le grand apôtre : « Nous ne serons sauvés, dit-il, que dans la vie de Jésus-Christ : *Salvi erimus in vita ipsius* [4]. Le

1. Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. (Joan., cap. x, 10.)
2. Joan., xiv, 6.
3. Ego sum vitis vos palmites ; qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. (Joan., cap. xv, 5.)
4. Rom., cap. v, 10.

Christ est votre vie : *Christus vita vestra*[1]. Vous êtes son corps et ses membres : *Vos estis corpus Christi et membra de membro*[2]. La vie de Jésus doit se manifester en vous : *Ut et vita Jesu manifestetur in vobis*[3]. Quant à moi, ma vie, c'est le Christ : *Mihi vivere Christus est*[4].

Faites bien attention, Messieurs, vivre de Jésus-Christ, ce n'est pas une promesse qu'il nous fait, un désir qu'il manifeste; c'est une volonté qu'il exprime, une obligation qu'il impose. Nous ne l'avons réellement et définitivement trouvé que lorsque nous vivons de Lui.

Remarquez encore que vivre de Jésus-Christ suppose non seulement une certaine conformité purement imitative de pensées avec ses pensées, d'affections avec ses affections, d'actions avec ses actions, mais bien une pénétration immanente de la propre vie du Christ dans la nôtre, une transformation stable de tout notre être par l'action mystérieuse de Dieu qui habite et opère en nous, une sorte de divinisation de notre substance, de

1. Col., cap. III, 4.
2. I Cor., cap. XII, 27.
3. II Cor., cap. IV, 10.
4. Philip., cap. I, 21.

nos facultés, de nos œuvres, de nos mérites où circule la sève surnaturelle qui s'échappe de la personne même du Sauveur auquel nous sommes incorporés, comme le rameau de vigne à la souche qui le vivifie; de sorte que tout ce qui se fait de bien en nous se fait « par le Christ, avec le Christ, dans le Christ: *Per ipsum, cum ipso, et in ipso.* »

Ainsi entendue, Messieurs, la vie de Jésus-Christ est-elle l'objet de vos désirs? Vous l'avez reçue, quand l'eau sainte du baptême purifia vos âmes d'enfants, et vous communiqua une première grâce qui vous engendrait surnaturellement. Vous l'avez reçue, plus riche, plus féconde, plus glorieuse, quand, au jour béni de votre première communion, le Verbe incarné vous nourrit de sa propre substance et entendit, au milieu des plus doux embrassements, les promesses et les serments de votre innocence. Alors, s'accomplissait la parole du Sauveur: « Je suis venu pour que mes enfants aient la vie jusqu'à la surabondance: *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* » Mais depuis? — Depuis! un grand nombre d'entre vous sont devenus, par le péché, des sarments stériles que le divin vigneron, d'un moment à l'autre, peut retrancher de la souche et jeter au feu. Je ne

les accuse pas de cette suprême apostasie, dont se rendent coupables ceux qui, reniant tout leur passé religieux, voudraient, s'ils le pouvaient, effacer dans leur âme l'indestructible caractère du baptême. Non, les morts, dont je parle, prétendent encore être chrétiens. Ils conservent la foi, et comptent bien en user un jour d'une manière pratique. Que dis-je ? On les voit se soumettre volontiers à certaines observances, abstinences, et prendre intérêt à la sainte cause de Jésus-Christ. Ils prient, fréquentent les églises, participent à nos fêtes, écoutent respectueusement la parole de Dieu ; ils se réjouissent de la piété de leurs femmes et de leurs enfants, voient avec effroi les progrès de l'irréligion ; ils s'indignent contre toute démontration publique de l'impiété ; ils défendent avec une certaine vigueur leur foi attaquée ; ils prêtent leur concours aux bonnes œuvres, et, quand on parle des serviteurs et des amis de Jésus-Christ, ils ne craignent pas de dire : J'en suis.

Hélas ! serviteurs infidèles, et faux amis, puisqu'ils s'arrêtent, depuis si longtemps, aux portes des sacrements dans lesquels Jésus-Christ communique sa vie, puisqu'ils résistent à la volonté de leur

Maître, et se refusent obstinément aux embrassements miséricordieux, au doux commerce, à la pénétration intime de l'ami des âmes, pour demeurer les esclaves du péché que Dieu hait. Jésus-Christ n'est pas à vous, Messieurs, vous n'êtes pas à lui, si vous ne venez au tribunal, qu'il a lui-même institué, vous prosterner humblement, désavouer et pleurer vos fautes devant celui qui a reçu le pouvoir de vous guérir de la grande misère du péché, en vous rendant, par le pardon, la vie divine que vous avez perdue ; si vous ne vous approchez de l'angélique festin de l'Eucharistie dans lequel, selon l'expression des saints Pères, l'adorable mystère de l'incarnation s'étend à toute l'Eglise du Christ.

Vous êtes pleins de bons désirs, me dites-vous, et vous attendez des jours plus propices. Mais, sont-ce de bons désirs que ceux dont on retarde sans cesse l'exécution? Mais, quand viendront les jours propices que vous attendez ? Ne savez-vous pas que la vie humaine est pleine de surprises et de trahisons, qui trompent subitement nos meilleures intentions et coupent court aux plus saints projets? — Je vous en conjure : « cherchez le Seigneur, pendant que vous pouvez le trouver :

Quærite Dominum dum inveniri potest. » Ne dites pas : à demain la vie ! car il pourrait n'y avoir pas pour vous de demain.

A demain la vie ! Mais ne voyez-vous pas que, jusqu'à ce que demain vienne, c'est la mort : c'est-à-dire la vulgarité de toutes vos bonnes œuvres, l'impuissance de mériter surnaturellement et, conséquemment, la perte de tout ce qui pourrait vous être compté pour le ciel, si la sève divine vivifiait vos vertus, si Jésus-Christ devenait, premièrement, votre maître et votre ami, en devenant votre vie.

Ah ! j'espère qu'il vous reste assez de foi pour être effrayés de cette perte immense, et que vous allez dire à l'ami de vos âmes : « *Veni Domine Jesu.* Viens, Seigneur Jésus ! » Mais, prenez garde, Messieurs, ne jouez pas avec le grand don de la vie divine. Ne la faites pas entrer en vous, pour lui ouvrir dans quelques jours, en retournant à vos anciens péchés, une issue par où elle s'échappera, laissant de nouveau votre âme aride et désolée. Ces passages rapides de la grâce dans vos âmes, au lieu de les féconder, comme les fleuves tranquilles fécondent les heureuses campagnes qu'ils parcourent, les dévastent souvent, comme les torrents le flanc des montagnes où l'orage les

précipite. En ces jours de bénédiction, vous devez dire au Christ, dont vous venez chercher la vie : « *Mane vobiscum Domine.* Reste avec nous, Seigneur. »

Plus d'infidélités, d'ingratitudes, de rechutes ! — D'une année à l'autre, il faut que vous puissiez témoigner, par la stabilité de votre vie chrétienne, que la recherche de Jésus-Christ a atteint en vous son dernier terme, et qu'elle n'attend plus que sa perfection ; il faut que vous puissiez vous écrier désormais : « J'ai trouvé mon Maître, mon ami, ma vie, mon Jésus. Je l'aime, je le tiens, je ne me séparerai plus de lui. *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam.* »

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

LA RECHERCHE ENNEMIE

Tunc congregati sunt principes sacerdotum, et seniores populi in atrium principis sacerdotum, qui dicebatur Caïphas : et consilium fecerunt, ut Jesum dolo tenerent et occiderent.

Alors les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans les palais du grand Prêtre, que l'on appelait Caïphe, et ils tinrent conseil, afin de se saisir de Jésus par ruse et de le faire mourir. (Matth., cap. XXVI, 3.4.)

EMINENTISSIME SEIGNEUR, MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Voilà des hommes tourmentés qui se rassemblent, délibèrent et s'arrêtent à la résolution que nous avons prise au commencement de cette re-

traite : il faut chercher Jésus-Christ. Mais, quelle différence dans le *comment* et le *pourquoi !* Invités par l'exemple des bergers de Bethléem, des sages rois d'Orient, des publicains et des gentils, nous avons résolu de chercher avec simplicité, droiture, bonne volonté, afin que Jésus-Christ trouvé devienne le maître, l'ami, la vie de nos âmes. Les princes des prêtres et les anciens se proposent de suivre les voies tortueuses de la ruse pour aboutir à un crime exécrable : se saisir de Jésus, le perdre, et se débarrasser, par la violence, de sa présence importune. C'est la recherche ennemie. Nous lui devons la douloureuse passion et la mort du Sauveur, sombres mystères dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

Cette recherche ennemie n'est pas un fait isolé à l'origine du christianisme ; elle se poursuit, à travers les siècles, parallèlement au mouvement bienveillant et généreux qui amène les générations chrétiennes aux pieds de leur maître, entre les bras de leur divin ami, aux sources de la vraie vie. Je vous l'ai montrée vive, ardente, passionnée, tout entière à ses orgueilleuses préoccupations, fouillant le passé, imposant silence à la tradition, altérant ses monuments, pour réduire le Christ

aux proportions vulgaires et menteuses d'un sectaire, d'un sage ou d'un symbole, et le ravir ainsi aux adorations de l'humanité chrétienne. Elle se pare du nom de critique scientifique. Mais la critique scientifique ne représente qu'un bataillon d'élite, dans l'immense armée des chercheurs funestes qui en veulent à la gloire du Sauveur. Depuis les jours de sa vie mortelle jusqu'à nos jours, Jésus-Christ nous apparaît entouré d'ennemis ; et ses ennemis sont si nombreux, si acharnés, si pleins de ruse et de malice, si bien aidés par les complices de leurs mauvais desseins qu'il importe de vous les faire connaître, et de vous indiquer l'attitude que vous devez prendre et la conduite que vous devez tenir à leur égard. C'est l'objet de ce discours.

O croix adorable, en ce jour de douleur et de sang, vous nous prêchez l'amour. A vos pieds sacrés, je proteste que je n'ai dans le cœur aucun sentiment de haine contre ceux que je vais flétrir. Je commence en priant pour eux ; pour eux encore seront mes dernières invocations. *O crux ave!*

I

Les premiers ennemis de Jésus-Christ, bien qu'ils aient eu des successeurs pendant plus de dix-huit siècles, ont eu, jusqu'ici, le privilège bien mérité de la répulsion et du mépris universels. Aujourd'hui, leurs mânes plaintives ont rencontré des patrons qui les ont prises sous la protection de leur science et de leur érudition. — S'il y a eu quelque égarement passager dans l'esprit de ceux qui ont préparé et décidé la mort de Jésus de Nazareth, le plus doux des hommes pourtant, il faut les plaindre, et ne pas les juger avec l'emportement de ces passions exclusives, qui voient des crimes là où il n'y a que des fautes trop communes à la faiblesse humaine. Le zèle de la loi, la déconsidération prématurée d'un ministère sacré, l'ordre public, l'honneur et la majesté du peuple romain, le respect du temple et de l'inviolable unité de Dieu, tels sont les motifs qui ont poussé à des rigueurs sanglantes grands prêtres, pharisiens, sénateurs, docteurs, scribes, préteur et multitude. Judas, le mélancolique Judas lui-même,

n'est pas sans excuse. Son tempérament atrabilaire avait besoin de ménagements, et on l'irritait sans cesse par de sinistres prophéties. Son esprit calculateur s'indignait contre des prodigalités insensées. Dans une lutte journalière, il a perdu la gravité de son jugement et quelque chose aussi de la responsabilité de ses actes. — Voilà, Messieurs, comment la critique contemporaine apprécie les ennemis de Jésus-Christ. En rendant, dit-elle, à chacun son rôle dans le drame de la passion, on obtient, au lieu d'un forfait, un simple malheur.

Je n'ai nulle confiance dans le presbytisme intellectuel de ceux qui prétendent mieux voir l'histoire de loin que les témoins des événements qu'elle raconte. Les contemporains et la tradition, la plus universelle et la plus constante, nous peignent, au naturel, les ennemis du Sauveur, et en cela, ils s'accordent avec le prophète qui, se mettant à la place du Fils de l'homme, voit autour de lui se presser des bêtes insensées, des taureaux repus et des chiens affamés. « *Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obsederunt me; circumdederunt me canes multi*[1] ; » tout un

1. Psalm. XXI.

conseil de méchants assiégeant l'âme du juste. « *Concilium malignantium obsedit me*[1]; » toute une armée de pécheurs l'attendant pour le perdre. « *Me expectaverunt peccatores ut perderent me*[2]. » J'ai étudié de près les hommes auxquels Dieu a livré son cher Fils, et je n'y ai vu que des orgueilleux, des ambitieux, des libertins, aidés par des traîtres, des lâches et des imbéciles.

Le grand prêtre Anne, superbe, avare, voluptueux et cruel ; le grand prêtre Caïphe, avide des honneurs du sacerdoce et les achetant au poids de l'or; les docteurs, les anciens, les pharisiens et les scribes, enflés de leur science de la loi, prétendant soumettre la parole de Dieu à leur interprétation souveraine, jaloux de leur influence sur le peuple qu'ils trompent, tremblants de voir démasquer leur fausse vertu, attendant, avec une anxiété mal déguisée, les premières places du royaume qu'ils espèrent encore, comme si les prophètes n'avaient parlé que pour eux. Dans cette foule hypocrite, des Sadducéens, vrais Epicuriens du judaïsme, ne croyant ni à la résurrection, ni à

1. Psalm. XXI.
2. Psalm. CXVIII.

l'immortalité de l'âme, tout entiers au bonheur de la chair, matérialisant les saintes promesses de la loi, et espérant le plaisir là où les autres attendent la gloire humaine. Tels sont, Messieurs, les premiers et les plus cruels ennemis de Jésus-Christ.

Ils cherchent des prétextes pour le perdre : les prétextes ne manqueront jamais aux scélérats ; mais je n'ai à tenir compte ici que de leurs intentions. Les évangélistes les passent sous silence ou en parlent à peine ; à quoi bon ? puisque la Sagesse divine elle-même les avait démasqués.

Il est une page à jamais célèbre des Saintes Lettres, à laquelle il faut renvoyer tous ceux qui accusent le Sauveur et demandent sa mort. Elle peint au vif le drame intérieur des âmes perverses qui ont préparé le drame solennel du Calvaire.

Dieu voyait, longtemps à l'avance, les ennemis de son juste, et par la bouche du Sage il leur faisait avouer tout ce qu'ils devaient cacher plus tard.

« Entourons le juste, disaient-ils : *circumveniamus justum.* Sondons-le par l'injure et les tourments : *contumelia et tormento interrogemus eum.* » Mais, pourquoi ces embûches, cet achar-

nement, cette cruauté contre celui que vous appelez le juste ?

Pourquoi ?

— « Parce qu'il nous est inutile. *Quoniam inutilis est nobis.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il s'abstient de marcher dans nos voies, comme si elles étaient impures : *Abstinet se a viis nostris tanquam ab immunditia.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il est contraire à nos œuvres et qu'il s'oppose à ce que nous faisons : *Et contrarius est operibus nostris, factis que nostris adversatur.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il nous reproche nos péchés contre la loi : *Improperat nobis peccata legis.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il nous diffame et proclame publiquement les fautes de notre vie : *Diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il révèle nos plus secrètes pensées : *Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il nous regarde comme des hommes puérils : *Tanquam nugaces æstimati sumus ab illo.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il nous est odieux à voir, tant sa vie diffère de celle des autres : *Gravis est nobis etiam ad videndum quoniam dissimilis est aliis vita illius.* »

Pourquoi encore ? — « Parce qu'il se flatte de posséder la science divine et se glorifie d'avoir Dieu pour père : *Promittit se scientiam Dei habere... et gloriatur patrem se habere Deum*[1]. »

Voilà, Messieurs, les véritables raisons de la haine des prêtres, des docteurs, des scribes, des pharisiens contre Jésus-Christ. Le Verbe incarné pauvre, infirme, homme de douleur, n'est pas le Messie fastueux dont ils attendent l'apparition. Ils s'irritent de lui entendre prêcher les vertus qui abaissent et qui châtient, de lui entendre dire : « Celui qui s'élève sera humilié, celui qui s'humilie sera élevé. — Bienheureux les pauvres, les doux, les chastes, les persécutés. » Que faire d'un homme comme cela, quand on s'estime soi-même, quand on croit à ses propres lumières, quand on veut la gloire, le bien-être et le plaisir, n'est-ce pas un homme inutile ? Et puis, voyez comme le Sauveur se sépare des faux docteurs qui trompent le

1. Tous ces textes sont tirés du Livre de la Sagesse. Cap. II, 14, 20.

peuple, pour vivre dans la compagnie des simples ; entendez les anathèmes qu'il prononce contre leur hypocrisie et leurs concussions, les reproches sanglants qu'il adresse à leurs perpétuelles transgressions de la loi dont ils sont les gardiens, les précautions qu'il indique pour éviter ces loups couverts de la peau des brebis. Voyez comme il les devine et les démasque quand ils veulent le surprendre; comme il confond la méprisable tactique de leurs passions haineuses ; comme il se fait une vie simple, grave, austère, pure, dévouée, dont le touchant spectacle est la perpétuelle condamnation de leur vie.

Mais, ce qui les consterne, ce qui accroît leur fureur, c'est que le Sauveur se flatte de posséder la science divine et d'avoir Dieu pour père. — « Ma doctrine n'est pas la mienne, dit-il, mais celle de mon père qui m'a envoyé. Je parle comme mon père m'a dit de parler. Moi et mon père nous sommes une seule chose. » — Ah ! s'il en est ainsi, plus de refuge pour la superbe ni pour la convoitise. L'enseignement de Jésus-Christ n'est plus le rêve d'un sectaire exalté ; ses humiliations, les caprices d'un philosophe morose; ses reproches, les emportements d'un esprit chagrin ; sa vie,

l'exagération d'un fou. C'est Dieu qui parle, c'est Dieu qui condamne, c'est Dieu qui agit. Il faut rendre les armes, ou bien étouffer, par un grand crime, la voix et la vie qui minent nos criminelles espérances et prononcent notre sentence. Entourons donc le juste et sondons-le par l'injure et les tourments; condamnons-le à la mort la plus infâme; nos passions et nos vices triompheront sur son cadavre.

Aux orgueilleux, aux ambitieux et aux libertins vient s'adjoindre le traître. Le Maître l'avait choisi, il était de sa famille, il mangeait avec lui le doux pain de la charité. Il avait reçu avec les amis de l'époux le pouvoir de commander à la nature et d'opérer des prodiges, il devait s'asseoir un jour sur un trône pour juger les tribus d'Israël. Quoique sa passion dominante se manifestât en plus d'une circonstance, jamais il ne recevait de reproches directs; toujours, au contraire, de doux avertissements qui eussent fléchi un cœur moins dur que le sien. Jusqu'au dernier moment, le ministère de confiance dont il était investi lui fut conservé, mais une faim maudite le dévore. Il trouve que c'est dur de vivre au jour le jour de la vie modeste et détachée de l'apôtre; et, sans qu'il

ait à se plaindre, sans qu'il articule aucun grief, il s'en va dire avec une brutale franchise aux orgueilleux, aux ambitieux, aux libertins qui cherchent le juste : — « Que voulez-vous me donner et je le livrerai, *Quid vultis mihi dare et ego eum vobis tradam*[1] ? » Et il le livre, non pas en feignant la violence d'une âme désabusée de l'erreur et indignée d'avoir été séduite, mais en abusant du plus doux témoignage de l'amitié. Il livre son maître par un baiser[2], ô le monstre ! Aussi, depuis qu'il a fait cela, son nom résume toute trahison. Quand on a dit d'un homme : c'est un Judas, on a dit : c'est le pire des traîtres.

Cependant, le juste est si fort que ni les orgueilleux, ni les ambitieux, ni les libertins, ni le traître ne peuvent venir à bout de leurs desseins sur lui, sans la complicité solennelle du pouvoir public. Ils traînent le juste devant son tribunal, et la Providence, qui a ses vues, leur a préparé un lâche ! Ce serait un homme de bien, s'il n'avait peur de déchoir. Son bon sens romain découvre les

1. Matth., cap. XXVI, 15.
2. Qui autem tradidit eum dedit illis signum dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum... Et osculatus est eum. (Matth., XXVI, 49.)

passions dont le Sauveur est victime, il cherche à les déjouer, il interroge avec douceur, il écoute les accusations, il éclaire la cause, il va triompher; mais soudain un cri se fait entendre : « Si tu laisses aller cet homme, tu n'es plus l'ami de César! *Si hunc dimittis non es amicus Cæsaris*[1]! » Tout est perdu dès que César est en cause. Eh quoi! n'être plus l'ami de César! Grand Dieu, quel malheur! Prenez, prenez cet homme, le voilà! Faites-en ce que vous voudrez. Pour moi, je me lave les mains de ce qui arrivera. — O Pilate! Tu es un lâche! Eh bien, ta lâcheté n'aurait rien fait s'il n'y eût eu là des imbéciles.

Je vous demande pardon, Messieurs, de ce mot peu courtois, cependant c'est le seul de notre langue qui, si on le rapproche de son origine latine, exprime bien la faiblesse d'esprit et l'instabilité de caractère de ceux qui se laissent compromettre dans les mauvaises causes, et entraîner, malgré leur passé, aux grands crimes.

Les ennemis de Jésus-Christ craignaient le peuple, dit l'évangéliste saint Luc : « *Timebant vero plebem*[2]. » Le peuple, en effet, avait été parti-

1. Joan., cap. XIX, 12.
2. Joan., cap. XXII, 2.

culièrement aimé par le Sauveur. Il le rassemblait auprès de lui, comme la poule rassemble ses poussins, il l'instruisait par de naïves et touchantes paraboles, C'était dans le peuple qu'il avait pris ses disciples; c'était au peuple qu'il prodiguait ses miracles. Il y avait huit jours à peine que le peuple, encore sous l'impression du plus éclatant prodige, la résurrection de Lazare, avait reçu triomphalement son apôtre, son ami, dans les murs mêmes de Jérusalem. Les arbres s'étaient dépouillés de leurs branches, les hommes avaient jeté leurs vêtements sur la route, pour rendre plus doux les pas de l'humble monture qui portait le fils de David. C'était un enthousiasme immense, mille et mille voix chantaient : « *Benedictus qui venit in nomine Domini!* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Il était difficile de tenter un crime dans un moment si voisin du triomphe. Les ennemis du Sauveur craignaient donc le peuple : *Timebant plebem.* Mais, quelle infernale chance est la leur! le peuple est faible d'esprit et de caractère; le peuple est imbécile!

Il a encore la bouche pleine de *Benedictus* et d'*Hosannah*, et voilà que, sur le même homme, il hurle des malédictions. Pourquoi cela? Que s'est-

il passé? Le peuple n'en sait rien. Il s'ameute autour du prétoire. Il arrive là avec toutes ses passions remises à neuf par l'oubli du bienfait. Il regarde, il écoute; le spectacle de la honte et du sang l'intéresse. Il entend dire : C'est un blasphémateur, un séducteur! et il semble se raviser tout à coup. Au fait, il n'avait pas encore songé à cela, si c'était vrai? Et il répète avec fureur : c'est un blasphémateur, un séducteur! Il entend dire : Enlevez-le! crucifiez-le! *Tolle, tolle! crucifige!* et il répète : Enlevez-le! crucifiez-le! Il entend dire : Gardez Jésus et donnez-nous Barabbas! et il répète : Gardez Jésus et donnez-nous Barabbas! *Non hunc sed Barabbam!* Il entend dire : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! et il répète : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*[1].

O race mobile et changeante, toujours complice des ennemis du fils de Dieu!

Oui, Messieurs, toujours! car les mêmes hommes que vous venez de voir auprès de Jésus-Christ vivant dans sa chair, vous les rencontrerez dans tous les âges, aujourd'hui même, autour de Jésus-

1. Matth., cap. XXVI, 15, 25.

Christ vivant dans les souvenirs de l'humanité chrétienne et dans l'œuvre animée qu'il pénètre de sa toute-puissante vertu. Les mêmes orgueilleux, contents d'eux-mêmes, enflés de leur savoir, refusant de soumettre leur raison aux vérités supérieures de la révélation, et prétendant régler souverainement les croyances de l'esprit humain. Les mêmes ambitieux, aspirant au comble des honneurs humains et rêvant, pour compléter leur gloire, la dictature des âmes. Les mêmes libertins, ennemis de l'esprit, amoureux de la chair, et n'attendant point d'autre bonheur que le plaisir dégagé de toute contrainte. Ne pouvant plus rien contre le Christ ressuscité qui vit et règne dans les splendeurs des cieux, ils s'attaquent à sa mémoire. Tortionnaires de l'histoire, ils fabriquent d'une main déloyale les faux christs dont je vous ai révélé la bâtardise et les infirmités. Mais, surtout, sachant bien que Jésus-Christ anime l'Eglise de son souffle, et se survit dans ce corps mystique qui perpétue sa doctrine, son autorité, ses vertus et sa gloire, c'est de ce côté qu'ils dirigent avec un merveilleux ensemble leurs ruses et leurs violences. Ils disent : L'Eglise est ennemie du progrès des lumières, de la perfectibilité humaine. Sa

morale barbare outrage les saintes lois de la nature, et le reste... Mais vous, Messieurs, vous savez ce qu'ils pensent : la même chose, absolument la même chose que les princes des prêtres, les anciens, les docteurs, les scribes, les pharisiens et les saducéens.

L'Eglise nous est inutile : *Inutilis est nobis.* — Ne prêche-t-elle pas la soumission d'esprit, la modération dans les désirs, le détachement dans les richesses, l'humilité dans les grandeurs? Que faire, que devenir avec de pareilles doctrines, nous qui croyons que la raison est la source de toute vérité, que tous les désirs doivent être satisfaits, que la richesse ne saurait trop croître et que l'orgueil est le naturel soutien de notre dignité.

L'Eglise s'abstient de marcher dans nos voies comme si elles étaient impures : *Abstinet se a viis nostris tanquam ab immunditia.* — Voyez quel cordon sanitaire elle établit autour de nous, et comme elle gourmande ceux de ses enfants qui osent mêler leurs pensées à nos pensées, leur vie à notre vie.

L'Eglise est contraire à nos œuvres et s'oppose à ce que nous faisons : *Contrarius est operibus nostris et factis nostris adversatur.* — Partout où

nous voulons mettre le pied, nous la rencontrons armée d'un droit et d'une loi. Si nous voulons populariser la libre pensée, elle s'écrie : *Non licet.* Si nous voulons agrandir nos frontières ou affranchir un peuple, elle s'écrie : *Non licet.* Si nous voulons nous consoler des maux inévitables de cette vie par l'accroissement de nos jouissances, elle s'écrié : *Non licet.* Si nous voulons réformer les institutions usées, qui ont régi jusqu'à ce jour la propriété, la famillè, la société, elle s'écrie : *Non licet.* Toujours et partout des oppositions au nom de droits vermoulus et de lois surannées.

L'Eglise nous reproche nos péchés contre la loi. *Improperat nobis peccata legis.* — Non contente de nous avertir, elle publie nos fautes par la bouche indiscrète de ses évêques et de ses apôtres : *Diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.* Bien plus, elle entre dans nos âmes, et leur arrache les secrets que nous gardions pour le jour de notre triomphe : *Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum.* Ses encycliques et ses syllabus, n'est-ce pas la traduction publique de nos pensées ? Et avec cela, elle ne nous prend pas au sérieux, nous qui sommes des penseurs affranchis. Nos systèmes ne sont pas moins à ses yeux

des puérilités que des crimes : *Tanquam nugaces æstimati sumus ab illo.* N'est-ce pas odieux de voir qu'elle nous oppose sans cesse la force de ses martyrs, la pureté de ses vierges, le zèle de ses apôtres et la charité de ses moines, de ses nonnes, de ses fraternités ?... *Gravis est nobis.*

Encore, si elle se contentait d'être une société humaine, on peut se moquer des hommes ; mais elle se flatte de posséder la science divine, elle se glorifie d'être le corps d'un Christ divin et d'avoir Dieu pour père : *Promittit se scientiam Dei habere... et gloriatur patrem se habere Deum.* S'il en est ainsi, c'en est fait de nos doctrines, de notre influence, de nos désirs, de nos passions, de notre vie. Nous ne pouvons souffrir cela plus longtemps. Entourons l'Eglise, tâchons de la surprendre : *Circumveniamus justum.* Sondons-la par l'injure et les tourments : *Contumelia et tormento interrogemus eum.* Ecrasons-la sous le joug de nos lois restrictives, amputons ses membres les plus vivaces, coupons-lui les vivres. Et si elle refuse de se taire ou de parler comme nous, condamnons-la à la mort la plus honteuse, étouffons-la dans la boue et le sang : *Morte turpissima condemnemus eum.*

O ennemis de mon Sauveur, vous avez beau vous cacher sous les dehors d'un zèle philantropique et d'une honnêteté frelatée, toujours on verra sur votre visage la trace des passions qui vous agitent! Il y a trente siècles que la Sagesse divine vous a démasqués.

A ces orgueilleux, à ces ambitieux, à ces libertins, qui haïssent et persécutent Jésus-Christ dans sa mémoire et dans son corps mystique, il faut pour aider des Judas. — Satan, qui a possédé l'Iscariote, sait où l'on trouve de pareils traîtres. Il va les chercher dans les maisons saintes, où l'Eglise, trop bonne mère, allaite leur ignorance. Il leur apprend l'art secret des poisons, dont on peut se servir pour corrompre la vérité, et, quand il les croit bien instruits, il les pousse dehors et ferme sur eux la porte qu'ils n'auraient jamais dû franchir. Ils sont comme cela dans le monde un certain nombre, qui ne se rappellent leur éducation première que pour blasphémer avec plus d'art ou d'impudence, tant ils ont l'air de bien savoir ce qu'ils disent. Ce sont eux qui signalent aux mécréants les endroits par où l'on peut blesser plus sûrement leur mère. Les baisers ne leur coûtent pas. Ils appliquent avec un feint respect leurs lè-

vres hypocrites sur les livres saints, et, de leurs ongles crochus, ils déchirent la lettre incorruptible dont ils escamotent le vrai sens. Du reste, ils sont bien payés de leur trahison, et les trente deniers de l'Iscariote pâlissent devant leur bonne fortune.

Si, du moins, ces orgueilleux, ces ambitieux, ces libertins et ces traîtres rencontraient toujours autour d'eux la forte opposition des consciences courageuses. Mais non, les lâches sont tout prêts à les servir. Ils estiment l'Eglise, et savent qu'on la persécute par envie; mais, ils n'osent plus la défendre dès qu'on les menace de perdre l'amitié de César. César ne personnifie pas seulement le pouvoir : César, c'est la fortune, César, c'est l'opinion qui donne la popularité, César, c'est un parti, César, c'est toute force maudite qui s'empare de la conscience et la presse de capituler. Il faut prendre garde de déplaire à César, car on peut briser sa carrière, et briser sa carrière pour une cause sainte, c'est, par le temps qui court, un peu trop chevaleresque. Ne méprisons pas les beaux dévouements, mais sachons bien, dans l'intérêt de notre avenir, nous relâcher à propos des rigueurs de la justice et du droit. Ne plus être l'ami de César! C'est impossible. Qu'on fasse à l'Eglise ce

que l'on voudra, si elle est fille de Dieu, elle saura bien se tirer d'affaire sans nous.

Voilà ce que pensent, ce que disent et ce que font les lâches, pendant que les imbéciles applaudissent niaisement aux injures et aux blasphèmes qui couvrent les feuilles publiques, dont ils font la pâture quotidienne de leur esprit. Ils ne comprennent pas ce qu'ils lisent, ils approuvent tout de même. Leurs femmes et leurs enfants sont peut-être aux mains de l'Eglise, qui, par sa douce influence, assure la paix du foyer domestique. Ils n'en sont pas fâchés, mais le journal, l'oracle a crié à l'accaparement, au despotisme, à la conspiration de l'ignorance contre la lumière, de la réaction contre le progrès, et ils croient cela; s'il arrive quelque malheur, ils ne commenceront pas, les innocents! Mais, une fois la chose en train, ils ajouteront aux clameurs des scélérats, l'appoint de leur petit *tolle*, de leur petit *crucifige*.

Voilà, Messieurs, les ennemis du Sauveur, et, dans tous les temps, les auteurs de sa douloureuse passion. Vous n'êtes pas de leur compagnie, Dieu merci; mais, ils vous entourent, ils vous pressent, ils vous menacent. Quelle attitude devez-vous

prendre, quelle conduite devez-vous tenir à leur égard? Je vais vous le dire.

II

A mesure que croissait l'audace des ennemis du Sauveur, la peur envahissait l'âme de ses disciples. Ils en vinrent jusqu'à douter de sa mission; jusqu'à désespérer de l'accomplissement de ses promesses. Ils n'avaient pas vu la fin glorieuse des événements qui se déroulaient devant eux; leur peur s'explique. La nôtre serait sans excuse, Messieurs, car Dieu nous a appris, à l'école des merveilles, à ne pas craindre la victoire définitive des ennemis de son Fils.

En les voyant agir dans la passion du Sauveur, on croirait qu'ils sont devenus les maîtres des événements, et qu'ils vont triompher, à jamais, sur le cadavre de leur victime. Au pied de la croix, ils insultent à la puissance du Fils de Dieu. Ils se moquent de ses douleurs, tant ils sont sûrs qu'aucune force ne pourra plus délivrer *le juste;* et, pendant que la mort travaille son corps et hâte les derniers

battements de son cœur, ils branlent la tête en lui disant : « Eh toi ! qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix. Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même[1]. » Misérables aveugles ! Ils ont donc oublié cette solennelle et sinistre parole de Jésus-Christ, se livrant lui-même à leur fureur, après les avoir renversés : « C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres : *Nunc hora vestra et potestas tenebrarum*[2]. » Leur temps a été compté, qu'ils se dépêchent et qu'ils se fassent aider par l'enfer ; car Dieu livre son Fils, mais ne l'abandonne pas. Ils auront beau sceller la pierre de son sépulcre, et prendre leurs précautions contre des hommes épouvantés ; quand leur heure, l'heure qui leur a été donnée, sera passée, une voix se fera entendre : « Je me suis endormi, j'ai sommeillé et je me suis levé, car le Seigneur m'a pris dans ses bras et m'a relevé. *Ego dormivi et soporatus sum et re-*

1. Vah ! qui destruis templum Dei et in triduo reædifices, salva temetipsum : Si filius Dei es descende de cruce. Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. (Matth., XXVII, 40, 42.)
2. Luc, cap. XXII, 53.

surrexi quia Dominus suscepit me[1]. » Alors leur pouvoir aura cessé.

Voilà, Messieurs, tout ce qu'ont pu faire les ennemis du Sauveur contre sa chair ; voilà tout ce qu'ils peuvent faire contre son corps mystique. L'injurier, le tourmenter dans ses membres, le faire souffrir, assoupir un instant sa puissante vitalité, croire à son trépas, et oublier que c'est le sommeil du géant qui se lève quand Dieu l'appelle, brise tous les liens, renverse tous les obstacles et s'écrie : « *Ego sum!* C'est moi! *Fugite partes adversæ vicit leo de tribu Juda.* Fuyez ennemis, le lion de la tribu de Juda a vaincu. »

Croyez bien, Messieurs, que je ne me sers pas, en faveur de l'Eglise, d'une figure exagérée. Mainte fois, dans le cours de l'ère chrétienne, on a vu le corps mystique du fils de Dieu à deux doigts de sa perte, mainte fois on l'a vu reprendre vie et marcher d'un pas résolu vers les jours éternels.

Les Césars de Rome, jaloux de leur pouvoir et plus encore de la liberté de leurs passions, ont cru juqu'à onze fois l'avoir tué par leurs édits de persécution ; mais, tout couvert de cicatrices, il se

1. Psalm. III.

relevait et disait : « *Ego sum !* C'est moi ! *Fugite partes adversæ vicit leo de tribu Juda.* Fuyez ennemis, le lion de la tribu de Juda a vaincu. »

L'arianisme avait séduit les empereurs, les rois et les évêques ; c'était fait, croyait-on, de Jésus-Christ et de son œuvre. Mais l'Eglise, bien qu'affaiblie par de trop fameuses défections, a encore la force de soulever le poids immense de fausses confessions et de décrets perfides qui l'écrasaient, et fière de la pureté de sa foi dans le Verbe de Dieu incarné, elle s'écrie : « *Ego sum* ! C'est moi ! *Fugite partes adversæ vicit leo de tribu Juda,* Fuyez ennemis, le lion de la tribu de Juda a vaincu. »

Vais-je parcourir les siècles, Messieurs ? C'est inutile, il nous faudrait dérouler sous vos yeux les fatigantes splendeurs du même spectacle.

De nouveaux schismes, de nouvelles hérésies sont venus, toujours sous le patronage de la force intéressée à l'amoindrissement des puissances spirituelles ; la révolution, fille de l'athéisme du dix-huitième siècle, a fait le tour du monde ; schismes, hérésies, révolution ont eu leur heure et leur assistance infernale. Le corps mystique de Jésus-Christ a été maltraité, opprimé, presque

détruit ; mais, l'heure passée, toujours la même victoire et le même cri : « *Ego sum!* C'est moi! *Fugite partes adversæ vicit leo de tribu Juda.* Fuyez ennemis, le lion de la tribu de Juda a vaincu. »

Messieurs, quelle confiance le passé ne doit-il pas nous donner pour les jours présents ! Enfants de ce siècle, vous verrez, je l'espère, le triomphe du Christ et de son Eglise, et vous entendrez retentir le cantique de la victoire. Cependant, ne vous laissez pas endormir par votre confiance, et gardez-vous de croire qu'elle vous commande l'inaction. Le temps des ennemis de Dieu est compté ; mais, il ne faut pas les laisser faire, il faut les combattre : les combattre par l'étude, les combattre par la discussion, les combattre par l'audacieuse revendication de nos droits, les combattre par le légitime usage de nos influences, les combattre par la courageuse manifestation de notre foi, les combattre par l'indiscutable autorité de nos vertus. Il faut rabattre la suffisance des orgueilleux, couper le chemin aux ambitieux, confondre les libertins, démasquer les traîtres, faire rougir les lâches, mais surtout se pencher avec amour vers le peuple, l'éclairer

sur ses véritables intérêts, l'accabler de bienfaits désintéressés, supporter patiemment ses méconnaissances et ses ingratitudes, jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et consente à se soustraire au despotisme qui l'aveugle, pour le mieux exploiter. Il faut, non pas attendre toujours, avec une béate quiétude, l'heure de la justice de Dieu, mais, même dans l'intérêt de la cause chrétienne, recourir quand cela se peut, à la justice des hommes. La justice des hommes n'a pas encore abdiqué; quand elle nous manquera, ce sera l'heure de la justice de Dieu.

Les ennemis de Jésus-Christ l'ont entendue sonner cette heure terrible, et le spectacle de leurs humiliations et de leurs infortunes n'est pas un des moindres enseignements de l'histoire. Ils nous ont appris par leur triomphe ce que peuvent les passions humaines; mais, la promptitude de leurs épouvantables revers montre à tous ceux qui les imitent quels sont les fruits amers de l'iniquité. Les scribes, les pharisiens, les docteurs orgueilleux ont vu s'évanouir leur science en de ridicules et grotesques interprétations d'une loi sans vigueur et sans application. Les prêtres ambitieux, dépouillés de leur autorité, sont deve-

nus la risée des payens. Pour les libertins, les rêves de plaisir ont abouti aux douleurs de l'esclavage. Le traître, poussé par le fatal démon du désespoir, a rejeté l'argent qu'il avait convoité et a fini par un trépas honteux et misérable. Les lâches ont encouru la disgrâce de César dont ils craignaient de perdre les faveurs. Le peuple a voulu César pour roi, il l'a obtenu ; une main de fer a pesé sur lui et lui a enlevé jusqu'à sa nationalité. Il a demandé que le sang du Christ retombât sur lui et sur ses enfants ; il le porte, hélas ! comme le signe ineffaçable de sa malédiction. Indestructible et toujours proscrit, il rappelle, par son nom seul, le plus exécrable des forfaits et la plus terribles des vengeances.

L'histoire des persécuteurs de l'Eglise offre de frappantes analogies avec celle des destinées des ennemis du Sauveur. Mais, je ne vous la raconterai pas, parce que, pour les infortunés qui continuent, contre le Seigneur et son œuvre, la tradition funeste de la haine et de la persécution, je ne désire point l'heure de la justice.

Non, Messieurs, non, je ne désire pas cette heure de justice, mais bien l'heure de la miséricorde. N'emportez de ce discours aucun sentiment

de trouble et d'animosité. Si nous devons des paroles de menace et de colère à ceux qui guerroient contre le Christ et contre son Eglise, à ceux qui, tant que le jour dure, blasphèment et maudissent, nous ne pouvons cependant pas étouffer en nos cœurs le sentiment d'amour chrétien qui nous demande des prières. Jésus expirant a prié pour les bourreaux de sa chair vivante; prions pour les bourreaux de son corps mystique. Prions, parce qu'ils sont malheureux. Si leur conscience tourmentée se révélait à nos cœurs, peut-être n'aurions-nous plus le courage de nous indigner, mais, pénétrés d'une tendre et profonde compassion pour les maux qu'ils endurent, nous aurions hâte d'en obtenir de Dieu l'apaisement et la guérison. Prions, parce que leur éternité est en péril. Si la mort les frappait pendant qu'ils blasphèment et persécutent, leur aveugle colère, éternellement prolongée, appellerait sur leurs têtes d'éternelles douleurs. Prions, parce qu'ils sont un danger pour les sociétés qu'ils déshonorent, pervertissent et livrent aux coups de la vengeance divine. Prions, parce qu'ils habitent peut-être sous nos toits, parce qu'ils sont assis à nos foyers, parce qu'ils sont notre chair et notre sang. Prions, parce

que nous leur avons donné secrètement la main par les trahisons du péché, parce que, mille fois offensé dans ses lumières et sa sainte grâce, Jésus-Christ a été victime de notre faiblesse et de notre inconstance.

Tout pécheur, hélas! est ennemi du Sauveur et tout pécheur a besoin de miséricorde. Demandons pour les autres ce que nous désirons pour nous-mêmes; et tout en réprouvant le mal et en fuyant la compagnie des persécuteurs, disons pour eux comme pour nous : « Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié selon votre grande miséricorde : *Miserere, Deus, miserere secundum magnam misericordiam tuam.* »

Aux pieds de la croix, Messieurs, aux pieds de la croix! Et répétons ensemble : — Croix robuste, que rien n'ébranle, et qui restes debout au milieu des convulsions de l'univers, donne-nous la confiance; croix pénétrée de la toute-puissante vertu d'un Dieu, arme victorieuse sous laquelle l'enfer a été écrasé, donne-nous le courage et la force des bons combats; croix baignée du sang de la rédemption, noie dans le fleuve de la miséricorde divine tous les ennemis du Seigneur, de son Christ et de son Eglise; épargne-nous

les maux qu'ils nous préparent en les comblant des biens que notre amour désire pour leur âme infortunée.

O crux, ave, spes unica!
Auge piis justitiam
Reisque dona veniam.

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION

> Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum !

MESSIEURS,

Etait-il au monde un lieu plus convenable, pour recevoir l'opération de l'Esprit-Saint et former la chair très pure du Sauveur, que le sein d'une vierge ? Et quelle vierge ! une fille des rois de Juda, préservée, par un privilège unique, de la souillure originelle qui envahit toute âme vivante, consacrée à Dieu depuis sa plus tendre enfance, par le vœu de chasteté, embellie de tous les dons de la grâce, ornée de toutes les vertus, plus radieuse et plus grande que les anges, et offrant à la toute-

puissance de Dieu, qui ne veut rencontrer dans ses œuvres aucune résistance, la plus parfaite humilité. Cependant, je viens d'entendre cette singulière strophe du cantique de votre action de grâce : « O Christ, voulant vous faire homme pour racheter l'humanité, vous n'avez pas eu horreur du sein d'une vierge : *Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum !* »

Cela ressemble à un blasphème, Messieurs, si l'on ne considère que les grandeurs de Celle qui devait être le sanctuaire de l'incarnation, et donner au Verbe divin sa chair mortelle. Mais, si l'on s'élève par la pensée vers le trône de Dieu, si l'on contemple ses infinies perfections, la splendeur de sa vie, la ravissante beauté du Verbe qu'il engendre, la béatitude dont jouit la famille divine dans le triple embrassement du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, on comprend l'expression dont se sert l'Eglise pour remercier le Roi de gloire de son incarnation. Aucune perfection créée n'était digne de le recevoir. Si l'on dit des profondeurs d'un gouffre, où l'œil s'égare, qu'elles sont horribles, combien plus horribles sont les inexprimables profondeurs de l'abîme qui sépare l'Être infini de sa

créature ! Mais l'horrible n'épouvante pas l'amour. Vous nous avez aimés, ô fils très parfait de Dieu, et vous avez daigné descendre dans le sein d'une vierge : *Non horruisti virginis uterum.*

L'incarnation n'est cependant pas le comble de vos anéantissements. Il s'est rencontré d'autres horreurs que vous avez généreusement vaincues pour perpétuer et étendre ce mystère.

Les hiérarchies célestes voulaient jouir du spectacle de votre humanité sainte, et en admirer éternellement les sublimes beautés; vous avez répondu à leurs désirs par votre ascension glorieuse. Devant vous, les portes inexorables du ciel se sont ouvertes, et, suivi de l'humanité délivrée, vous êtes entré triomphant dans la patrie des bienheureux. Mais, en prenant possession de la droite de Dieu, vous ne quittiez pas le lieu de notre pèlerinage : Un sacrement admirable conservait à la terre la présence perpétuelle de votre corps, de votre sang, de votre âme, de votre divinité.

O Christ! Pouvons-nous voir dans ce sacrement quelque lointaine image de votre gloire? — Non. Vous y êtes complètement effacé. Pendant les jours de votre chair, ceux qui vous approchaient pouvaient contempler votre face adorable

où brillait un reflet de votre infinie grandeur, recevoir de vos yeux si doux, si tendres, si pénétrants, un regard plein d'amour, entendre votre voix bénie commandant à la nature, consolant toutes les douleurs, prodiguant les révélations du ciel, toucher la frange de votre vêtement, d'où s'échappait une toute-puissante vertu qui guérissait les infirmités du corps et de l'âme, et pénétrer, à travers le voile présent et visible de votre chair, jusqu'à votre divinité cachée. Mais, dans l'Eucharistie, plus rien ! Les sens nous trompent, et la foi seule nous ouvre un chemin jusqu'à votre humanité, anéantie, elle-même, sous les espèces sacramentelles. Vous n'avez donc pas eu horreur de vous rapprocher d'une substance vulgaire, de la changer en votre substance, de vous enchaîner sous des accidents corruptibles qui vous livrent à notre merci : *Non horruisti !*

Quel amour ! Messieurs, quel amour ! Et cependant il y a pour notre bien-aimé Sauveur quelque chose de plus horrible que de transformer en son corps une vile matière et de subir l'étroit esclavage des espèces eucharistiques. Après tout, le pain immaculé que le prêtre consacre, c'est le plus pur extrait du suc de la terre, le fruit béni du

soleil, de l'air, des pluies du ciel et de la rosée, la fleur du froment dont se fait le sang et la vie de l'homme, fleur pétrie par de chastes mains, et finalement purifiée par le feu. Mais l'âme pécheresse, souillée, déshonorée, avilie, en puissance du démon, quelle horreur! Eh bien! Jésus-Christ a voulu affronter cette horreur, pour étendre en ses enfants le mystère de son incarnation. Il se donne à tous par la communion de son corps sacré, afin de ne pas troubler les timides, s'il se retirait en présence des indignes, et ainsi il s'expose à subir les embrassements sacrilèges des mortels ennemis de sa très pure et très sainte majesté. Vous pouvez donc chanter, Messieurs, une strophe d'action de grâces, plus étrange encore que celle qui excitait tout à l'heure mon étonnement. Vous pouvez dire, au lieu de ces paroles déjà si expressives et si fortes : « *Tu, ad liberandum susceptu-rus hominem, non horruisti Virginis uterum,* » ces autres paroles plus expressives et plus fortes : « O Christ! pour nourrir l'homme de votre corps sacré, vous n'avez pas eu horreur de l'âme pécheresse : *Tu, corpore tuo refecturus hominem, non horruisti peccatoris animam.* »

J'ai la douce confiance, Messieurs, qu'il ne se

trouve parmi vous aucun sacrilège. L'intérêt, l'opinion n'ont plus guère d'empire pour amener l'homme à des pratiques hypocrites. Malgré cela, ne laissez pas de louer l'immense amour de votre Dieu ; car, n'y eût-il eu dans tout le cours des siècles qu'un seul communiant indigne, ce serait assez que Jésus-Christ, afin de se donner à vous, eût vaincu l'horreur de ses baisers perfides, pour que vous lui disiez avec un profond sentiment de reconnaissance : *Non horruisti !*

Du reste, vous savez bien qu'il n'est pas nécessaire que le péché souille actuellement une âme pour qu'elle soit indigne de la visite de son Dieu. Vous, qui jouissez présentement de l'extension du mystère de l'homme-Dieu et qui pouvez vous écrier, avec un de nos grands docteurs : « *Incarnatus in me Christus* : le Christ s'est incarné en moi, » tout à l'heure, prosternés sur le pavé du temple, vous frappiez votre poitrine en disant, comme le centurion de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure : *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum.* » En effet, hier encore, vos passions satisfaites tenaient les rênes de votre vie déshonorée ; hier encore, vos âmes plaintives

ployaient sous le fardeau de fautes accumulées pendant de longs mois; hier encore, dépouillés du vêtement de la grâce, souillés, avilis, esclaves du démon, vous faisiez horreur au Dieu qui vous honore en ce moment de ses plus intimes familiarités. Que s'est-il donc passé depuis hier? En apparence, presque rien; en réalité, un grand événement. Un acte de réparation, une parole de pardon, ont précipité dans vos âmes les flots rédempteurs du sang de Jésus-Christ. Pensées coupables, désirs criminels, actes pervers, orgueil, ambition, rébellion, faux amours, haines, injustices, sensualités, tout a été emporté par ce fleuve sacré, et, vous sentant purifiés, vous avez osé vous approcher, il y a quelques instants, de la table sainte et recevoir en vous le Verbe incarné.

Vous étiez purs, soit; mais de quelles vertus étaient ornées vos âmes, pour fêter l'entrée d'un hôte si auguste et si saint? Quelles preuves lui avez-vous données, depuis hier, de la sincérité et de la force de votre repentir? Vides de vertus et de mérites, comparez-vous, je vous prie, à la très pure Vierge, en qui brillaient tous les dons de la nature et de la grâce, au moment où elle prononça le *fiat* qui décida l'exécution des desseins de

Dieu. Si la distance que devait franchir le Verbe pour descendre en son chaste sein était horrible, combien plus horrible la distance qui le séparait de votre indigence, — je ne dis pas assez, — de votre misère !

Et pourtant il est venu. Ah! Messieurs, soyez aussi profondément touchés de son amour que profondément humiliés de votre indignité, et que, de l'abîme de votre humiliation, jaillisse une reconnaissance sans bornes, qui se traduise en fidèles services et en généreux devouements !

Donnez à cette reconnaissance, non seulement cette sainte journée de Pâques, mais tous les jours qui vont suivre. Faites plus. Avant de quitter ce temple, préparez-vous , par de solennelles promesses et de fortes résolutions, une année bénie qui soit pour vos âmes une longue saison de grâces, pendant laquelle germeront, sous les rayons d'un divin soleil, dont vous regrettez aujourd'hui l'absence, la foi robuste, la vive espérance, l'ardente charité, l'humilité, la douceur, l'obéissance chrétienne, le désintéressement, l'esprit de pénitence et de mortification, l'amour passionné de tous vos devoirs.

Vous reviendrez au banquet eucharistique, sans

être dignes encore de la visite de votre Dieu ; mais, consolés par vos progrès spirituels, vous chanterez avec moins de tristesse et plus de confiance, dans votre prochaine action de grâces : « Nous vous louons, nous vous bénissons, Seigneur Jésus, notre Dieu ; car pour nourrir vos enfants, vous n'avez pas eu horreur de notre misère. *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur,... quia non horruisti.* »

TABLE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

RETRAITE 1877

La Tentation

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — LE DÉMON. — Après avoir étudié la chute de nos premiers parents, nous reconnaissons dans notre propre vie comme un écho du drame funeste qui introduisit le péché dans le monde. — Nous sommes tous soumis à l'épreuve et cette épreuve se complique de la tentation. — Trois tentateurs : le démon, le monde, les passions. Sujet de cette instruction : le Démon. — 1° Constater son pouvoir. — 2° Etudier son action. — I. Répugnance de l'esprit moderne touchant la croyance aux démons. — Ce qu'en pensent les libres-penseurs : le démon n'est qu'un fantôme imaginé par les peuples enfants. — 1° Un fantôme ne peut pas avoir de place dans une conception philosophique. — Conception philosophique du monde invisible. — Dans le monde

invisible nous pouvons avoir un ennemi. — 2° Enseignements de la tradition à ce sujet. — Errements des peuples. — Leurs causes. — Tradition catholique. — Pourquoi la croyance aux démons s'est affaiblie. — II. Tendance des esprits angéliques à la bienfaisance. — S'ils sont pervertis, leur tendance doit être tournée à la malveillance. — Tout étant contradiction dans la nature du démon, tout doit être contradiction dans ses œuvres. — Description de son action d'après le théologien Contenson : — 1° Il flatte pour tromper. — 2° Il sourit pour nuire. — 3° Il allèche pour tuer. — 4° Il tend des filets. — 5° Il prépare des chutes. — 6° Il creuse des abîmes. — 7° Il compose des ruines. — 8° Il stimule les corps. — 9° Il harcèle les âmes. — 10° Il suggère des pensées. — 11° Il trouble la paix. — 12° Il envoie les colères. — 13° Il nourrit les discordes. — 14° Il sème les erreurs. 15° Il dissipe les affections. — 16° Il fait aimer le vice et haïr la vertu. — 17° Il viole les choses humaines. — 18° Il attente aux choses divines. — Développements. — Cependant il n'a de puissance que celle que nous lui donnons. — L'homme qui sait vouloir est plus fort que lui s'il appuie son vouloir sur la grâce de Dieu. — Moyens que l'Eglise met à notre disposition pour le combattre. 3

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — LE MONDE. — Le démon, sacrilège imitateur de Dieu, fait agir les causes subalternes pour contrarier l'œuvre de notre salut. — Comme Dieu a son Église, il a son Église : le monde. — Ce qu'il faut entendre par ce mot : le monde. — Révélations évangéliques. — Résumé de ces révélations en deux mots : 1° Le monde est corrompu; — 2° Il est corrupteur. —

I. Le monde est corrompu 1° dans ses maximes. — Maximes du monde touchant le service de Dieu, — la dignité de l'homme, — le but de la vie, — les rapports sociaux. — Développements. — 2° Le monde étant corrompu dans ses maximes doit l'être dans ses œuvres qui ne sont que la désespérante confirmation de ses maximes. — Promiscuité des cultes et lâche tolérance. — Conséquences de ces trois obligations dans lesquelles le monde fait consister la dignité de l'homme : Avoir, pouvoir, paraître. — Horreur de la lutte et du sacrifice, amour des joies et des plaisirs — Souveraineté du fait accompli, exploitation impudente et impitoyable de l'homme par l'homme. — II. Le monde est corrupteur. — Il lui suffit pour cela de vivre sous nos yeux et de nous donner le spectacle de ses œuvres. Il corrompt 1° par son exemple. — Funestes effets des exemples du monde. — 2° Le monde corrompt par une sorte d'apostolat diabolique singerie de l'apostolat divin. — L'écriture : livres du monde ; — la parole : promesses et menaces du monde. — Le monde corrupteur est tyran — traître — et infâme. — Conclusion : Faut-il quitter le monde? — Non. — Conditions dans lesquelles on doit y rester. 41

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — LES PASSIONS. — L'enfer et le monde ont des complices au dedans de nous-mêmes. — Ces complices sont les passions. — Dessein de cette instruction : faire connaître 1° la nature des passions ; 2° les principes de leur révolte et de leur corruption ; 3° les remèdes généraux par le moyen desquels nous pouvons atténuer cette cause intime et personnelle de nos fautes. — I. Nature des passions. — Définition

des stoïciens. — Doctrine des saint Thomas. — Considérées dans leur nature, les passious ne sont ni bonnes ni mauvaises; considérées dans leur objet elles sont bonnes ou mauvaises, selon que cet objet est conforme ou contraire à la raison. — Exemples de grandes et généreuses passions. — Pourquoi cependant nous ne pouvons pas nous empêcher d'attacher un sens odieux à ce mot, les passions. — Le péché y a mêlé du sien. — II. Principes de la révolte et de la corruption des passions. — 1° Blessure du péché originel. — Comment ce péché a délié les passions. — Comment leur soumission s'est changée en révolte. — 2° Par notre faute, c'est-à-dire par notre facilité à céder aux passions, leur révolte est devenue corruption. — Comment cette corruption peut devenir comme un second péché originel qui se transmet par la génération. — 3° Troisième péché originel qui achève de corrompre les passions : la mauvaise éducation. — III. Remèdes généraux. — Ceux que préconisent et s'administrent les thérapeutes du matérialisme : ils ne méritent que le mépris. — Ceux que conseillent le bon sens et la prudence chrétienne : — 1° vigilance. 2° crainte. — 3° combat. — Triple travail dans le combat : 1° travail de résistance. 2° travail d'agression. 3° travail de tranformation. — Ne pas combattre seul, se faire assister par un conseil de guerre. — Se fortifier. — Le bain de sang; par la vertu du sang de Jésus-Christ, les combats contre les passions deviendront autant de victoires.. 79

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — VIGILANCE ET PRIÈRE. — Complément des enseignements de cette retraite dans le précepte de Jésus-Christ : « *Vigilate et orate.* » —

1° Nous devons *veiller*, afin que Dieu, content de nos efforts, daigne exaucer notre prière à l'heure des surprises de la tentation. 2° Nous devons *prier*, afin que, aidée du secours de Dieu, notre vigilance ne soit pas confondue par quelque défaite imprévue de notre vertu ;— autrement : — Sans la prière, la vigilance est un effort présomptueux et vain. — Sans la vigilance, la prière est un acte stérile et injurieux à Dieu. — I. *Vigilance.* — Du rôle de la prudence dans la vie humaine. — En tant qu'elle intervient comme puissance modératrice et directrice dans la lutte du bien contre le mal, la prudence suppose une attention persévérante de l'âme sur elle-même et sur tout ce qui l'entoure. — C'est la vigilance. — Appel aux âmes endormies. — En quoi consiste la vigilance chrétiennement entendue? — 1° Objet intérieur de la vigilance chrétienne : la passion dominante. — 2° Objet extérieur : l'occasion. — II. *Prière.* — Comment l'âme vigilante peut être surprise par la tentation. — La prière est, à certaines heures de la vie, l'unique moyen que nous ayons d'éviter le péché. — 1° C'est une salutaire diversion, une noble et sainte protestation. — 2° Elle appelle Dieu au secours de la faiblesse humaine. — Instinct de la prière surtout chez l'homme en péril. — Dieu ne peut pas nous refuser son concours quand nous le lui demandons pour parer au danger que court notre âme, — 1° parce que nous l'invoquons contre son mortel ennemi, le péché ; — 2° parce qu'il s'agit de notre salut, objet suprême de la prière. — Nous ne devons donc accuser que nous si nous succombons à la tentation. — Nous ne nous sommes pas servis de nos armes comme il faut. — La tentation n'a jamais de prise sur une vie chrétienne où la vigilance est priante, où la prière est vigilante. 107

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — AGONIE DE JÉSUS-CHRIST. — Jésus au jardin des Oliviers. L'épouvante, l'ennui, la tristesse : — C'est la tempête des passions. — Le Christ a été tenté par le démon au désert; — par le monde qui lui a offert pendant sa vie publique de vains honneurs et a sollicité témérairement sa toute-puissance. — Aujourd'hui il permet à l'orage des passions de se déchaîner. — 1° Grands mystères. — 2° Grandes leçons de son agonie. — I. *Grands mystères.* — Jésus a souffert dans toute son âme, dit saint Thomas. — Comment cela puisque son âme était béatifiée par la vision de Dieu? — Miracle qui arrête les bienheureux effets de la vision de Dieu aux frontières de ces régions mobiles où les vives images du bien et du mal agitent le peuple des appétits et des passions. Comparaison pour expliquer ce miracle. — De quelles passions s'agit-il? — 1° Amour de la vie et horreur de la mort. — Ce qui se passe dans toute vie humaine : — agonie de la nature, — combien elle a dû être plus forte et plus poignante dans la nature parfaite du Sauveur. — 2° Horreur du péché, — clairvoyance divine de Jésus-Christ à cet égard. — Il voit le péché dans le passé, le présent et l'avenir. — Ce qui l'accable davantage, c'est l'inutilité prévue de son sang pour une foule d'âmes. — Combat dans son âme sainte, — prière à son Père, — peinture de son état. — II. *Grandes leçons.* — Ce que pense l'incrédulité de l'agonie de Jésus-Christ. — Ce que nous devons en penser. — 1° Son agonie et les circonstances qui l'accompagnent nous font voir Jésus-Christ tel qu'il est, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble. — 2° Par son agonie, Jésus-Christ nous rappelle

ce que nous sommes : faibles, infirmes, misérables et pourtant divins par le côté de notre nature que pénètrent les influences surnaturelles. — 3° Par son agonie, Jésus-Christ nous rassure contre les persécutions de l'enfer et du monde, et nous explique le mystère des grands courages que l'homme a déployés devant la mort, depuis qu'un Dieu en a subi toutes les horreurs et les épouvantements. — 4° Par son agonie, Jésus-Christ nous rassure contre les orages des passions. — 5° Par son agonie, Jésus-Christ nous apprend que les plus petites passions s'épurent et se sanctifient quand elles s'appliquent au souverain mal, le péché. — Appel aux pécheurs. . . 143

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE sur ces paroles : « *Te ergo quæsumus famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti*. 171

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

RETRAITE 1878

Recherche de Jésus-Christ

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — Il faut chercher Jésus-Christ.— Les bergers et les mages.— Ces deux récits évangéliques contiennent en abrégé toutes les vérités de la retraite. — Aux prévenances divines, qui nous donnent Jésus-Christ par le mystère de l'incarnation, doit correspondre la recherche de Jésus-Christ.— On établit d'abord cette vérité : Il faut chercher Jésus-Christ. 1° Parce que cette recherche s'impose à notre honnêteté. — 2° Parce qu'il y va de l'honneur de notre intelligence. — 3° Parce que notre plus grave intérêt est en jeu dans cette recherche. — I. Théorie des esprits forts, qui croient pouvoir s'en tenir à ce qu'ils appellent les grandes lignes de la raison, et professent l'indifférence absolue pour toute forme religieuse ; on leur répond par leurs propres principes. — Enumération des signes divins qui nous invitent à la re-

cherche de Jésus-Christ. — En présence de ces signes, l'honnête homme ne peut légitimement s'abstenir d'une enquête. — S'abstenir c'est se mettre en contradiction avec les principes mêmes du rationalisme spiritualiste. — Conclusion : L'honnête homme est celui qui, en présence des signes divins, s'écrie résolûment : « Allons et voyons, *Transeamus et videamus.* » — II. L'honneur de notre intelligence est de pénétrer aussi profondément que possible ces trois grands objets de nos connaissancs : Dieu, le monde et nous-mêmes. — Admirable lumière que la connaissance de Jésus-Christ jette sur ces objets. — Jésus-Christ grandit tout. — Jésus-Christ explique tout. — Il faut donc le chercher pour rehausser et compléter toutes les sciences humaines. — III. Quel est le plus grave intérêt de l'homme en consultant ses plus nobles aspirations? — Théorie de la sagesse humaine, qui pose en principe que la connaissance philosophique de Dieu, jointe à la pratique des vertus naturelles, suffit pleinement pour notre salut. — Enseignement de la sagesse divine. — Autorité de de cet enseignement. — Conclusion : Notre plus grave intérêt est insuffisamment garanti par la sagesse humaine, tandis qu'il est aussi parfaitement assuré que possible par la sagesse chrétienne. — Conclusion générale : Celui qui ne cherche pas Jésus-Christ n'est ni un homme sage, ni un homme intelligent, ni un honnête homme. — Un mot aux incrédules et aux chrétiens pratiquants. 181

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — Ou chercher Jésus-Christ? — Après avoir établi l'obligation qui nous incombe de chercher Jésus-Christ, il faut répondre à cette

question : Où chercher Jésus-Christ? — Il ne s'agit point de décrire les voies mystérieuses et extraordinaires par lesquelles le Père nous attire à son Fils, par lesquelles ce Fils vient à notre rencontre, mais il s'agit d'indiquer les lieux visibles et ordinaires vers lesquels doit se diriger la recherche dont on a prouvé la nécessité, après avoir signalé les endroits dangereux vers lesquels s'efforce de nous attirer l'esprit d'erreur et de mensonge. — I. Paroles de Jésus-Christ relativement aux faux prophètes. — Comment ces paroles se réalisent de nos jours. — Efforts de l'esprit humain pour expliquer humainement la personne du Christ. — Ce qu'est le Christ dans les œuvres des faux prophètes de la raison. — Lire ces œuvres, c'est imprudence et injustice. — Comment cette lecture est funeste, même à ceux qui veulent être fermes dans leur croyance. — Conclusion : Puisqu'on est obligé de chercher Jésus-Christ, ce n'est pas dans les lieux ténébreux et malpropres, où la passion s'acharne à le défigurer et à le flétrir, qu'on le rencontrera, mais dans les régions pures et sacrées où se conservent fidèlement son histoire et sa doctrine, où se fait sentir l'influence de sa grâce et de ses vertus. — II. Quelles sont ces régions? 1° Les livres saints.— Comment les livres saints sont remplis de Jésus-Christ. — Le Sauveur nous invite à les lire. — Si le temps nous manque pour parcourir le vaste champ des saintes lettres, lire au moins l'Evangile.— Lire assidûment, mais prudemment, c'est-à-dire sous le contrôle de l'Eglise. — 2° Pour connaître Jésus-Christ sans crainte d'erreur, il faut le chercher dans l'Eglise. — L'Eglise, par sa structure, nous révèle Jésus-Christ. — L'Eglise seule possède et peut donner la vraie science de Jésus-Christ : — Par ses définitions. — Par son enseignement théologique. — Par le pieux mouvement de sa vie liturgique. — 3° Un autre livre où nous pouvons trouver Jésus-Christ, avec la certitude de le trouver plus accessible à notre faiblesse,

c'est la vie des saints. — Lecture de la vie des saints. — Ses avantages. — Conclusion générale. 213

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — Comment chercher Jésus-Christ? — On répond à cette question en trois mots : 1° Simplicité. — 2° Droiture. — 3° Bonne volonté. — I. Comment on doit entendre la simplicité d'esprit. — Méthode de l'incrédulité. — Son parti pris contre Dieu, contre l'humanité. — Conséquences de ce parti pris. — On peut se laisser égarer par les préjugés qui s'installent comme autant de principes incontestables et deviennent, à notre insu, la règle de nos jugements. — Préjugés philosophiques, scientifiques, historiques, politiques, économiques. — Conséquences de ces préjugés. — Conclusion : Chercher Jésus-Christ avec simplicité.— Affinité merveilleuse de la simplicité avec la lumière. — II. La recherche de Jésus-Christ réclame, en second lieu, la droiture du cœur. — Pourquoi certaines gens résistent aux appels de Dieu et s'obstinent à vivre loin de Lui. — Ils n'osent pas aller au-devant de leur condamnation. — Ils ne prétendent pas se justifier, mais ils voudraient s'oublier. — Cette indifférence est coupable, mais moins que l'empressement criminel de ceux qui cherchent, sous l'influence d'une passion dont ils ont hâte d'assurer en eux le tranquille et souverain empire. — Comment le cœur dépravé ne rencontre en Jésus-Christ que des contradictions. — Comment il se révolte de ces contradictions. — Comment il s'efforce de rapetisser Jésus-Christ à la taille des autres hommes pour n'être plus gêné par lui. — Exhortation à la droiture. — Quelle droiture est au moins nécessaire. —

III. Troisième disposition, délicatement mêlée aux deux précédentes, mais qui demande ici quelques explications particulières : La bonne volonté dans la recherche de Jésus-Christ. — On appelle bonne volonté : 1° Une volonté sincère. — 2° Une volonté généreuse. — 3° Une volonté persévérante. — Explications. — Comment ce qui a été dit dans cette instruction s'applique même aux meilleurs chrétiens, car le chrétien ne doit jamais cesser de chercher Jésus-Christ, pour le mieux connaître, aimer et servir, par conséquent, il n'est jamais au bout de sa simplicité, de sa droiture, de sa bonne volonté. 241

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — POURQUOI CHERCHER JÉSUS-CHRIST ? — Jésus-Christ ne se contente pas d'une connaissance platonique de ses perfections, d'une foi sans œuvres, par laquelle on confesse sa divinité sans tirer les conséquences pratiques de ce dogme fondamental. — Il faut chercher Jésus-Christ pour se donner à Lui afin qu'il devienne : 1° Notre Maître. — 2° Notre ami. — 3° Notre vie. — I. Reconnaître Jésus-Christ comme notre maître, c'est la conséquence logique de notre foi dans la vérité de sa mission et dans la dignité de sa personne. — Comment Jésus-Christ est notre maître : 1° Par sa doctrine. — 2° Par sa loi. — 3° Par son exemple. — Donc, il faut le croire ; il faut lui obéir ; il faut l'imiter. — Explications. — II. Devenir les serviteurs d'un maître divin, c'est déjà une brillante conclusion de la recherche de Jésus-Christ. — Cependant, on peut l'approcher de plus près : il veut être notre ami. — Jésus demande l'amour. — Jésus commande l'amour. — Ses droits à ce commandement. — Donc, il

faut conclure la recherche de Jésus-Christ par l'amour.— Cet amour ne consiste pas à tout recevoir de Jésus-Christ, mais à se donner à Lui.— Comment se donner? — III. Le plus doux rêve et le plus étrange désir de l'amour, c'est de fondre la vie de ceux qui s'aiment en une seule vie. — Nos illusions à ce sujet. — Point d'illusions dans le commerce de l'âme avec Jésus-Christ. — Elle peut et doit vivre de Lui. — Comment entendre cette vie de Jésus-Christ? Est-elle l'objet de nos désirs? — Les serviteurs infidèles et les faux amis. — Ce qu'ils doivent faire pour arriver à cette conclusion suprême : Vivre de Jésus-Christ. 265

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — La recherche ennemie. — Les ennemis de Jésus-Christ le cherchent pour se saisir de lui par la ruse et le faire mourir. — Cette recherche ennemie n'est point isolée à l'origine du christianisme. — Elle se poursuit à travers les siècles, parallèlement au mouvement bienveillant et généreux qui amène les générations chrétiennes aux pieds de leur Maître, entre les bras de leur ami, aux sources de la vraie vie. — La critique scientifique ne représente qu'un bataillon d'élite dans l'immense armée des chercheurs funestes qui en veulent à la gloire du Sauveur. — Jésus-Christ nous apparaît entouré d'ennemis, nombreux, acharnés, pleins de ruse et de malice. — 1° Les faire connaître. — 2° Indiquer l'attitude que l'on doit prendre et la conduite que l'on doit tenir à leur égard, c'est l'objet de ce discours : — I. La critique contemporaine s'est appliquée à excuser les ennemis de Jésus-Christ. — Vains efforts contre la tradition la

plus universelle et la plus constante. — Des orgueilleux, des ambitieux, des libertins aidés par des traîtres, des lâches, des imbéciles, voilà les ennemis de Jésus-Christ. — Complot des orgueilleux, des ambitieux et des libertins, leurs prétextes pour perdre le Sauveur. — Leurs intentions démasquées longtemps à l'avance par la sagesse divine. — Le traître vient se joindre aux orgueilleux, aux ambitieux, aux libertins. — Ni les uns, ni les autres ne pourraient venir à bout de leur dessein sans la complicité solennelle du pouvoir public. — Le pouvoir public est lâche. — Il ne ferait rien sans la complicité des imbéciles. —Le peuple est imbécile. — Comment on rencontre les mêmes hommes dans tous les âges, aujourd'hui même, autour de Jésus-Christ, vivant dans les souvenirs de l'humanité chrétienne et dans l'œuvre animée qu'il pénètre de sa toute-puissante vertu : L'Eglise, son corps mystique. — Les mêmes orgueilleux, les mêmes ambitieux, les mêmes libertins, aidés des mêmes traîtres, des mêmes lâches, des mêmes imbéciles. — II. Quelle attitude prendre, quelle conduite tenir à l'égard des ennemis de Jésus-Christ ? — 1° Il ne faut pas avoir peur d'eux comme les disciples eurent peur des juifs. — Le même miracle de résurrection et de victoire sur les puissances de ténèbres dans le corps naturel du Christ se renouvelle dans son corps mystique. — Coup-d'œil rapide sur l'histoire. — Le passé doit nous donner confiance pour les jours présents. — 2° Cette confiance ne nous commande pas l'inaction. — Le temps des ennemis de Dieu est compté ; mais il ne faut pas les laisser faire. — Il faut les combattre. — Comment? — La justice de Dieu vient à notre aide dans ce combat. — 3° Nous ne devons cependant pas désirer l'heure de cette justice, mais l'heure de la miséricorde. — Prions pour les ennemis du Sauveur comme Jésus expirant a prié pour les bourreaux de sa chair vivante. — Raisons de cette prière. — Invocation à la croix. 295

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE sur ces paroles: *Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum*. 327

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.